

ISAAC
ASIMOV
L'avenir commence
demain
POCKET Science-fiction

ISAAC ASIMOV

L’avenir commence demain



Le titre original de cet ouvrage est :
NINE TOMORROWS

Traduction de Bruno MARTIN

Isaac Asimov, 1959
Presses Pocket, 1978

ISBN 2-266-03632-7

C’EST SI FACILE, VOYEZ-VOUS

Oh, docteur A…
Oh, docteur A…
Il est une chose (ne partez pas déjà !)
Que j’aimerais savoir de vous.
Mais plutôt mourir que de vous
Déranger ou importuner.
Toutefois le fait est
Qu’en mon esprit
Surgit
La majeure question qui se pose aujourd’hui.

Ne vous offensez point car ce n’est dérision,
Aussi voudrez-vous bien répondre sans façon
Rejetant toutes vos craintes et précautions,
Me dire le secret de vos vastes visions !
D’où diable tirez-vous
Vos mondes impossibles
Et surtout fous-fous-fous ?

Est-ce d’indigestion,
De cauchemar ensuite ?
Ou bien sont-ce vos yeux
Qui roulent l’insolite
Au creux de vos orbites ?
Ou encore vos doigts
Crispés puis décrispés
Au rythme accéléré du sang qui carillonne
Et bat dans vos vaisseaux
À grands coups inégaux ?

Est-ce bien tout cela ou peut-être l’alcool
Qui d’un seul coup d’un seul fait déborder le bol ?
Donc un petit
Tout petit
Martini Dry
Vous servirait ainsi de familier génie ;

Ou bien Tom et Jerry
Sont-ils philtres choisis
Pour amener
Et déchaîner
Cette chute imprévue
Ce dénouement tordu ;
Serait-ce pire encore
Un étrange amalgame
Quelque mélange infâme
De stupéfiants
Marijuana plus téquila
Qui vous donne le sens exact
De choses cliquetantes
Et soudain délirantes
Dès que vous cérébrez
Au scherzo syncopé
D'une cervelle en feu qui s'emballe tic-toc
Toc-toc.

Mais de toute façon, il est bien, Docteur A…
Quelque chose qui fait de vous un sorcier
Et des plus *outranciers.*
Et puisque je vous lis en toute dévotion,
N'accepterez-vous pas de me donner notion
De cette concoction de poivre et de malice
D'où sortent vos contes pour notre grand délice ?
La sauvage, secrète, ébulliente mixture
Qui vous a conféré cette illustre figure
Au cœur des amateurs de la meilleure S-F…
Mais voyons, docteur A…
Ne partez pas déjà…
Oh, docteur A…
Oh, docteur A…

I Just Make Them Up, See !
Fantasy House, Inc., 1957.

TOUS LES ENNUIS DU MONDE

L'INDUSTRIE la plus vaste de la Terre était centrée sur Multivac… Multivac, l'ordinateur géant qui en cinquante ans avait grandi jusqu'à remplir de ses diverses branches Washington et ses faubourgs, puis avait étendu ses tentacules à toutes les villes et bourgs du globe.

Une armée de fonctionnaires l'approvisionnaient sans cesse de renseignements alors qu'une autre armée interprétait ses réponses et établissait les corrélations entre elles. Un véritable corps du génie patrouillait à l'intérieur, tandis que mines et usines s'acharnaient à maintenir continuellement au complet, avec précision, pour donner pleine et entière satisfaction, les stocks de réserve de pièces de rechange.

Multivac dirigeait l'économie de la Terre et venait en aide à sa science. Mais il était avant tout le centre de recueil et de classement de tous les faits connus relatifs à chaque individu de la Terre.

Et tous les jours, une partie des devoirs de Multivac consistait à examiner les quatre milliards d'ensembles de faits portant sur chacun des êtres humains qui garnissaient ses entrailles pour extrapoler une nouvelle journée à partir de cette base. Tous les Services de Rectification de la Terre recevaient les données propres à leur zone de juridiction, et la totalité des informations était alors soumise en bloc au Bureau Central de Rectification de Washington (D.C.).

Bernard Gulliman en était à la quatrième semaine de son mandat d'un an comme Président du Bureau Central de Rectification et avait acquis suffisamment d'aplomb pour recevoir le rapport matinal sans frayeur. Comme toujours, c'était une liasse de papiers de quinze centimètres d'épaisseur. Il savait à présent que l'on ne s'attendait pas qu'il lût le tout. (Aucun humain n'en aurait été capable.) C'était néanmoins amusant d'y jeter un coup d'œil.

Il y figurait la liste habituelle des délits prévisibles : fraudes de tout ordre, vols, émeutes, homicides, incendies volontaires.

Il chercha plus spécialement un titre et éprouva un petit choc en le trouvant là, puis un second en notant qu'il comportait deux cas. Non pas un, mais bien deux. *Deux* meurtres au premier degré. Il n'en avait pas encore relevé deux d'un coup depuis le début de son activité comme Président.

Il pressa le bouton de l'interphone et attendit que le visage lisse de son coordonnateur apparût sur l'écran.

« Ali, dit-il, je relève deux meurtres au premier degré aujourd'hui. Cela pose-t-il un problème inaccoutumé ?

— Non, » monsieur. » Le visage foncé aux yeux noirs et perçants paraissait

néanmoins agité. « Ces deux cas entrent dans les probabilités de très basse fréquence.

— Je le sais, dit Gulliman. J'ai remarqué que ni l'une ni l'autre probabilité ne dépassent 15 pour cent. Quand même, Multivac se doit de maintenir sa réputation. Il a à peu près éliminé les crimes, et c'est sur son intervention contre les meurtres au premier degré, qui sont naturellement les crimes les plus sensationnels, que le public juge de son efficacité. »

Ali Othman esquissa un signe d'acquiescement. « Oui, monsieur. Je m'en rends parfaitement compte !

— J'espère que vous comprenez en outre que je ne veux pas un seul cas consommé de ce genre de crime pendant mon mandat, répondit Gulliman. Que tout autre délit vienne à s'accomplir, j'accepterai des excuses. Mais s'il s'agit d'un meurtre au premier degré, vous serez limogé. Compris ?

— Oui, monsieur. Les analyses détaillées de ces deux meurtres en puissance sont déjà dans les bureaux de district intéressés. Les criminels et les victimes éventuels sont sous surveillance. J'ai procédé à une nouvelle vérification des probabilités d'exécution, qui sont déjà en baisse.

— Très bien », fit Gulliman, qui coupa la communication. Il revint à sa liste avec le sentiment déplaisant de s'être montré peut-être un peu trop autoritaire… Toutefois, il faut montrer de la fermeté au personnel permanent et faire en sorte qu'il ne s'imagine pas tout administrer, y compris le Président. Notamment cet Othman qui travaillait à Multivac depuis un temps où ils étaient tous les deux beaucoup plus jeunes, et dont l'attitude possessive avait de quoi vous mettre en colère.

Pour Gulliman, cette question de criminalité représentait la chance politique de sa vie. Jusqu'à présent, aucun Président n'avait achevé son mandat sans qu'un meurtre au moins ait été commis quelque part, à quelque moment, sur la Terre. Le Président précédent avait fini sa course avec un record de huit, soit trois de plus que celui qu'il avait remplacé.

Quant à Gulliman, il avait bien l'intention qu'il ne s'en commette *aucun*. Il avait bien décidé d'être le premier Président durant le mandat duquel il n'y aurait pas un seul meurtre accompli où que ce fût sur la Terre. Après quoi, avec toute la publicité favorable qui en résulterait…

Il parcourut à peine le reste du rapport. À son estime, il devait y figurer au moins deux mille cas prévus de maris qui battaient leurs femmes. Certes, on ne pourrait pas tous les en empêcher à temps. Trente pour cent environ deviendraient des faits réels. Toutefois le niveau des probabilités était en baisse, et celui des réalisations tombait encore plus vite.

Il n'y avait guère que cinq ans que Multivac avait ajouté les coups aux

épouses à sa liste de délits prévisibles, et l’individu moyen ne s’était pas encore fait à l’idée que s’il avait l’intention d’infliger une correction à sa femme, ce serait connu d’avance. Au fur et à mesure que cela se saurait dans la société, les femmes commenceraient par avoir moins de bleus, et pour finir, plus du tout.

Gulliman releva également sur la liste quelques cas de coups portés à des femmes.

Ali Othman coupa le contact et contempla l’écran d’où avait disparu la tête de Gulliman avec ses bajoues et sa calvitie naissante. Puis il regarda son adjoint, Rafe Leemy, et lui demanda : « Qu’est-ce que l’on fait ?

— Je n’en sais rien. C’est *lui* qui se tracasse pour un ou deux malheureux meurtres.

— C’est un risque terrible que de tenter de débrouiller nous-mêmes ces affaires. Mais si nous le lui disons, il va piquer une crise de premier ordre. Ces politiciens élus doivent penser avant tout à leur propre peau, alors il ne peut manquer de se coller dans nos pattes, ce qui fera encore empirer la situation. »

Leemy hocha la tête en se mordant un instant la lèvre inférieure, qu’il avait plutôt épaisse. « Quand même, l’ennui, c’est ce qui arrivera si nous manquons notre coup. Ce serait presque la fin du monde, vous savez.

— Si nous échouons, qui s’occupera de ce qui nous arrivera ? Nous serons enveloppés dans la catastrophe générale. » Puis il ajouta d’une voix plus animée : « Mais, bon Dieu ! Les probabilités ne sont que de 12,3 pour cent. Pour n’importe quoi d’autre – sauf cas de meurtre – nous laisserions les probabilités monter encore un peu avant de passer à l’action. Il pourrait encore se produire une rectification spontanée.

— Pour ma part, je n’y compterais pas trop, fit Leemy d’un ton sec.

— Je n’en ai nullement l’intention. Je soulignais seulement un fait. Cependant, à ce niveau de probabilité, je propose de nous en tenir pour le moment à une simple surveillance. Personne ne pourrait organiser un crime pareil tout seul ; il doit y avoir des complices.

— Multivac n’en a pas mentionné.

— Je sais. Pourtant… » Sa voix s’éteignit.

Ils examinèrent donc les détails du crime qui ne figurait pas sur la liste communiquée à Gulliman ; le seul crime bien pire qu’un meurtre au premier degré ; le seul crime qui n’eût jamais encore été envisagé depuis la création de Multivac ; et ils se demandaient qu’y faire.

Ben Manners se considérait comme le plus heureux des garçons de seize ans de tout Baltimore. C’était peut-être douteux, mais il était certainement *l’un* des

plus heureux et *l'un* des plus enthousiastes.

Du moins faisait-il partie de la poignée d'entre eux qui avaient été admis à pénétrer dans les tribunes du stade pendant le serment des jeunes gens de dix-huit ans. Son frère aîné allait prêter serment, aussi ses parents avaient-ils demandé des billets de spectateurs, et avaient-ils permis à Ben de faire de même. Mais lorsque Multivac avait fait son choix parmi les demandes, c'était Ben qui avait obtenu une entrée.

Deux ans après, Ben prêterait serment à son tour, mais regarder son grand frère Michael était pour le moment ce qui pouvait lui faire le plus de plaisir.

Ses parents l'avaient habillé (ou du moins avaient surveillé sa façon de se vêtir) avec le plus grand soin, en sa qualité de représentant de la famille et lui avaient confié de nombreux messages pour Michael, qui était parti plusieurs jours auparavant pour subir les examens préliminaires de médecine et de neurologie.

Le stade était situé en bordure du bourg ; on mena un Ben tout gonflé de son importance jusqu'au siège qui lui était réservé. Maintenant, au-dessous de lui s'étageaient par rangées les centaines et les centaines de jeunes gens de dix-huit ans (les garçons à droite, les filles à gauche), tous provenant du deuxième district de Baltimore. À diverses époques de l'année, des réunions semblables se tenaient un peu partout dans le monde, mais ici, c'était Baltimore, c'était l'événement important. Là en bas (quelque part) se trouvait Mike, le propre frère de Ben.

Celui-ci scrutait les sommets des têtes dans le vague espoir de distinguer son frère. Il n'en fut rien, bien sûr, mais un homme monta sur l'estrade dressée devant toute la foule et Ben cessa de regarder pour écouter.

L'homme déclara : « Bonjour, vous qui allez prêter serment, bonjour, les invités. Je m'appelle Randolph T. Hoch, et je suis chargé des cérémonies de Baltimore pour cette année. Ceux d'entre vous qui vont prêter serment m'ont rencontré à plusieurs reprises au cours des parties physiques et neurologiques de cet examen. La plus grande partie de la tâche est maintenant accomplie, mais reste le plus important. Ceux qui vont jurer verront leur personnalité figurer dans les dossiers de Multivac.

« Tous les ans, ce processus exige qu'il soit fourni quelques explications aux jeunes gens qui parviennent à l'âge adulte. Jusqu'à présent (il se tourna vers les jeunes gens alignés devant lui et ses yeux ne se portèrent plus sur la tribune), vous n'étiez pas des adultes ; vous n'étiez pas des individus au regard de Multivac, sauf quand vos parents ou votre gouvernement vous avaient désignés particulièrement à cette fin.

« Jusqu'à maintenant, lorsque venait le temps de mettre à jour les

renseignements, c'étaient vos parents qui remplissaient les formulaires nécessaires vous concernant. À présent, le moment est venu pour vous d'assumer cette tâche. C'est un grand honneur en même temps qu'une grande responsabilité. Vos parents nous ont informés de vos études, de vos maladies, de vos habitudes ; de bien des choses, en somme. Mais vous allez devoir désormais nous en dire plus, vos pensées les plus intimes, vos actes les plus secrets.

« C'est difficile la première fois, c'est même embarrassant, mais c'est *indispensable*. Cela fait, Multivac disposera dans ses classeurs d'une analyse complète de toute votre personne. Il comprendra vos actions et vos réactions. Il sera même en mesure de prévoir avec une bonne précision vos actions et vos réactions futures.

« Ainsi Multivac vous protégera. Si vous courez un danger d'accident, il le saura. Si quelqu'un a l'intention de vous causer du tort, il le saura. Si *vous* envisagez de faire du mal, il le saura et vous en empêchera à temps de telle sorte qu'il ne soit pas nécessaire de vous punir.

« Avec sa parfaite connaissance de vos personnalités, Multivac sera capable d'aider la Terre à modifier son économie et ses lois à l'avantage de tous. Si vous avez un problème personnel, vous pourrez aller le soumettre à Multivac, qui, vous connaissant à fond, sera en mesure de vous venir en aide. « Vous allez devoir remplir de nombreux formulaires. Réfléchissez bien et répondez aux questions avec la plus grande exactitude possible. Ne cachez rien, soit par honte, soit par précaution. Jamais personne ne sera informé de vos réponses, sauf Multivac, à moins qu'il se révèle nécessaire de les connaître pour votre propre protection. Et même dans ce cas, seuls les fonctionnaires gouvernementaux autorisés seront mis au courant.

« Il pourrait vous venir à l'idée d'altérer un peu la vérité ici et là. N'en faites rien. Nous le saurions. Toutes vos réponses regroupées fournissent une image de vous. Si certaines réponses sont fausses, elles ne cadreront pas avec l'image et Multivac les décèlera. Si toutes vos réponses sont fausses, elles fourniront une image difforme d'un genre que Multivac discernera. Vous devez donc dire la vérité. » Néanmoins, tout prit fin à un certain moment : le remplissage des formulaires, les cérémonies et les discours qui suivirent. Dans la soirée, Ben, dressé sur la pointe des pieds, réussit à repérer Michael qui portait encore la robe qu'il avait revêtue pour la « parade des adultes ». Ils se retrouvèrent dans la joie.

Après avoir partagé un souper léger, ils prirent la voie express, tout agités, tout illuminés de la grandeur de cette journée.

Ils n'étaient donc nullement préparés à la brutale transition de leur retour à la maison. Ce leur fut un choc paralysant de se voir arrêter par un jeune homme en uniforme, au visage froid, devant leur propre porte, de voir examiner leurs

papiers avant de pouvoir pénétrer dans leur propre maison, de trouver leurs parents assis tristement dans le salon, portant sur leurs visages la marque de la tragédie.

Joseph Manners, l'air bien plus âgée que le matin même, porta ses yeux intrigués, profondément enfoncés, sur ses fils (dont l'un avait encore sur le bras la robe de son nouvel âge adulte), et déclara : « Il paraît que je suis aux arrêts à la maison. »

Bernard Gulliman ne pouvait pas lire le rapport en entier, aussi se contenta-t-il du résumé, qui était en vérité fort satisfaisant.

Il semblait que toute une génération se fût accoutumée au fait que Multivac était capable de prédire l'accomplissement des délits majeurs. Les gens avaient appris que les agents de la Rectification seraient sur les lieux avant que le crime pût être commis. Ils avaient découvert que la consommation de tout délit était inévitablement suivie du châtiment. Peu à peu ils acquéraient la conviction que personne, en aucune manière, ne pouvait se jouer de Multivac. Naturellement, il s'ensuivait que même les intentions criminelles diminuaient de fréquence. Au fur et à mesure que ce niveau d'intentions baissait, les capacités de Multivac s'amplifiaient, et l'on pouvait ajouter à la liste des délits infimes chaque matin, mais la fréquence même de ces fautes vénielles se réduisait également.

Gulliman ordonna donc qu'une analyse soit établie (par Multivac, bien sûr) de la capacité de Multivac à porter son attention sur la prédiction des probabilités d'incidence des maladies. Bientôt, on pourrait peut-être faire connaître aux médecins les divers malades qui risquaient de devenir diabétiques dans le courant de l'année à venir, ou subir une attaque de tuberculose, ou développer un cancer.

Un grain de prévention…

Et le rapport se montrait favorable !

La liste des délits possibles pour la journée lui fut ensuite remise et il n'y figurait pas de meurtre au premier degré.

Gulliman, en bonne humeur, appela Ali Othman par l'intercom. « Othman, quelle est la différence entre le nombre moyen des crimes et délits de la semaine écoulée et ceux de ma première semaine d'exercice de la Présidence ? »

Il se révéla que la moyenne avait diminué de 8 pour cent, ce qui rendit Gulliman vraiment heureux. Ce n'était nullement de son fait, bien sûr, mais l'électorat ne le saurait pas. Il bénit sa chance d'être arrivé là au bon moment, au sommet même de Multivac, alors que la maladie également allait être soumise à sa connaissance et à sa protection universelles.

Gulliman en tirerait profit.

Othman haussa les épaules. « Eh bien, il est content.

— Quand faisons-nous éclater la bulle ? » demanda Leemy. « Mettre Manners sous surveillance a tout simplement fait monter les probabilités, et les arrêts à la maison leur ont encore donné un coup de pouce.

— Comme si je ne le savais pas ! rétorqua coléreusement Othman. Ce que j'ignore, c'est le pourquoi.

— Peut-être des complices, comme vous l'avez suggéré. Manners se trouvant en difficulté, les autres doivent frapper immédiatement, sinon ils sont fichus.

— C'est précisément le contraire ! L'un d'eux étant entre nos mains, les autres vont se disperser et disparaître pour se mettre à couvert. En outre, pourquoi Multivac n'a-t-il pas désigné les complices ?

— Dans ce cas, est-ce que nous en parlons à Gulliman ?

— Non, pas encore. La probabilité reste seulement de 17,3 pour cent. Laissons-la d'abord devenir plus inquiétante ».

Elisabeth dit à son plus jeune fils : « Va dans ta chambre, Ben.

— Mais que se passe-t-il, M'man ? » demanda Ben, d'une voix qui se brisait devant cette fin insolite d'une journée qui avait été jusqu'alors magnifique.

« S'il te plaît ! »

Il s'en alla à regret, franchissant la porte donnant sur l'escalier, qu'il monta sans bruit. Puis il redescendit aussi silencieusement.

Et Mike Manners, le fils aîné, nouvellement promu adulte et espoir de la famille, s'enquit d'une voix et d'un ton qui reflétaient ceux de son frère : « Que se passe-t-il donc ? »

John Manners répondit : « Le Ciel m'en soit témoin, fils, je n'en sais rien. Je n'ai rien fait.

— Voyons, tu as sûrement fait quelque chose. » Mike considérait avec étonnement son père, à la fine ossature, aux manières douces. « S'ils sont ici, c'est que *tu penses* à faire quelque chose.

— Pas du tout. »

Irritée, Mme Manners intervint : « Comment pourrait-il penser à faire quoi que ce soit qui mérite tout… tout ceci. » Elle fit un geste du bras pour désigner le cordon d'hommes du gouvernement qui cernait la maison. « Quand j'étais petite, je me rappelle le père d'une amie qui travaillait dans une banque, et une fois, ils l'ont appelé et lui ont dit de ne pas toucher à l'argent, et il a obéi. Il s'agissait de cinquante mille dollars. Il ne les avait pas vraiment pris. Il pensait seulement à les prendre. Dans ce temps-là, on ne gardait pas le secret sur ces choses comme aujourd'hui ; l'affaire est devenue publique ; c'est ainsi que je suis au courant.

« Mais ce que je veux dire, poursuivit-elle en frottant l'une contre l'autre ses mains grassouillettes, c'est qu'il s'agissait de cinquante mille dollars… cinquante… mille… dollars… Pourtant, ils se sont contentés de l'appeler au téléphone. Qu'est-ce que ton père aurait bien pu concevoir qui vaille la peine que l'on envoie une douzaine d'hommes et que l'on boucle la maison ? »

Les yeux pleins de chagrin, Manners prit la parole : « Je n'envisage aucun crime, pas même la moindre faute. Je le jure. »

Mike, rempli de la sagacité naturelle à un nouvel adulte, avança : « C'est peut-être quelque chose de subconscient, P'pa. Quelque ressentiment envers ton supérieur ?

— Au point de vouloir le tuer ? Non !

— Ils ne pourraient pas te dire de quoi il retourne, P'pa ? »

Sa mère intervint de nouveau : « Non, ils refusent. Nous le leur avons demandé. J'ai dit que leur seule présence démolissait notre réputation dans la communauté. Le moins qu'ils auraient pu faire était de nous dire de quoi il s'agit, pour nous permettre de nous défendre, de nous expliquer.

— Et ils n'ont pas voulu ?

— Pas du tout. »

Mike, debout, les jambes écartées, fourra les mains dans ses poches. Il reprit, d'une voix mal assurée : « Mon Dieu, M'man, Multivac ne commet pas d'erreurs. »

Son père, sans défense, frappa du poing sur le bras du divan. « Je te répète que je n'envisage aucun crime. »

La porte s'ouvrit sans qu'on y ait frappé et un homme en uniforme entra d'un pas dur, affirmatif. Son visage affectait l'air officiel, impassible. « Vous êtes Joseph Manners ? »

Joe Manners se leva. « Oui. Et maintenant, que me voulez-vous ?

— Joseph Manners, je vous mets en état d'arrestation sur l'ordre du gouvernement. » Il montra d'un geste brusque sa plaque d'identité d'officier de la Rectification. « Je dois vous demander de me suivre.

— Pour quel motif ? Qu'ai-je fait ?

— Je n'ai pas licence d'en discuter.

— Mais on ne peut tout de même pas m'arrêter simplement parce que je dresserais les plans d'un meurtre. Pour me mettre en état d'arrestation, il faut que j'aie réellement *fait* quelque chose. Sinon, vous ne pouvez pas vous saisir de ma personne. C'est contraire à la loi. »

Le policier restait imperméable à toute logique. « Vous devez me suivre. »

Mme Manners se mit à crier, puis s'écroula sur le divan, en larmes. Joseph Manners ne pouvait pas se résoudre à violer le code qui lui avait été inculqué

toute sa vie durant en résistant à un représentant de l'ordre, mais il se laissa du moins traîner, ce qui força l'officier de la Rectification à recourir à ses muscles pour le faire avancer.

Et Manners continuait à protester : « Mais dites-moi donc de quoi il s'agit. Dites-le-moi tout net. Si je *savais…* Est-ce d'un meurtre ? Suis-je censé préparer un meurtre ? »

La porte se referma sur lui et Mike Manners, le visage livide et ne se sentant soudain plus du tout adulte, regarda fixement la porte d'abord, puis sa mère en larmes.

Ben Manners, caché derrière le battant et se sentant soudain tout à fait adulte, serra les lèvres et pensa subitement qu'il savait tout juste ce qu'il fallait faire.

Si Multivac prenait, Multivac était également en mesure de donner. Ben avait assisté aux cérémonies le jour même. Il avait entendu cet homme, nommé Randolph Hoch, parler de Multivac et de tous ses moyens. L'ordinateur guidait le gouvernement, mais il pouvait aussi montrer de l'indulgence et venir en aide aux personnes ordinaires qui le lui demandaient.

Tout le monde avait le droit de réclamer le secours de Multivac, et tout le monde, cela signifiait aussi Ben. Ni sa mère ni Mike n'étaient en état de le retenir pour le moment et il lui restait un peu de l'argent que ses parents lui avaient donné pour cette grande sortie. S'ils s'apercevaient plus tard qu'il avait disparu et s'en inquiétaient, tant pis pour eux. Pour l'instant, sa loyauté allait d'abord à son père.

Il se précipita à la porte de derrière et montra ses papiers au policier de garde, qui le laissa partir.

Harold Quimby était chargé du service des réclamations de la sous-station Multivac de Baltimore. Il se considérait personnellement comme membre de la branche la plus importante des ministères publics. Il se pouvait qu'il eût raison sous certains angles, et ceux qui l'entendaient en discuter auraient dû être de marbre pour ne pas se sentir impressionnés.

D'une part, disait Quimby, Multivac était avant tout un intrus dans les domaines privés. Au cours des cinquante dernières années, l'humanité avait bien dû admettre que ses pensées et impulsions ne fussent plus des secrets, qu'il ne lui restait aucun recoin intérieur où dissimuler quoi que ce fût. Et il était juste que l'humanité eût quelque chose en échange.

Bien sûr, elle avait la prospérité, la paix et la sécurité, mais tout cela restait abstrait. Tout homme et femme avaient besoin d'un élément personnel à titre de compensation pour avoir abandonné toute intimité, et chacun l'obtenait. Il y avait à portée de tous les êtres humains une station Multivac avec des circuits par

lesquels chacun pouvait poser ses propres problèmes et questions sans surveillance ou empêchement, et desquels, en quelques minutes, chacun recevait réponse.

À tout moment particulier, cinq millions de circuits différents sur le quatrillion ou plus que renfermait Multivac étaient disponibles pour ce programme de questions et réponses. Les réponses n'étaient pas toujours des certitudes, mais elles étaient les meilleures qu'il fût possible de trouver, et tout questionneur *savait* qu'il lui serait fourni la meilleure solution, et il avait confiance. C'était cela qui comptait.

Voilà maintenant qu'un garçon de seize ans, l'air inquiet, suivait la lente queue d'hommes et de femmes (chaque visage de la file animé d'un mélange différent d'espoir et de crainte ou d'angoisse ou même de détresse… mais toujours avec une dominance d'espoir tandis que la personne se rapprochait de plus en plus de Multivac).

Sans lever la tête, Quimby prit la formule remplie qu'on lui tendait et dit : « Cabine 5B. »

Ben s'enquit : « Comment dois-je poser ma question, monsieur ? »

Cette fois, Quimby releva des yeux un peu surpris. Les pré-adultes ne recouraient en général pas à son service. Il demanda avec bonté : « Avez-vous déjà fait cela auparavant, fils ?

— Non, monsieur. »

Quimby montra le prototype posé sur son bureau. « Vous vous servez de ceci. Vous voyez comment cela fonctionne ? Exactement comme une machine à écrire. N'essayez pas d'écrire à la main, servez-vous uniquement de la machine. Vous allez vous rendre dans la cabine 5 B et si vous avez besoin d'aide, pressez seulement le bouton rouge et quelqu'un viendra. Par ce couloir, fils, à droite. »

Il suivit des yeux le jeune garçon qui s'engageait dans le couloir, jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis il sourit. Multivac ne refusait jamais personne. Naturellement il y avait toujours un certain pourcentage de vulgarités : des gens qui posaient des questions personnelles sur leurs voisins, ou des questions obscènes sur des personnalités éminentes ; de jeunes collégiens qui cherchaient à se renseigner sur leurs prochaines compositions ou qui jugeaient malin de tâcher d'attraper Multivac en lui exposant le paradoxe suprême de Russell, et ainsi de suite.

Multivac se tirait très bien de tout cela. Sans avoir besoin d'une aide quelconque.

De plus, toutes les questions et réponses étaient classées et constituaient un renseignement de plus pour le dossier personnel de chaque individu. Même la question la plus banale et la plus impertinente, dans la mesure où elle reflétait la

personnalité de l’interrogateur, assistait Multivac en l’aidant à mieux connaître l’humanité.

Quimby reporta son attention sur la personne suivante de la queue, une femme d’âge moyen, maigre et anguleuse, dont le regard trahissait le trouble.

Ali Othman arpentait la longueur de son bureau, en frappant désespérément des talons sur la moquette. « La probabilité continue de monter. Elle est de 22,4 pour cent à présent. Bon Dieu ! Nous avons bien mis Joseph Manners en état d’arrestation et cela augmente quand même. » Il transpirait en abondance.

Leemy se détourna du téléphone. « Toujours pas d’aveux. Il est sous Sondage Psychique et il n’y a pas d’indice de crime. Il se peut qu’il dise la vérité. » Othman demanda : « Alors Multivac serait cinglé ? »

Un autre téléphone lança un appel. Othman établit le contact rapidement, ravi de cette interruption. Le visage d’un officier de la Rectification apparut sur l’écran. L’agent s’informa : « Monsieur, avez-vous de nouvelles instructions au sujet de la famille Manners ? Doit-on leur permettre d’aller et venir comme ils le font ?

— Qu’entendez-vous par comme ils le font ?

— À l’origine, les instructions ne portaient que sur l’arrestation de Joseph Manners à son domicile. On ne nous a nullement parlé du reste de la famille, monsieur.

— Eh bien, que le reste de la famille reste aux arrêts à la maison jusqu’à nouvel ordre.

— Mais, monsieur, justement ! La mère et le fils aîné exigent des renseignements sur le plus jeune fils. Il est parti et ils prétendent qu’on l’a emprisonné et ils veulent aller au Quartier Général pour s’en informer. »

Othman fronça les sourcils et fit, presque dans un murmure : « Le plus jeune fils ? Quel âge a-t-il ?

— Seize ans, monsieur.

— Seize ans et il est sorti. Savez-vous où il est allé ?

— On l’a laissé partir, monsieur. Nous n’avions pas ordre de l’en empêcher.

— Ne quittez pas. Ne bougez pas. » Othman mit la ligne en suspens, puis s’arracha les cheveux des deux mains (il les avait d’un noir de charbon), en hurlant : « L’idiot ! L’idiot ! L’idiot ! »

Leemy sursauta. « Que diable vous arrive-t-il ?

— Cet homme a un fils de seize ans », répondit Othman en s’étouffant à moitié. « À seize ans, il n’est pas adulte, et il n’a pas de classement personnel dans Multivac, sinon comme partie du dossier de son père. » Il lança un regard furibond à Leemy. « Est-ce que tout le monde ne sait pas que jusqu’à l’âge de

dix-huit ans les jeunes ne fournissent pas eux-mêmes leurs rapports à Multivac, mais que c'est le père qui s'en charge ? Est-ce que je ne le sais pas ? Ne le savez-vous pas ?

— Vous voulez dire que Multivac n'entendait pas désigner Joe Manners ? s'enquit Leemy.

— Multivac parlait de son fils mineur, et le voilà parti, à présent. Malgré tout un cordon d'agents autour de la maison, il s'en va tout tranquillement pour s'acquitter de vous savez bien quoi. »

Il pivota vers le circuit où l'agent restait en attente, cette courte interruption ayant donné à Othman juste assez de temps pour se calmer et adopter un maintien froid et digne. (Il ne fallait surtout pas piquer une crise sous les yeux de ce subalterne, si grand soulagement que cela pût apporter à Othman.)

Il déclara : « Officier, retrouvez le jeune fils qui a disparu. Prenez tous les hommes dont vous disposez, si nécessaire. Prenez tous ceux qui sont disponibles dans le district, s'il le faut. Je confirmerai les ordres. Vous devez retrouver ce garçon à n'importe quel prix.

— Oui, monsieur. »

Le contact coupé, Othman dit à Leemy : « Voudriez-vous encore consulter les probabilités ? » Au bout de cinq minutes, Leemy dit : « Elles ont baissé à 19,6 pour cent. *Elles ont baissé*. »

Othman prit une profonde inspiration. « Nous voici enfin sur la bonne piste. »

Ben Manners, assis dans la Cabine 5B, tapait lentement à la machine : « Je m'appelle Benjamin Manners, numéro MB-71 833 412. Mon père, Joseph Manners, a été arrêté, mais nous ignorons quel crime il envisage de commettre. Y a-t-il pour nous un moyen de lui venir en aide ? »

Il attendit. Il n'avait que seize ans, mais il était assez grand pour savoir que ces mots, quelque part, tourbillonnaient à l'intérieur de la machinerie la plus complexe que l'homme eût jamais conçue, qu'un billion de faits se mêleraient, puis se coordonneraient en un ensemble, et que de cet ensemble, la machine déduirait la meilleure formule de secours.

L'engin cliqueta et une carte en sortit. Il y avait dessus une réponse, une longue réponse. Cela commençait : « Prenez la voie express pour Washington (D.C.) immédiatement. Descendez à l'arrêt de Connecticut Avenue. Vous y trouverez une sortie spéciale, marquée « Multivac », avec un garde. Informez ce dernier que vous êtes courrier spécial pour le Dr Trumbull et il vous laissera entrer.

« Vous vous trouverez alors dans un couloir. Suivez-le jusqu'à une petite

porte marquée « Intérieur ». Entrez et annoncez aux gardes que vous verrez : « Message pour le Dr Trumbull ». On vous permettra de passer. Poursuivez alors… »

Et cela continuait de la même façon. Ben ne voyait pas en quoi cela correspondait à sa question, mais il avait une confiance totale en Multivac. Il partit en courant pour attraper l'express de Washington.

Les agents de la Rectification suivirent la piste jusqu'à la station de Baltimore une heure après son départ. Harold Quimby, étonné, restait ahuri du nombre et de l'importance des hommes qui s'étaient abattus sur lui, à la recherche d'un gamin de seize ans.

« Oui, un jeune garçon, dit-il, mais je ne sais pas où il est allé après avoir passé par ici. Je n'avais aucun moyen de deviner qu'on le recherchait. Ici, nous acceptons tous ceux qui viennent se présenter. Oui, je peux vous communiquer copie de la question et de la réponse. »

Ils examinèrent la copie et la télévisèrent immédiatement au Quartier Général Central.

Othman prit connaissance, ses yeux chavirèrent, et il s'évanouit. On le ranima presque aussitôt. Il ordonna d'une voix faible à Leemy : « Qu'ils rattrapent ce garçon. Et faites établir un exemplaire de la réponse de Multivac pour moi. Il n'y a plus moyen… plus d'issue. Il faut maintenant que j'aille voir Gulliman. »

Bernard Gulliman n'avait jamais encore vu Ali Othman dans un semblable état d'agitation. En observant le regard égaré du coordonnateur, il sentit un filet d'eau glacée lui descendre le long de l'échine.

Il balbutia : « Que voulez-vous dire, Othman ? Qu'entendez-vous par pire qu'un meurtre ?

— Bien pire qu'un simple meurtre. »

Gulliman était presque livide. « Voulez-vous dire l'assassinat d'un haut fonctionnaire gouvernemental ? » (Il venait de lui passer par l'esprit que lui-même…).

Othman fit un signe affirmatif. « Pas seulement *un* personnage gouvernemental. *Le* premier personnage gouvernemental.

— Le *Secrétaire Général* ? souffla Gulliman, atterré.

— Encore bien plus que cela. Beaucoup plus. Nous sommes devant un plan visant à assassiner Multivac !

— QUOI !

— Pour la première fois dans l'histoire de Multivac, l'ordinateur a signalé

qu’il se trouvait lui-même en danger.

— Pourquoi ne m’en a-t-on pas informé immédiatement ? »

Othman s’en sortit par une demi-vérité. « L’affaire était tellement sans précédent, monsieur ; nous avons d’abord voulu étudier la situation avant d’oser en établir un rapport officiel.

— Mais Multivac est sauvé, j’espère ? On le sauve ?

— Les probabilités de dommages sont retombées au-dessous de quatre pour cent. J’attends présentement un compte rendu. »

« Un message pour le Dr Trumbull », déclara Ben Manners à l’homme perché sur un haut tabouret, qui s’affairait avec minutie à la manipulation de ce qui ressemblait au tableau de commandes d’un croiseur strato-jet, infiniment grossi.

« D’accord, Jim, dit l’homme. Allez-y. »

Ben consulta ses instructions puis reprit sa course. À un certain moment, il devait trouver un minuscule levier de commande qu’il devait placer en position BAS quand un certain voyant s’éclairerait en rouge.

Il entendit une voix animée derrière lui, puis une autre, et soudain deux hommes le tinrent par les coudes. Il se sentit littéralement arraché du sol.

L’un des hommes dit : « Viens avec nous, mon garçon. »

Le visage d’Ali Othman ne s’éclaira pas tellement quand il apprit la nouvelle, bien que ce fût avec un soulagement considérable que Gulliman eût déclaré : « Si nous tenons le garçon, alors Multivac est en sécurité.

— Pour le moment. »

Gulliman porta une main tremblante à son front. « Quelle demi-heure je viens de passer ! Imaginez-vous ce que signifierait la destruction de Multivac, même pendant une courte période ? Le gouvernement s’effondrerait, l’économie serait bouleversée. Cela entraînerait des dévastations pires… » Il releva brusquement la tête. « Que vouliez-vous dire avec votre *pour le moment* ?

— Le jeune garçon, ce Ben Manners, n’avait aucune intention de mal agir. Il faut le relâcher et rendre la liberté à sa famille, avec une indemnité pour arrestation non motivée. Il se contentait de suivre les instructions de Multivac pour venir en aide à son père et il a réussi. Son père est libre à présent.

— Multivac aurait donc ordonné au garçon de manipuler un levier dans des circonstances qui auraient grillé assez de circuits pour exiger un mois de réparations ? Vous prétendez que Multivac aurait proposé sa propre destruction pour réconforter une seule personne ?

— Pire encore, monsieur. Non seulement Multivac a fourni ces instructions,

mais il a choisi dès le début la famille Manners parce que Ben Manners ressemble trait pour trait à l'un des garçons de courses du Dr Trumbull, ce qui lui permettait de pénétrer dans Multivac sans encombre.

— Mais c'est insensé ! » protesta Gulliman d'un ton implorant. Il se sentait petit et sans défense, pour ainsi dire à genoux, à supplier cet Othman – un homme qui avait passé presque toute sa vie avec Multivac – à le prier de le rassurer.

Othman n'en fit rien. Il reprit : « À ma connaissance, c'est la première tentative de Multivac dans ce sens. Sous certains aspects, ses plans étaient bien établis. Il a choisi la famille appropriée. Il a pris soin de ne pas distinguer entre le père et le fils, pour nous lancer sur une fausse piste. Toutefois, il n'était encore qu'un amateur à ce jeu. Il ne pouvait pas aller à l'encontre de ses propres instructions qui l'ont conduit à signaler la probabilité de sa propre destruction qui grandissait à chaque pas que nous faisions sur la fausse piste. Il ne pouvait pas éviter d'enregistrer la réponse qu'il a fournie au jeune garçon. Avec un peu plus d'expérience, il apprendra sûrement à nous tromper. Il apprendra à cacher certains faits, il évitera d'en enregistrer d'autres. Désormais, toutes les instructions qu'il pourra donner renfermeront les germes de son autodestruction. Nous ne le saurons jamais. Et si attentifs que nous soyons, Multivac finira par réussir. À mon avis, monsieur Gulliman, vous aurez été le dernier Président de notre organisation. »

De fureur, Gulliman frappa du poing sur sa table. « Mais pourquoi, pourquoi, pourquoi ? Pourquoi, bon Dieu ! Qu'est-ce qu'il a de détraqué ? Ne peut-on y remédier ?

— Je crains que non », dit Othman, désespéré, mais calme. « C'est un cas auquel je n'ai pas eu le temps de réfléchir. Je n'en ai jamais eu l'occasion jusqu'à ces événements, mais à présent, je pense que nous avons dû atteindre le bout de la route parce que Multivac est trop perfectionné. Il est devenu si compliqué que ses réactions ne sont plus celles d'une machine, mais bien d'un être vivant.

— Vous devez être fou, mais je vous écoute.

— Depuis cinquante ans et plus, nous nous déchargeons des difficultés de l'humanité sur Multivac, sur cette chose vivante. Nous lui demandons de s'occuper de nous, tous ensemble et chacun en particulier. Nous lui demandons d'absorber tous nos secrets ; nous lui demandons de s'intégrer ce qu'il y a de mal en nous pour nous en protéger. Chacun de nous vient lui soumettre ses ennuis personnels, ajoutant encore un rien au fardeau. Et maintenant, nous avons en outre le projet de nous décharger du fardeau des maladies humaines sur le dos de Multivac aussi. »

Othman s'interrompit un instant, puis il explosa : « Monsieur Gulliman, Multivac a sur les épaules la charge de tous les ennuis du monde et il en est fatigué.

— Folie. Démence du plein été, marmonna Gulliman.

— Si telle est votre idée, permettez-moi de vous faire une démonstration. Laissez-moi le mettre à l'épreuve. Puis-je avoir permission de me servir de la ligne de circuit Multivac qui se trouve ici, dans votre bureau ?

— Pourquoi ?

— Pour formuler une question que personne n'a encore posée à Multivac depuis le début.

— Est-ce que cela doit l'endommager ? s'inquiéta aussitôt Gulliman.

— Non. Mais cela nous révélera ce que nous désirons savoir.

Le Président resta encore hésitant, puis il se décida : « Allez-y. »

Othman utilisa l'appareil posé sur le bureau de Gulliman. Ses doigts tapèrent la question à coups rapides et précis : « Multivac, qu'est-ce que vous désirez vous-même plus que tout au monde ? »

Le temps qui s'écoula entre la question et la réponse s'étirait de façon insoutenable, mais ni Othman ni Gulliman ne reprenaient haleine.

Vint un cliquetis, et une carte jaillit de la fente. Une petite carte. Elle portait la réponse, en caractères bien nets :

« Je veux mourir.

All the Troubles in the World.
Headline Publications, Inc., 1958.

PROFESSION

GEORGE PLATEN n'aurait pu dissimuler l'animation de son ton. Elle était trop vive. « Demain, c'est le premier mai. Les Olympiades ! »

Il se roula sur le ventre pour regarder son compagnon de chambre par-dessus le pied de lit. Ne *le* sentait-il pas, lui aussi ? Est-ce que *cela* ne l'impressionnait en rien ?

Le visage de George était mince et avait encore un peu maigri depuis près d'un an et demi qu'il était dans la Maison. S'il avait le corps étroit, du moins l'expression de ses yeux bleus restait-elle aussi intense que jamais. Et pour le moment, à sa façon de crisper les doigts sur le dessus de lit, on aurait dit une bête prise au piège.

Son compagnon quitta un bref instant son livre des yeux et en profita pour régler l'éclairage du pan de mur voisin de son fauteuil. Nigérien de naissance, il s'appelait Hali Omani. Sa peau brun foncé, comme ses traits massifs, paraissaient voués au calme, et la mention des Olympiades le laissait indifférent.

« Je sais, George », dit-il.

George reconnaissait devoir beaucoup à la patience et à la bonté de Hali quand il en avait besoin, mais ces vertus mêmes deviennent parfois excessives. Était-ce le moment de trôner ainsi, telle une statue taillée dans quelque bois dur à la chaude patine ?

George se demandait s'il deviendrait lui-même ainsi après dix ans de séjour en ces lieux. Il en repoussa l'idée avec violence. Non !

Il déclara d'un ton provocant : « Je parie que tu as oublié ce que mai représente.

— Je me le rappelle très bien, au contraire, répondit l'autre. C'est sans la moindre importance ! Et c'est toi qui l'as oublié. Mai n'a aucune signification pour toi, George Platen, et, ajouta-t-il d'une voix plus faible, cela ne veut rien dire pour moi non plus, Hali Omani.

— Les vaisseaux viennent pour le recrutement, insista George. Dès juin ils repartiront par milliers et par milliers avec des millions d'hommes et de femmes pour tous les mondes que tu pourrais citer, et tout cela ne voudrait rien dire ?

— Moins que rien. De toute façon, en quoi veux-tu que cela m'intéresse ? » Omani suivit du bout du doigt un passage ardu de son livre et ses lèvres bougèrent sans émettre un son.

George l'observait. Bon Dieu, songeait-il, mais crie, mais hurle ; tu peux au moins faire ça. Fiche-moi des coups de pied, n'importe quoi !

Tout simplement, il ne voulait pas rester isolé dans sa colère. Il ne voulait pas

être le seul à déborder de ressentiment, le seul à périr d'une lente mort.

Les premières semaines avaient été plus supportables, alors que l'Univers n'était encore qu'une petite coquille de lumière et de sons vagues qui l'écrasaient un peu. C'était mieux avant qu'Omani apparaisse à sa vue pour le ramener à une vie qui ne valait pas d'être vécue.

Omani ! Un vieux ! Au moins trente ans, pensait George : Serai-je comme lui à trente ans ? Serai-je ainsi dans douze ans ?

Et parce que cette éventualité l'effrayait, il cria à Omani : « Vas-tu finir de lire cet idiot de bouquin ? »

Omani tourna sa page, lut encore quelques mots, puis releva sa tête aux cheveux crépus coupés court pour demander : « Que disais-tu ?

— À quoi cela te sert-il de lire ce livre ? » Il s'avança, se gaussa : « Encore de l'électronique », et d'un geste brusque, fit tomber le volume des mains d'Omani.

Celui-ci se dressa sans hâte, puis ramassa le livre. Il lissa une page froissée sans rancune apparente. « Disons que c'est pour satisfaire ma curiosité, répondit-il. J'en comprends un peu aujourd'hui, peut-être un peu plus demain. C'est une victoire, en un sens.

— Une victoire ? De quel ordre ? Est-ce toute ta satisfaction dans la vie ? Arriver à en savoir assez pour devenir un quart d'Électronicien diplômé quand tu auras soixante-cinq ans ?

— Peut-être quand j'en aurai trente-cinq.

— Et alors qui voudra de toi ? Qui voudra t'employer ? Où iras-tu ?

— Personne. Personne. Et nulle part. Je resterai ici pour lire d'autres livres.

— Et cela te suffit ? Dis-moi ! Tu m'as traîné aux cours. Tu m'as fait lire et apprendre, en plus. Pourquoi ? Il n'y a rien dans tout cela pour me plaire.

— À quoi cela t'avance-t-il de te refuser toute satisfaction ?

— Cela veut dire que j'abandonne cette farce énorme. Que je ferai ce que j'avais prévu dès le début, avant que tu me cajoles pour me persuader de changer d'idée. Je vais les forcer à… à… »

Omani reposa son bouquin. Il laissa son compagnon à bout de parole et s'enquit alors : « À quoi, George ?

— À réparer une erreur judiciaire. Un coup monté. Je vais trouver cet Antonelli et je le forcerai à avouer qu'il… qu'il… »

Omani secoua la tête. « Tous ceux qui viennent ici soutiennent que c'est par erreur. Je croyais que tu avais dépassé ce stade.

— N'appelle pas cela un stade ! rétorqua George. Dans mon cas, c'est un fait. Je t'ai déjà dit…

— Oui, tu me l'as dit, mais au fond du cœur tu sais bien que personne n'a

commis de faute en ce qui te concerne.

— Parce que personne ne veut l'admettre ? Tu te figures qu'un seul d'entre eux reconnaîtrait sa mauvaise foi à moins d'y être obligé ?… Eh bien, je les y obligerai. »

C'était mai la cause de l'état de George ; c'était le mois des Olympiades. Il sentait remonter en lui son ancienne révolte sans pouvoir la dominer. Il ne le voulait d'ailleurs pas. Il avait bien failli l'oublier.

Il reprit : « Je désirais devenir Programmeur d'ordinateur et j'en suis *capable*. Je pourrais l'être aujourd'hui, malgré ce qu'ils prétendent avoir trouvé dans l'analyse. » Il frappa du poing son matelas. « Ils se trompent. *Il le faut.*

— Les analystes ne se trompent jamais.

— *C'est* pourtant le cas. Douterais-tu de mon intelligence ?

— L'intelligence n'a rien à y voir. Ne te l'a-t-on pas répété assez souvent ? Ne peux-tu le comprendre ? »

George s'écarta pour s'allonger sur le dos, perdu dans une sombre contemplation du plafond.

« Que désirais-tu faire dans la vie, Hali ?

— Je n'avais pas d'idée préconçue. Hydroponicien m'aurait bien convenu, je crois.

— Pensais-tu y parvenir ?

— Je n'en étais pas certain. »

George n'avait jamais encore posé de questions personnelles à Omani. Cela lui paraissait étrange, presque irréel, que d'autres aient eu des ambitions pour aboutir là. Hydroponicien !

Il s'enquit : « Croyais-tu arriver à *ceci* ?

— Non, mais je suis ici quand même.

— Et tu es content. Content vrai de vrai. Tu es heureux. Tu aimes cela. Tu ne changerais pour nulle part ailleurs. »

Omani se releva avec lenteur. Il se mit à défaire son lit avec soin. Il déclara : « George, tu es un cas difficile. Tu te mets à l'envers parce que tu te refuses à reconnaître la vérité à ton propre sujet. George, tu es ici dans ce que tu appelles la Maison, mais je ne t'ai jamais entendu lui accorder sa raison sociale en entier. Dis-la, George, dis-la. Et tu te mettras au lit. Cela te passera en dormant. »

George grinça des dents et les découvrit. Il lança d'une voix étouffée : « Non !

— Alors c'est moi qui m'en charge », dit Omani. Ce qu'il fit, en articulant avec netteté chacune des syllabes.

En les entendant, George fut envahi d'une vague de honte et d'amertume. Il

détourna la tête.

Pendant la plus grande partie de ses dix-huit premières années, George Platen s'était fixé avec fermeté un but : Programmeur diplômé d'ordinateur. Il y en avait dans son entourage qui parlait avec sagacité de Spacionautique, de Technologie du froid, de Direction des Transports, voire d'Administration. Mais George avait tenu bon.

Il discutait des mérites relatifs de toutes situations avec la même vigueur que quiconque, et pourquoi pas ? La Journée de l'instruction se dressait menaçante devant eux et constituait l'événement de leur existence. Elle approchait inéluctablement, aussi fixe et certaine que le calendrier… c'était le premier novembre de l'année suivant le dix-huitième anniversaire de chacun.

À compter de ce jour, les sujets de conversation ne manquaient pas. On pouvait discuter avec les autres de quelque détail professionnel, ou des qualités de sa propre femme et de ses enfants, ou des chances de l'équipe de polo spatial à laquelle on appartenait, ou encore des expériences que l'on avait des Olympiades. Toutefois, avant la Journée de l'instruction, il n'y avait pour tous qu'une unique, immanquable et inépuisable question intéressante, et c'était précisément la Journée de l'instruction.

« Dans quoi te lances-tu ? Crois-tu réussir ? Zut, cela ne vaut rien. Regarde les registres : on a réduit le quota. Par contre, la Logistique… »

Ou l'Hypermécanique… Ou les Transmissions… ou la Gravitologie…

Surtout la Gravitologie, à l'époque. Tout le monde parlait de Gravitologie pendant les quelques années précédant la Journée de l'instruction de George, à cause de l'invention du moteur à puissance gravitationnelle.

Tout monde situé à moins de dix années-lumière d'une étoile naine, disait-on, aurait payé une énorme fortune pour disposer d'un Ingénieur diplômé en Gravitologie.

Cette idée n'avait jamais travaillé George. Bien sûr que tous les mondes paieraient, tout ce qu'ils pourraient. Mais George avait également appris ce qu'il advenait de toute technique nouvelle. Un flot de généralisations et de simplifications suivaient. Des modèles nouveaux tous les ans ; de nouvelles machines gravitationnelles ; de nouveaux principes. Et tous les messieurs à fortune rapide se retrouvaient démodés et remplacés par de nouvelles méthodes et des spécialistes modernisés. Le premier groupe d'innovateurs devait alors se contenter de travaux ordinaires ou embarquer pour des mondes arriérés où leur technique n'était pas encore en usage.

Cependant, on demandait partout des Programmeurs d'ordinateur, année sur année, siècle après siècle. Les offres d'emploi dans ce domaine n'avaient jamais

atteint des sommets vertigineux ; il n’y avait pas de surenchères pour les programmeurs, mais on en réclamait de plus en plus à une cadence régulière au fur et à mesure que de nouveaux mondes s’ouvraient, que les plus anciens devenaient plus complexes.

C’était de cela qu’il avait constamment discuté avec Stubby Trevelyan. Comme ils étaient les meilleurs amis du lot, il fallait bien que leurs querelles fréquentes tournent au vitriol et, bien sûr, que ni l’un ni l’autre ne persuade ou ne se laisse convaincre.

Seulement Trevelyan avait pour père un Métallurgiste diplômé qui avait réellement servi sur un des Mondes Extérieurs, et pour grand-père un autre Métallurgiste diplômé. Il avait la ferme intention d’être lui-même Métallurgiste diplômé, presque par droit héréditaire, et avait la ferme certitude que toute autre profession était un peu moins que respectable.

« Il y aura toujours du métal, répétait-il, et cela donne le sentiment du beau travail que de façonner des alliages selon les normes et de voir grandir les constructions. Tandis qu’un Programmeur, qu’est-ce qu’il fait ? Assis toute la journée devant un clavier de codage, pour alimenter une imbécile de machine longue d’un kilomètre. »

Même à seize ans, George avait appris à voir le côté pratique des choses. Il avait répondu simplement : « Il sortira un million d’autres Métallurgistes en même temps que toi.

— Parce que c’est bien. Une bonne profession. La meilleure.

— Mais tu seras perdu dans la foule, Stubby. Tu risques de te retrouver en queue de liste. N’importe quel monde est en mesure de fabriquer ses propres Métallurgistes, et le marché pour les modèles perfectionnés de la Terre n’est pas très ouvert. Sais-tu le pourcentage des Métallurgistes diplômés éprouvés qui sont désignés pour des mondes classés Type A ? Je me suis renseigné. Tout juste 13,3 pour cent. Ce qui signifie que tu as sept chances sur huit de te faire expédier sur un monde qui vient à peine de découvrir l’eau courante. Tu pourrais même rester collé sur la Terre, avec le résidu de 2,3 pour cent ! »

Trevelyan avait répondu d’un ton belliqueux : « Il n’y a pas de honte à demeurer sur la Terre. La Terre aussi a besoin de techniciens. Et de bons ! » Son propre grand-père avait été Métallurgiste, attaché à la Terre. Et Trevelyan avait porté un doigt à sa lèvre supérieure pour caresser une moustache encore inexistante.

George était au courant, en ce qui concernait le grand-père de Trevelyan, et, vu l’attachement à la Terre de ses propres ancêtres, il ne s’était pas senti d’humeur moqueuse. Il avait répondu avec diplomatie : « Aucune honte intellectuelle. Bien sûr que non. Mais c’est tout de même agréable de se voir

affecté à un monde de Type A, n'est-ce pas ?

« Et veux-tu savoir combien de Programmeurs diplômés d'ordinateur sont partis pour des planètes de Type A l'an dernier ? Je vais te le dire. Tous, jusqu'au dernier. Si tu es Programmeur, tu es un homme élu. Oui, monsieur. »

Trevelyan avait froncé les sourcils. « Et s'il n'y en avait qu'un sur un million qui y parvienne, qu'est-ce qui te fait croire que ce serait *toi* ?

— Je réussirai », avait avancé George, sans virulence.

Il n'osait parler à personne, ni à ses parents ni à Trevelyan, de ce qu'il faisait pour se donner une telle assurance. Mais il n'avait pas d'inquiétude. Il avait seulement confiance (et c'était le plus mauvais des souvenirs qu'il devait remâcher pendant les jours sans espoir qui suivraient). Il avait la confiance aveugle du gamin moyen de huit ans qui approche de la Journée de la Lecture… cette préparation enfantine à la Journée de l'instruction.

Naturellement, la Journée de la Lecture avait été autre chose. En partie du fait même de l'enfance. Un garçon de huit ans accepte sans discuter des tas de faits extraordinaires. Un jour on ne sait pas lire, et le lendemain, on sait. Ainsi va la vie. De même que le soleil brille.

De plus l'enjeu n'était pas si lourd. Il n'y avait pas de recruteurs impatients, à attendre et à se disputer les listes et les notes des proches Olympiades. Un garçon ou une fille qui passent la Journée de la Lecture ne sont jamais que des êtres qui ont encore dix ans de vie indifférenciée à écouler à la surface grouillante de la Terre ; des individus qui rentrent chez eux nantis d'une capacité nouvelle.

Quand vint la Journée de l'instruction, dix ans plus tard, George ne se rappelait même plus clairement la plupart des détails de sa propre Journée de la Lecture.

Ce qu'il revoyait avec le plus d'exactitude, c'était cette sinistre journée de septembre avec sa pluie fine et continue. (Septembre pour la Journée de la Lecture ; novembre pour la Journée de l'instruction ; mai pour les Olympiades. On en faisait de courts poèmes rimés.) George s'était vêtu à la clarté des murs, tandis que ses parents s'énervaient bien plus que lui-même. Son père était Plombier diplômé et avait trouvé du travail sur la Terre. Ce lui avait toujours été une humiliation, bien que, de toute évidence, et tout le monde en avait conscience, la plus grande partie de chaque génération dût rester sur la Terre de par la nature des choses.

Il fallait sur la Terre des cultivateurs et des mineurs et même des techniciens. La demande des Mondes Extérieurs ne portait que sur les professions de type récent, hautement spécialisées, et sur les huit milliards d'habitants de la Terre, on ne pouvait guère en exporter que quelques millions par an. Tous les hommes et

toutes les femmes de la Terre ne pouvaient pas figurer dans ce groupe.

Mais tout homme et toute femme pouvaient espérer qu'au moins un de leurs enfants en ferait partie, et Platen senior ne faisait certes pas exception. Il lui était évident (et sûrement aux autres aussi) que George était d'une intelligence remarquable, très vif d'esprit. Il ne manquerait pas de réussir, car il était enfant unique. Si George ne parvenait pas à un Monde Extérieur, ses parents devraient attendre d'avoir des petits-enfants avant que s'offre une nouvelle chance, et c'était une perspective trop reculée dans l'avenir pour leur apporter un réconfort quelconque.

La Journée de la Lecture ne prouverait bien sûr pas grand-chose, mais ce serait la seule indication qu'ils recevraient avant le jour suprême. Tous les parents, de la Terre jugeraient de la qualité de la lecture au retour de leur enfant ; ils s'intéresseraient à sa facilité de parole et en tireraient des oracles divers pour le futur. Bien peu de familles n'avaient pas au moins un poulain qui, à compter de la Journée de la Lecture, deviendrait leur grand espoir rien que pour sa façon de prononcer les mots de trois syllabes.

George se rendait vaguement compte de la tension de ses parents, et s'il avait dans son jeune esprit, par ce matin pluvieux, le moindre souci, c'était uniquement la crainte de voir disparaître l'expression d'espoir de son père quand il regagnerait la maison avec son texte.

Les enfants se rassemblèrent dans la vaste salle de conférence de l'immeuble de l'instruction, au bourg. Sur toute la Terre, dans des millions de grandes salles, durant tout ce mois, des groupes d'enfants semblables se rassembleraient. George se sentait déprimé par la grisaille des murs et par la présence des autres gamins, contractés et raidis dans leurs beaux costumes neufs.

George fit comme tous les autres faisaient automatiquement. Il retrouva la petite clique des enfants de l'étage où il logeait et se joignit à eux.

Trevelyan, qui habitait la porte à côté, avait encore les cheveux longs de la prime enfance et était à des années de distance des pattes et de la mince moustache roussâtre qu'il laisserait pousser quand il en aurait l'âge.

Trevelyan (qui connaissait alors George sous le nom de Jojie) lui dit : « Je parie que tu as la trouille.

— Pas vrai », répliqua George. Puis, sur le ton de la confidence : « Mes parents ont un paquet d'imprimés sur la commode de ma chambre, et une fois rentré à la maison, je le leur lirai. » (La grosse difficulté de George pour le moment était de ne pas savoir tout à fait que faire de ses mains. On lui avait interdit de se gratter la tête ou de se frotter les oreilles ou de se curer le nez ou de mettre les mains dans ses poches. Ce qui éliminait à peu près toute solution.)

Trevelyan fourra *ses* mains dans ses poches et reprit : « Mon père n'a aucune

inquiétude. »

Trevelyan senior avait été métallurgiste sur Diporia pendant sept ans, ce qui lui conférait une position sociale supérieure dans le voisinage, bien qu'il eût pris sa retraite et fût revenu sur la Terre.

La Terre décourageait ces rapatriements en raison des problèmes démographiques, mais il y avait quelques isolés qui rentraient. D'une part, la vie était moins chère que sur la Terre, et ce qui constituait une faible annuité sur Diporia, par exemple, devenait sur Terre un revenu fort confortable. En outre, il y avait toujours des hommes pour trouver davantage de satisfaction à étaler leur réussite devant les amis et dans le cadre de leur enfance plutôt que devant tout le reste de l'Univers.

Trevelyan senior expliquait de plus que s'il était resté sur Diporia, il en aurait été de même pour ses enfants, et Diporia ne disposait que d'un seul vaisseau spatial. Au contraire, de la Terre, ses enfants pourraient aboutir n'importe où, voire sur Novia.

Stubby Trevelyan avait de bonne heure pris note de ce point. Même avant la Journée de la Lecture, sa conversation se fondait sur la présomption que son foyer définitif serait Novia.

George, écrasé par l'idée de la grandeur de l'avenir de l'autre par contraste avec sa propre petitesse, se trouva aussitôt contraint à une défensive belliqueuse.

« Mon père ne se fait pas non plus de souci. Il veut seulement m'entendre lire parce qu'il sait que je m'en tirerai bien. J'imagine que ton père aimerait autant ne pas t'entendre parce qu'il sait que tu seras minable.

— Je ne serai pas minable ! La lecture, ce n'est *rien*. Sur Novia, j'aurai les moyens de payer des gens pour me faire la lecture.

— Parce que *toi*, tu seras incapable de lire tout seul, parce que tu es *bête* !

— Alors comment se fait-il que je serai sur Novia ? »

Cette fois, George, poussé à bout, formula l'irréparable négation : « Qui dit que tu seras sur Novia ? Je parie que tu n'arriveras nulle part. »

Stubby Trevelyan rougit. « En tout cas, je ne serai jamais Plombier comme ton vieux !

— Retire ce que tu viens de dire, crétin !

— Et retire ce que tu as dit avant ! »

Ils se tenaient nez à nez, sans avoir envie de se battre, mais soulagés parce qu'ils avaient retrouvé une atmosphère bien à eux en ce lieu inconnu. En outre, maintenant que George avait fermé les poings *et* les avait portés à hauteur de son visage, le problème de ce qu'il devait faire de ses mains était au moins provisoirement résolu. D'autres enfants, intéressés, se rassemblaient autour d'eux.

Mais la querelle prit fin quand une voix de femme résonna avec force dans les haut-parleurs. Le silence régna instantanément et partout. George baissa les poings et oublia Trevelyan.

« Enfants, dit la voix, nous allons appeler vos noms. Au fur et à mesure que vous serez appelés, garçons ou filles, vous irez devant l'un des hommes qui attendent le long des murs de chaque côté. Les voyez-vous ? Ils portent des uniformes rouges, aussi n'aurez-vous pas de mal à les trouver. Les filles iront à droite et les garçons à gauche. Et maintenant, regardez bien quel homme en rouge est le plus près de vous… »

George découvrit son homme au premier coup d'œil et attendit que son nom soit prononcé. Il ignorait encore les subtilités de l'alphabet et le temps qui s'écoulait sans amener son nom commençait à le décontenancer.

La masse des enfants s'éclaircissait ; de petits ruisseaux s'écoulaient vers les guides vêtus de rouge.

Quand on nomma enfin « George Platen », son sentiment de soulagement fut remplacé par la joie pure de constater que Stubby Trevelyan restait sur place, pas encore appelé.

En partant, George décocha une flèche par-dessus son épaule : « Hé, Stubby, peut-être qu'on ne veut pas de toi ! »

Ce moment de gaieté passa vite. On le mit dans une file qui s'engagea dans des couloirs ; il était en compagnie d'enfants qu'il ne connaissait pas. Ils s'entre-regardaient, les yeux écarquillés, mal à l'aise, mais en dehors de quelques « Pousse pas ! » et « Dis donc, attention ! », il n'y avait pas de conversations.

On leur remit de petits bouts de carton en leur recommandant de ne pas les perdre. George examina le sien avec curiosité. De petites marques noires de formes différentes. Il savait que c'était de l'imprimé, mais comment diable pouvait-on en faire des mots ? Il ne le concevait pas.

On lui dit de se dévêtir ; il ne restait en groupe que lui et quatre autres garçons. Tous les costumes neufs furent dépouillés et il ne resta que quatre enfants de huit ans, debout, petits, nus, qui frissonnaient davantage de timidité que de froid. Des techniciens médicaux passaient, les tâtant, leur faisant subir des tests avec des instruments étranges, les piquant pour leur prélever du sang. Chacun d'eux prenait tour à tour les petits papiers et y faisait des marques supplémentaires à l'aide de petits bâtons noirs, le tout bien aligné, et à grande vitesse. George examinait les nouvelles marques, mais elles étaient aussi incompréhensibles que les premières. Les enfants reçurent l'ordre de se rhabiller.

Ils s'assirent alors sur de petites chaises individuelles pour attendre de nouveau. On appela des noms. « George Platen » vint en troisième place.

Il entra dans une vaste salle remplie d'appareils inquiétants avec des boutons

partout, et, sur le devant, des panneaux de verre. Un bureau se dressait au centre, auquel était assis un homme, les yeux fixés sur les papiers empilés devant lui.

L'homme demanda : « George Platen ?

— Oui, monsieur », murmura George d'une voix tremblante. Toutes ces attentes, toutes ces allées et venues le rendaient inquiet. Il souhaitait que ce fût fini.

L'homme du bureau s'adressa à lui : « Je suis le Dr Lloyed, George. Comment allez-vous ? »

Il parlait sans relever les yeux. On eût dit qu'il avait si souvent répété les mêmes paroles qu'il n'avait plus besoin de regarder ses candidats.

« Je vais bien.

— Avez-vous peur, George ?

— N… n… non, monsieur », répondit George, qui s'entendait parler d'une voix qui trahissait la peur.

— C'est bien, parce qu'il n'y a rien qui puisse vous faire peur », reprit le docteur. « Voyons donc, George. Votre carte que voici me dit que votre père s'appelle Peter et qu'il est Plombier diplômé, que votre mère s'appelle Amy et est Technicienne ménagère diplômée. Est-ce exact ?

— Ou… oui, monsieur.

— Votre anniversaire tombe le 13 février et vous avez souffert d'une infection de l'oreille il y a environ un an. Exact ?

— Oui, monsieur.

— Savez-vous comment je suis informé de tous ces détails ?

— Je pense que c'est sur le papier, monsieur.

— C'est exact. » Le médecin regarda George pour la première fois, en souriant. Il découvrait des dents bien rangées et paraissait beaucoup plus jeune que le père de George. Une part de l'inquiétude de ce dernier s'effaça.

Le médecin passa la carte à George. « Savez-vous ce que signifient tous ces signes, George ? »

Bien que George sût qu'il l'ignorait, il fut si surpris par cette question soudaine qu'il examina la carte comme si par quelque miracle du sort il eût été maintenant en mesure de comprendre. Mais ce n'étaient toujours que des marques, comme avant, et il remit la carte au médecin. « Non, monsieur.

— Pourquoi pas ? »

George eut un brusque soupçon quant à la santé mentale de ce docteur. Ne savait-il donc pas pourquoi ?

George répondit : « Je ne sais pas lire, monsieur.

— Aimeriez-vous savoir lire ?

— Oui, monsieur.

— Pourquoi, George ? »

Effaré, le gamin fit les yeux ronds. Personne encore ne lui avait posé pareille question. Il répondit d'un ton hésitant : « Je ne sais pas, monsieur.

— Ce sont des renseignements imprimés qui vous dirigeront tout au long de votre vie. Il faudra que vous sachiez tant de choses même après la Journée de l'instruction ! Des cartes comme celle-ci vous les diront ; des livres vous les diront, les écrans de télévision vous les diront. C'est l'imprimé qui vous informera de choses si utiles et si intéressantes que ne pas être capable de lire serait aussi pénible que de ne pas y voir. Vous comprenez ?

— Oui, monsieur.

— Avez-vous peur, George ?

— Non, monsieur.

— Bon. Maintenant, je vais vous dire par quoi nous allons commencer. Je vais placer ces fils sur votre front, juste au-dessus du coin des yeux. Ils y seront collés, mais cela ne vous fera aucun mal. Ensuite je vais brancher une chose qui émettra un bourdonnement. Cela vous semblera étrange et vous chatouillera peut-être un peu, mais je vous assure que cela ne vous fera pas de mal. En tout cas, si cela vous faisait mal, dites-le-moi et j'arrêterai tout aussitôt, mais c'est sans danger. D'accord ? »

George fit un signe affirmatif, tout en avalant sa salive.

« Êtes-vous prêt ? »

George affirma du geste. Il ferma les yeux pendant que le médecin s'affairait. Ses parents lui avaient donné des explications. Eux aussi lui avaient dit qu'il ne souffrirait pas du tout. Mais il y avait eu les enfants plus âgés. Ceux de dix à douze ans, qui hurlaient aux gosses de huit ans qui attendaient la Journée de la Lecture : « Attention à l'aiguille ! » Il y en avait d'autres qui vous prenaient à part pour vous murmurer : « Il faut qu'on vous ouvre la tête. Avec un couteau bien aiguisé qui se termine par un crochet », et suivaient d'horribles détails.

George ne les avait jamais crus, ce qui ne l'avait pas empêché de faire des cauchemars ; aussi, maintenant, fermait-il les yeux, pris d'une terreur à l'état pur.

Il ne sentait pas les fils sur ses tempes. Le bourdonnement était lointain, et il percevait dans ses oreilles le bruit de son sang, qui sonnait creux comme si George se fût trouvé dans une grande caverne. Il courut le risque d'ouvrir lentement les yeux.

Le médecin lui tournait le dos, pour examiner une bande de papier sur laquelle courait une mince ligne violette dessinant des ondulations. Le médecin en déchirait une partie et l'introduisait dans une autre machine. Il le faisait sans cesse. Chaque fois, il en ressortait un petit bout de pellicule que le docteur examinait. Il se retourna enfin, avec un pli insolite entre les sourcils.

Le bourdonnement cessa.

Le souffle court, George demanda : « C’est fini ? »

— Oui », répondit le médecin, mais son front resta plissé.

« Est-ce que je sais lire, à présent ? » s’enquit George. Il ne sentait en lui-même aucune différence.

Le médecin fit : « Comment ? » puis sourit d’un coup, très brièvement. Il déclara : « Cela se passe très bien, George. Dans un quart d’heure, vous pourrez lire. Mais nous allons utiliser un appareil différent et ce sera un peu plus long, cette fois. Je vais vous recouvrir toute la tête, et quand je mettrai la machine en marche, vous ne verrez et n’entendrez plus rien pendant un certain temps, mais cela ne vous fera pas mal. Et pour plus de sûreté, je vais vous mettre dans la main un petit interrupteur. Si vous souffrez, vous presserez le bouton et tout s’arrêtera. Compris ? »

Plus tard, on devait dire à George que le petit interrupteur n’était que de la frime, pour donner confiance. Toutefois, il ne devait jamais avoir de certitude sur ce point car il ne poussa pas une seule fois sur le bouton.

On lui avait posé sur la tête un vaste casque aux courbes harmonieuses, avec une doublure de caoutchouc. Trois ou quatre petites saillies internes paraissaient lui saisir le crâne et s’y enfoncer, mais ce n’était qu’une légère pression qui disparut peu à peu. Aucune douleur.

La voix du médecin lui parvint, affaiblie : « Tout va bien, George ? »

Et puis, sans avertissement, une épaisse couche de feutre se referma sur tout son corps. Il était désincarné ; plus de sensation, plus d’univers, rien que lui-même et un murmure distant aux limites de la perception, qui lui disait quelque chose… qui lui disait… qui lui disait…

Il s’efforçait d’écouter et de comprendre, mais il y avait tout ce feutre qui l’isolait.

Puis on lui ôta le casque et la lumière était si forte qu’il en eut mal aux yeux tandis que la voix du médecin lui résonnait aux oreilles.

« Voici votre carte, George. Que dit-elle ? » George regarda de nouveau le papier et étouffa un cri. Les marques n’étaient plus des marques. Elles formaient des mots. Des mots aussi clairs que si on les lui eût murmurés à l’oreille. Il les *entendait en* un susurrement alors même qu’il les regardait.

« Qu’est-ce que cela dit, George ?

— Cela dit… cela dit… « Platen, George. Né le 13 février 6492, de Peter et Amy Platen, à… » Il s’interrompit.

— Vous savez lire, George », dit le docteur. « C’est fini. »

— Pour de bon ? Je n’oublierai pas ?

— Bien sûr que non. » Le médecin se pencha pour lui serrer la main avec

gravité. « À présent, on va vous reconduire chez vous. »

Des jours s'écoulèrent avant que George s'habituât à ce nouveau et extraordinaire talent. Il lut pour son père avec tant de facilité que Platen senior en pleura et téléphona la nouvelle à tous les parents et alliés.

George allait par la ville, lisant tout ce qu'il voyait d'imprimé et se demandant comment il se pouvait que tout cela n'ait jamais eu aucune signification pour lui auparavant.

Il tâchait de se rappeler comment c'était de ne pas savoir lire, sans y parvenir. En ce qui le concernait, il avait l'impression d'avoir toujours été capable de lire. Toujours.

À dix-huit ans, George avait les cheveux assez foncés, la taille moyenne, mais d'une telle minceur qu'il paraissait plus grand. Trevelyan, qui n'avait guère que deux ou trois centimètres de moins, était si trapu que son surnom de « Stubby[1] » lui allait mieux que jamais, mais au cours de la dernière année, il était devenu susceptible. On ne pouvait plus l'appeler par son surnom sans encourir des représailles immédiates. Et comme Trevelyan détestait encore plus son véritable prénom, on l'appelait Trevelyan ou une variante du mot. Comme pour affirmer encore sa virilité, il s'était acharné à se faire pousser des rouflaquettes et une moustache hérissée.

Il transpirait et s'inquiétait maintenant, et George qui avait de son côté échappé au « Jojie » de l'enfance pour adopter le monosyllabe « George », plus bref et guttural, était amusé de voir son ami ainsi transformé.

Ils étaient de nouveau dans la vaste salle où ils s'étaient trouvés dix ans auparavant (et jamais plus depuis). C'était comme si un vague rêve du passé avait soudain pris corps. Pendant les premiers instants, George avait été fort surpris de trouver tout plus petit, plus encombré que sa mémoire ne le lui disait ; puis il avait tenu compte de sa propre croissance.

La foule était plus réduite qu'elle ne l'avait été au temps de son enfance. Il n'y avait cette fois que des garçons. Les filles étaient convoquées pour un autre jour.

Trevelyan se pencha pour lui dire : « Je ne comprends pas qu'ils nous fassent tellement attendre. »

— La paperasserie, c'est inévitable », répondit George.

Trevelyan demanda : « Comment fais-tu pour être si foutrement patient ? »

— Je n'ai à m'inquiéter de rien.

— Oh, ma vieille, tu m'écœures. J'espère que tu finiras dans la peau d'un Étaleur de fumier diplômé, rien que pour voir ta tête. » Il scrutait avec angoisse la foule, de son regard sombre.

George regardait également autour de lui. Ce n’était pas tout à fait le même dispositif que pour les enfants. Cela se déroulait plus lentement et on leur avait remis au départ des instructions imprimées (avantage sur les gamins de la pré-Lecture). Les noms de Platen et Trevelyan restaient assez loin dans l’alphabet, mais cette fois, ils le savaient l’un et l’autre.

De jeunes hommes sortaient des salles d’instruction, les sourcils froncés, l’air mal à l’aise, ramassaient leurs vêtements et autres effets, puis se dirigeaient vers les chambres d’analyse pour connaître leurs résultats.

Chacun d’eux, à la sortie, était assailli par un groupe de la foule qui allait s’amincissant. « Comment cela a-t-il marché ? » « Quelle impression ? » « À quoi crois-tu être arrivé ? » « Te sens-tu différent ? »

Les réponses restaient vagues et détachées. George se forçait à ne pas faire partie des curieux.

Cela ne pouvait que faire monter la pression artérielle. Tout le monde disait qu’il fallait garder son calme pour avoir les meilleures chances. Néanmoins, il sentait le froid dans ses paumes. Bizarre comme avec les années les motifs de tension se multiplient.

Par exemple, les professionnels hautement spécialisés qui partaient pour un Monde Extérieur étaient accompagnés de leur femme (ou mari). Il importait de maintenir un bon équilibre entre les sexes sur toutes les planètes. Et si l’on était désigné pour un monde de Type A, quelle fille aurait refusé d’être à vous ? Non que les pensées de George se fussent déjà portées vers une jeune fille en particulier ; il n’en voulait pas. Pas encore ! Une fois qu’il serait Programmeur, une fois qu’il pourrait ajouter à son nom « Programmeur d’ordinateur diplômé », il n’aurait que l’embarras du choix, tel un sultan dans son harem. Cette idée l’excitait ; il tenta de la chasser. Il fallait rester calme.

Trevelyan marmonna : « De toute façon, à quoi cela rime-t-il ? Pour commencer, on vous raconte que cela marche d’autant mieux que l’on est plus calme, décontracté. Et ensuite, on vous soumet à cette attente, ce qui vous met dans l’impossibilité de vous décontracter dans le calme. »

— C’est peut-être voulu. Ils commencent par séparer les jeunes garçons des hommes. Ne t’en fais pas, Trev.

— Ta gueule. »

Le tour de George arriva. On n’appela pas son nom. Il apparut en lettres lumineuses sur le tableau d’affichage.

Il adressa un signe de la main à Trevelyan. « Ne te tracasse pas. Ne te laisse pas abattre. »

Il était heureux en entrant dans la salle des tests. Vraiment heureux.

L’homme assis au bureau demanda : « George Platen ? »

Un bref instant, George eut la vision mentale précise d'un autre homme, dix ans plus tôt, qui lui avait posé la même question, et il eut l'impression que c'était le même et que lui-même, George, venait de nouveau d'avoir huit ans en franchissant le seuil.

Mais l'homme leva la tête, et, bien entendu, ses traits n'avaient rien de commun avec le souvenir surgi soudain. Le nez était bulbeux, les cheveux rares et collés en mèches, le menton frémissait comme si son propriétaire avait été en un temps obèse et s'était fait maigrir.

L'homme du bureau parut contrarié : « Alors ? » George revint au présent. « Je suis George Platen, monsieur. »

— Alors, dites-le. Je suis le Dr Zachary Antonelli, et nous allons nous connaître intimement dans un instant. »

Il examina de petits bouts de pellicule, les exposant à la lumière en clignotant des yeux comme une chouette.

George fit intérieurement la grimace. Il se rappelait de façon brumeuse que l'autre médecin (il en avait oublié le nom) avait aussi regardé des morceaux de film. Étaient-ce les mêmes ? L'autre docteur avait froncé les sourcils et celui-ci le regardait à présent comme s'il eût été en colère.

Le bonheur de George avait à peu près disparu. Le docteur Antonelli étala devant lui sur le bureau les feuillets d'un dossier relativement épais, après avoir déposé avec soin les pellicules près de lui. « Il est dit ici que vous désirez devenir Programmeur d'ordinateur.

— Oui, docteur.

— C'est toujours votre idée ?

— Oui, monsieur.

— C'est un travail épuisant et lourd de responsabilités. Vous sentez-vous à la hauteur de la tâche ?

— Oui, monsieur.

— La plupart des pré-instructions ne spécifient pas de profession particulière. Je crois qu'ils ont peur de fausser les résultats.

— Je pense que c'est la vérité, monsieur.

— Et vous, n'en avez-vous pas peur ?

— J'aime autant parler franchement, monsieur. »

Le Dr Antonelli acquiesça de la tête, mais sans que son expression devienne plus ouverte. « Pourquoi souhaitez-vous être Programmeur ?

— Comme vous l'avez dit, monsieur, c'est une profession qui exige beaucoup de travail et le sens des responsabilités. Un emploi important et passionnant. Cela me plaît et je crois en être capable. »

Le Dr Antonelli repoussa les paperasses et scruta George d'un air maussade.

Il s'enquit : « Comment pouvez-vous savoir que cela vous plaît ? Parce que vous croyez qu'une planète de Type A va vous embarquer tout de suite ? »

George, troublé, songeait : il cherche à t'énerver. Garde ton calme et reste franc.

Il répondit : « Je pense qu'un Programmeur en a de sérieuses chances, monsieur. Toutefois, même si je devais rester sur la Terre, je sais que cela me plairait quand même. » (C'est assez vrai d'ailleurs, donc je ne mens pas, se dit George.)

« Très bien. Comment avez-vous cette conviction ? »

Il posa la question comme s'il savait qu'elle ne comportait pas de réponse appropriée et George faillit en sourire. Il avait une réponse toute prête.

« J'ai lu des textes sur la Programmation, monsieur.

— Vous avez *quoi* ? (Cette fois le médecin paraissait réellement étonné et George y prit plaisir.)

— J'ai lu à ce sujet, monsieur. J'ai acheté un traité que j'ai étudié.

— Un livre destiné aux Programmeurs diplômés ?

— Oui, monsieur.

— Mais vous ne pouviez rien y comprendre.

— Pas au début. Je me suis procuré d'autres livres de mathématiques et d'électronique. J'ai appris tout ce que j'ai pu. Je ne sais toujours pas grand-chose, mais j'en sais assez pour être certain que cela me plaît et que je peux y arriver. » (Ses parents même n'avaient pas découvert la cachette où il serrait ses livres, ni su pourquoi il passait tant de temps dans sa propre chambre, ni compris à quoi était consacré le sommeil dont il se privait.)

Le médecin tirailla la peau pendante au-dessous de son menton. « Quelle idée aviez-vous en tête en agissant ainsi, petit ?

— Je voulais m'assurer que cela m'intéresserait, monsieur.

— Mais vous savez sûrement qu'être intéressé ne veut rien dire. Vous pourriez être totalement absorbé par un sujet donné, et si la constitution physique de votre cerveau vous rend plus apte à être efficace dans un domaine différent, vous serez forcément quelque chose d'autre. Vous en êtes conscient, n'est-ce pas ?

— On me l'a dit », répondit George, circonspect.

— Eh bien, croyez-le, car c'est la vérité. »

George resta silencieux.

Le Dr Antonelli reprit : « Ou bien croyez-vous que d'étudier un sujet particulier oriente les cellules cervicales dans ce sens, comme cette autre théorie selon laquelle une femme enceinte n'aurait qu'à écouter constamment de la grande musique pour que son enfant devienne compositeur. Y croyez-vous ? »

George s'empourpra. Il avait certainement entretenu cette idée. En obligeant sans cesse son esprit à suivre la direction qu'il avait choisie, il avait acquis la conviction qu'il prendrait de l'avance. La plus grande part de son assurance reposait justement sur cette croyance.

« Je n'ai jamais… », commença-t-il, et il ne sut comment continuer.

« Eh bien, ce n'est pas vrai. Grand Dieu ! Jeune homme, votre conformation cérébrale est définitivement établie dès la naissance. Elle peut changer à la suite d'un coup assez violent pour endommager les cellules, ou par la rupture d'un vaisseau, ou à la suite d'une tumeur, ou d'une maladie infectieuse grave… mais chaque fois, naturellement, le cerveau y subit une perte. Mais il ne peut en aucune façon être affecté par la répétition de vos pensées personnelles. » Il regarda pensivement George, puis le questionna : « Qui vous a dit d'agir ainsi ? »

George, maintenant tout à fait décontenancé, déglutit avant de répondre : « Personne, docteur. L'idée était de moi.

— Qui était au courant de ce que vous faisiez, une fois que vous avez commencé ?

— Personne, docteur. Je n'avais pas l'intention de mal faire.

— Qui a dit que vous aviez mal fait ? Je dirais plutôt que c'était inutile. Pourquoi avez-vous gardé le secret ?

— Je… j'avais peur que l'on se moque de moi. » (Il songea brusquement à une conversation récente avec Trevelyan. George avait avec grande prudence avancé l'idée, comme s'il s'agissait de quelque chose qui lui passait lointainement par la tête, aux limites extrêmes de l'intellect, qu'il serait peut-être possible d'apprendre quelque chose en se le versant dans le cerveau par petites quantités, pour ainsi dire. Trevelyan s'était moqué : « George, un de ces jours, tu vas te mettre à tanner toi-même tes godasses et à tisser tes liquettes. » George s'était félicité d'avoir conservé le secret sur ses activités.)

Le Dr Antonelli poussait de-ci de-là les morceaux de pellicule qu'il avait examinés, l'air songeur et morose. Puis il dit : « Allons vous faire analyser. Je n'arrive à rien comme ceci. »

On colla les fils aux tempes de George. Il perçut le bourdonnement. De nouveau le souvenir net de dix ans avant.

Il avait les mains moites, le cœur battant. Jamais il n'aurait dû parler au médecin de ses lectures secrètes.

C'est ma foutue vanité, se disait-il. Il avait voulu montrer comme il était entreprenant, capable d'initiative. Au contraire, il avait fait l'effet d'un ignorant superstitieux et s'était attiré l'hostilité du docteur. (Il voyait bien que celui-ci l'avait pris en grippe, le jugeant comme un petit malin qui cherche la bonne

combine.)

Et maintenant il s’était mis dans un tel état de nervosité qu’il avait la certitude que l’analyse ne révélerait rien de sensé.

Il n’eut même pas conscience qu’on lui avait retiré les fils des tempes. La vue du médecin qui le contemplait, pensif, le ramena à la réalité. C’était fini ; les fils n’étaient plus là. George rassembla ses pensées, d’un effort exténuant. Il avait complètement abandonné l’espoir de devenir Programmeur. En dix minutes, il avait perdu, toute ambition.

Il demanda avec terreur : « J’imagine que c’est non ?

— Non à quoi ?

— Non à Programmeur. »

Le docteur se frotta le nez et lui dit : « Prenez vos vêtements et tout ce qui vous appartient pour vous rendre dans la salle 15-C. Les dossiers vous concernant s’y trouveront, ainsi que mon rapport. »

George, ahuri, demanda : « Suis-je donc déjà instruit ? Je pensais qu’il ne s’agissait que de… »

Le Dr Antonelli baissa le regard sur son bureau.

« Tout vous sera expliqué. Faites ce que je vous dis. »

George fut pris d’une sorte de panique. Qu’est-ce qu’ils ne voulaient pas lui dire ? Qu’il n’était pas bon à mieux qu’Ouvrier diplômé ? Ils allaient l’y préparer, le faire à cette idée.

Il en eut soudain la certitude et dut s’empêcher de vive force de pousser un hurlement.

Titubant un peu, il gagna le lieu où il devait attendre. Trevelyan n’y était pas et il en aurait éprouvé de la gratitude s’il avait encore été assez maître de soi pour prendre clairement conscience de ce qui l’entourait. En fait, il ne restait presque personne, et les rares présents lui auraient probablement posé des questions s’ils n’eussent été trop lassés par l’attente de la fin de l’alphabet pour relever les regards brûlants de colère et de haine qu’il leur lançait.

Quel droit avaient-ils à être des Techniciens alors qu’il ne serait lui-même qu’un Ouvrier ? Ouvrier ! C’était *certain* !

Un guide en uniforme rouge le mena au long de couloirs animés où de part et d’autre se succédaient des salles distinctes renfermant chacune un groupe réduit : ici deux personnes, là, cinq. Les Mécaniciens de moteurs, les Ingénieurs de la construction, les Agronomes… Il existait des centaines de professions spécialisées, dont la plupart seraient représentées dans la petite ville par un ou deux individus, au moins.

Pour le moment, il les détestait tous également : les Statisticiens, les

Comptables, les genres inférieurs comme les supérieurs. Ils lui faisaient horreur parce qu'ils possédaient dès à présent leurs complaisantes connaissances, qu'ils connaissaient leur destin alors que lui-même, vide encore, devait subir encore quelque espèce de paperasserie bureaucratique.

Il parvint à la salle C-15 ; on l'y fit entrer, on le laissa dans la pièce déserte. Durant un instant, ses espoirs rebondirent. Sans nul doute, si c'était bien ici que s'attribuait la classe d'Ouvrier, il aurait dû s'y trouver des douzaines de jeunes hommes.

Une porte glissa dans son cadre de l'autre côté d'une demi-cloison, à hauteur de ceinture. Un homme d'un certain âge, aux cheveux blancs, s'avança. Il souriait en découvrant des dents bien rangées, visiblement fausses, mais son visage était encore rosé, sans rides, et sa voix avait de la force.

« Bonsoir, George, dit-il. Je vois que cette fois notre secteur ne reçoit que l'un d'entre vous.

— Un seul ? fit George, ahuri.

— Des milliers sur toute la Terre, bien sûr. Des milliers. Vous n'êtes pas unique. »

George s'exaspérait. Il répondit : « Je ne comprends pas, monsieur. Quelle est ma classification ? Que se passe-t-il ?

— Du calme, fils. Tout va bien. Cela pourrait arriver à n'importe qui. » Il tendit une main que George serra machinalement. Elle était chaleureuse et pressa fermement celle de George. « Asseyez-vous, fils. Je suis Sam Ellenford. »

George secoua la tête avec impatience. « Je veux savoir ce qui se passe, monsieur.

— Bien sûr. Pour commencer, George, vous ne pouvez pas être Programmeur d'ordinateur. Mais j'imagine que vous l'aviez deviné ?

— C'est exact », fit George, le ton amer. « Et alors, qu'est-ce que je serai ?

— C'est ce que j'aurai du mal à vous expliquer. » Il se tut un instant, puis reprit d'une voix fort distincte : « Rien.

— *Quoi* ?

— Rien !

— Mais qu'est-ce que cela signifie ? Pourquoi ne pouvez-vous pas m'attribuer de profession ?

— Nous n'avons pas le choix de la décision en cette affaire, George. C'est la structure de votre esprit qui en décide. »

Le teint de George pâlit et jaunit. Ses yeux se désorbitaient. « Il y a quelque chose de détraqué dans mon esprit ?

— Il y a *quelque chose*. En matière de classification professionnelle, je suppose que vous pouvez dire « détraqué ».

— Mais pourquoi ? »

Ellenford haussa les épaules. « Je suis sûr que vous savez comment la Terre organise son programme d'instruction, George. Dans la pratique, tout être humain est capable d'absorber à peu près n'importe quel ordre de connaissance, mais la conformation de chaque cerveau individuel est plus apte à recevoir certains domaines de connaissance que d'autres. Nous nous efforçons de faire correspondre l'esprit à la connaissance du mieux possible dans les limites des besoins pour toute profession.

— Oui, je sais cela », dit George en hochant la tête.

« De temps à autre, George, nous tombons sur un jeune homme dont l'esprit est impropre à recevoir une connaissance surimposée de quelque nature qu'elle soit.

— Vous voulez dire que je ne peux pas être instruit ?

— C'est précisément ce que j'entends.

— Mais c'est insensé. Je suis intelligent. Je peux comprendre… » Il jeta un coup d'œil désespéré sur ce qui l'entourait, comme pour découvrir quelque moyen de prouver que son cerveau fonctionnait bien.

« Ne vous méprenez pas, s'il vous plaît », dit Ellenford d'un ton grave. « Vous êtes intelligent, cela ne fait aucun doute. Vous êtes même d'une intelligence au-dessus de la moyenne. Malheureusement, cela n'intervient en rien quand il s'agit de décider s'il faut permettre ou non à un esprit d'accepter une connaissance surimposée. En fait, ce sont presque toujours les êtres intelligents qui aboutissent ici.

— Vous voulez dire que je ne peux même pas être Ouvrier diplômé ? » bafouilla George. Il jugeait soudain que cela valait encore mieux que le vide devant lequel on le plaçait. « Que faut-il savoir pour être Ouvrier ?

— Ne sous-estimez pas les Ouvriers, jeune homme. Il existe des douzaines de sous-classifications et chacune comporte sa propre part de connaissances détaillées. Croyez-vous que ce ne soit pas un talent que de connaître la bonne manière de soulever un poids ? De plus, pour les Ouvriers, nous devons sélectionner non seulement les esprits adaptés, mais aussi les corps. George, vous n'avez pas la nature nécessaire pour rester longtemps Ouvrier. »

George se rendait compte de la faiblesse relative de sa constitution. Il reprit : « Mais je n'ai jamais entendu parler de gens qui n'aient pas de profession.

— Ils ne sont pas nombreux en effet, admit Ellenford. Et nous les protégeons.

— Vous les protégez ? » George sentait la honte et la peur grandir en lui.

« Vous êtes pupille de la planète, George. Dès l'instant où vous avez franchi le seuil de cette pièce, nous vous avons pris en charge. » Et il sourit.

Un sourire attendri. Pour George, le sourire de la possession. Le sourire d'un adulte envers un enfant sans défense.

« Vous entendez par là que je serai en prison ? fit-il.

— Bien sûr que non. Vous serez simplement en compagnie d'autres êtres de votre espèce. »

Votre espèce. Ces mots furent une sorte de tonnerre aux oreilles de George.

Ellenford poursuivit : « Il vous faut un traitement particulier. Nous nous occuperons de vous. »

À son horreur, George se sentit fondre en larmes. Ellenford se rendit à l'autre bout de la salle et tourna le dos, comme pour réfléchir.

George dut lutter pour réduire son flot de larmes à des sanglots, puis à étouffer ceux-ci. Il pensait à son père, à sa mère, à ses amis, à Trevelyan, à sa propre honte…

Il lança d'un ton de révolte : « J'ai appris à lire.

— Quiconque n'a pas le cerveau entamé en est capable. Nous n'avons jamais relevé d'exceptions. C'est au point où vous êtes arrivé que nous découvrons… des exceptions. Et quand vous avez appris à lire, George, nous nous sommes déjà inquiétés de votre conformation mentale. Dès ce moment, le médecin en cause nous avait signalé certaines particularités.

— Ne pouvez-vous essayer de m'instruire ? Vous n'avez rien tenté encore. Je suis prêt à en courir le risque.

— La loi nous l'interdit, George. Mais écoutez, ce ne sera pas trop pénible. Nous expliquerons la situation à votre famille de telle sorte qu'elle n'en soit pas blessée. Dans les lieux où l'on va vous conduire, vous aurez des privilèges. Nous vous fournirons des livres et vous pourrez apprendre tout ce que vous voudrez.

— Du savoir à la petite cuiller, fit George avec amertume. Bouchée par bouchée. Et alors, quand je mourrai, j'en saurai assez pour être Garçon de bureau débutant diplômé, section des attache-papiers.

— Je crois cependant comprendre que vous avez déjà étudié dans des livres. »

George se figea. Une compréhension soudaine le frappait de façon dévastatrice. « C'est bien cela…

— Quoi donc ?

— Ce type, Antonelli, il me poignarde dans le dos.

— Non, George. Vous vous trompez du tout au tout.

— Pas d'histoires ! » George était au sommet de la rage. « Ce putain de salopard me démolit parce qu'il a jugé que j'étais un peu trop malin à son gré. J'ai lu des livres pour m'efforcer d'être en avance en vue de la Programmation. Bon. Qu'est-ce qu'il vous faut pour arranger les choses ? Du fric ? Vous n'en

aurez pas. Je m'en vais et quand j'aurai fini de rendre public ce… »

Il hurlait.

Ellenford pressa un bouton, en hochant la tête.

Deux hommes entrèrent à pas de loup pour encadrer George. Ils lui plaquèrent les bras au corps. L'un d'eux lui appliqua au creux du bras droit un pistolet hypodermique, le somnifère pénétra dans ses veines et fit presque aussitôt son effet.

Les cris de George cessèrent et sa tête s'inclina en avant. Ses genoux plièrent sous lui et les deux hommes le maintinrent debout alors qu'il dormait déjà.

On prenait soin de George comme il avait été dit ; on se montrait bon pour lui, sans défaillance… un peu comme lui-même, songeait-il, se serait montré envers un petit chat malade qui l'aurait apitoyé.

On lui dit qu'il devait s'asseoir et s'intéresser à la vie, et on lui expliqua que la plupart de ceux qui venaient là avaient au début la même attitude désespérée, et qu'il s'en remettrait.

Il ne les entendait même pas.

Le Dr Ellenford en personne lui rendit visite pour lui annoncer qu'il avait informé les parents de George que ce dernier était parti pour une affectation spéciale.

George marmonna : « Savent-ils…

— Nous ne leur avons pas donné de détails », le rassura immédiatement Ellenford.

Au commencement, George avait refusé de manger. On l'avait alimenté par injections intraveineuses. On ne laissait aucun objet dur à sa portée et on le surveillait constamment. Puis Hali Omani devint son compagnon de chambre, et le calme qu'il manifestait eut un effet apaisant sur George.

Un jour, par simple désespoir, par pur ennui, George demanda un livre. Omani, qui lisait lui-même sans cesse, releva la tête, en arborant un large sourire. George faillit alors annuler sa demande plutôt que de leur accorder la moindre satisfaction, puis il pensa : qu'est-ce que cela me fiche ?

Il ne précisa pas de sujet, aussi Omani lui apporta-t-il un traité de chimie. Il était imprimé en gros caractères, avec des mots courts, et de nombreuses illustrations. Un bouquin pour les gosses de dix ans. Georges le jeta violemment contre le mur.

Voilà donc ce qu'il serait à jamais. Un gamin de dix ans toute sa vie. Pour toujours un pré-Instruction, et il faudrait rédiger des livres spéciaux à son intention. Il s'allongea sur son lit en fulminant, les yeux fixés au plafond ; puis, au bout d'une heure, il se leva, l'air boudeur, ramassa le livre et commença à le

lire.

Il lui fallut une semaine pour en venir à bout, et il en réclama un autre.

« Veux-tu que je remporte le premier ? » s'enquit Omani.

George fronça les sourcils. Il y avait dans le livre des choses qu'il n'avait pas comprises et cependant, il avait encore assez le sentiment de sa honte pour ne pas l'avouer.

Toutefois, Omani déclara : « À la réflexion, il vaut mieux que tu le conserves. Les livres sont faits pour être lus et relus. »

Le même jour, il céda enfin aux invitations d'Omani qui voulait lui faire visiter les lieux. Il resta tout près du Nigérien lançant aux alentours de brefs coups d'œil plutôt haineux.

Ce n'était certes pas une prison. Il n'y avait pas de murs, ni de portes fermées à clé, ni de gardiens. Mais c'en était une en ce sens que les pensionnaires n'avaient nulle part où aller au-dehors.

Ce lui fut en quelque sorte un réconfort que de voir d'autres garçons comme lui. Il lui avait été si facile de se croire le seul au monde à être aussi… mutilé.

Il marmonna : « Combien sommes-nous là-dedans ?

— Deux cent cinq, George, et ce n'est pas le seul établissement du genre sur la Terre. Il y en a des milliers. »

Des hommes levaient la tête à son passage, partout où il allait : au gymnase, près des courts de tennis, dans la bibliothèque (jamais il n'avait imaginé qu'il pût y avoir autant de livres ; ils étaient tassés, littéralement tassés, sur les rayonnages). On le regardait fixement, avec curiosité, et il rendait farouchement les regards. En fait *ils* ne valaient pas mieux que lui ; *ils* n'avaient aucun droit de le regarder comme s'il eût été un phénomène.

La plupart d'entre eux avaient passé vingt ans. George demanda soudain : « Que deviennent ceux qui sont plus âgés ? »

Omani répondit : « Cet établissement est spécialement réservé aux plus jeunes. » Puis, comme s'il se fût soudain rendu compte d'une inférence qui lui avait d'abord échappé dans la phrase de George, il secoua la tête avec gravité et ajouta : « On ne s'en débarrasse pas, si c'est ce que tu veux dire. Il existe d'autres Maisons pour les plus âgés.

— Quelle importance ? » grommela George, qui craignait de manifester trop d'intérêt et se sentait en danger de se laisser aller à la soumission.

« Cela devrait t'intéresser. Quand tu vieilliras, tu te trouveras dans une Maison dont les occupants seront des deux sexes. »

Cette fois, George fut surpris. « Des femmes aussi ?

— Naturellement. T'imaginais-tu que les femmes étaient immunisées contre

ce genre de chose ? »

George y réfléchit avec plus d'intérêt et de passion qu'il n'avait encore manifesté depuis le jour où… Il força sa pensée à changer de voie.

Omani s'arrêta au seuil d'une pièce qui renfermait un petit système de télévision en circuit fermé et un ordinateur de bureau. Cinq ou six hommes étaient groupés autour de l'écran. Omani commenta : « C'est une salle de classe.

— Qu'est-ce que cela signifie ? s'enquit George.

— Les jeunes hommes réunis ici reçoivent un enseignement. » Il ajouta vivement : « Pas à la manière habituelle.

— Tu veux dire qu'ils avalent les informations morceau par morceau ?

— Tout juste. C'est ainsi que chacun s'instruisait dans les temps anciens. »

C'était ce que l'on ne cessait de lui répéter depuis qu'il était entré dans la Maison, mais qu'est-ce que cela prouvait ?

Supposons qu'en un temps l'espèce humaine n'ait pas connu le four diathermique. Cela voulait-il dire qu'il devait se contenter de manger de la viande crue dans un monde où les autres mangeaient des plats cuisinés ?

« Pourquoi consentent-ils à ce goutte à goutte ? fit-il.

— Pour passer le temps, George. Et aussi parce qu'ils sont curieux.

— À quoi bon ?

— Cela leur apporte un peu de bonheur. »

George se mit au lit sur cette pensée.

Le lendemain, d'un ton peu aimable, il demanda à Omani : « Peux-tu me faire entrer dans une classe où je puisse m'instruire de la Programmation ?

— Certainement », répondit Omani, cordialement.

Cela prenait longtemps et il en éprouvait du ressentiment. Pourquoi devait-on expliquer les choses et les expliquer encore ? Pourquoi devait-il lire et relire un passage, puis rester en contemplation devant un rapport mathématique, sans le comprendre immédiatement ? Ce n'était pas ainsi que les autres gens avaient à agir.

De nouveau et de nouveau les mêmes rengaines ; il abandonna. Une fois, il refusa d'assister aux cours durant toute une semaine.

Mais il revenait toujours. Le responsable, qui désignait les livres à lire, dirigeait les démonstrations télévisées et même expliquait les passages et les concepts ardus, ne formulant jamais de commentaires sur sa conduite.

On finit par donner à George un travail régulier dans les jardins et il prit sa part des diverses corvées de cuisine et de nettoyage. On lui présentait cela comme un progrès, mais il ne se laissait pas leurrer. La Maison aurait pu être plus mécanisée qu'elle ne l'était, mais on laissait volontairement des travaux aux

jeunes hommes pour leur donner l'illusion que leur temps et leur peine étaient utiles. George n'y croyait pas.

On leur versait même de petites sommes avec lesquelles ils pouvaient s'offrir de menus luxes contrôlés ou qu'ils pouvaient mettre de côté pour un usage problématique dans leur problématique vieil âge. George déposait son argent dans un pot ouvert qu'il laissait sur une planche de placard. Il n'avait aucune idée de ce qu'il avait ainsi économisé. Et peu lui importait.

Il ne se fit pas de vrais amis bien qu'il fût parvenu au point où un bonjour courtois s'imposait. Il cessa même de se ronger (ou presque) au sujet de l'injustice qui l'avait fait placer en ce lieu. Il passait des semaines sans rêver d'Antonelli, de son vilain nez, des bourrelets sous son menton, et du rictus avec lequel il avait poussé George dans les sables mouvants et lui avait maintenu la tête au-dessous de la surface… Rêves d'où il s'éveillait en hurlant, pour trouver Omani penché sur lui avec inquiétude.

Un jour de neige, en février, Omani lui déclara : « C'est stupéfiant comme tu t'adaptes. »

Mais c'était en février, le treize, pour être exact, son dix-neuvième anniversaire. Puis vint mars, et puis avril, et à l'approche de mai, il se rendit compte qu'il ne s'était pas du tout adapté.

Le mois de mai précédent s'était écoulé sans qu'il s'en aperçoive, alors qu'il passait encore tout son temps au lit, abattu et dépourvu de toute ambition.

George savait que sur toute la Terre auraient lieu les Olympiades et que les jeunes hommes entreraient en compétition, luttant d'habileté entre eux, combattant pour trouver une place sur un nouveau monde. Ce serait l'atmosphère des vacances, l'impatience, les informations de la presse, les agents de recrutement venus des mondes par-delà l'espace, la gloire de la victoire, ou la consolation dans la défaite.

Combien entrait-il d'imagination dans ces thèmes ? Combien de l'agitation de sa propre enfance y avait-il encore dans le fait qu'il suivait année après année les événements des Olympiades ? Combien de ses propres projets…

George ne pouvait dissimuler ses aspirations dans sa voix. C'était trop difficile. Il dit : « Demain, premier mai, les Olympiades ! »

Ce qui conduisit à sa première querelle avec Omani et à l'amère révélation d'Omani quant au nom exact de l'institution dans laquelle se trouvait George.

Omani regardait fixement George tandis qu'il articulait : « Une Maison pour les Faibles d'Esprit. »

George Platen rougit. Faible d'esprit !

Il en repoussait désespérément l'idée. Il répétait avec monotonie : « Je m'en vais. » Il l'avait dit d'abord sous une subite impulsion. Il n'en prit conscience

qu’après avoir prononcé les mots.

Omani, qui s’était replongé dans son livre, leva les yeux. « Quoi ? »

George savait maintenant ce qu’il disait. Il le dit d’un ton farouche : « Je m’en vais.

— C’est ridicule. Assieds-toi, George, et calme-toi.

— Oh non ! Je ne suis ici qu’à la suite d’un coup monté, je te l’affirme. Le médecin, cet Antonelli, m’a pris en grippe. Ces petits bureaucrates aiment le sentiment du pouvoir. Tu les contraries un peu et ils balayent ta vie d’un trait de plume sur une carte.

— Te revoilà à ce point ?

— Et j’y resterai jusqu’à ce qu’il y ait eu réparation. J’irai trouver cet Antonelli, d’une façon ou d’une autre, je le briserai et je lui arracherai la vérité. » George avait le souffle lourd et se sentait fiévreux. Le mois olympique était venu et il ne pouvait pas le laisser passer ainsi. Sinon, ce serait la reddition sans conditions, il serait à jamais perdu.

Omani passa les jambes au-dessus de son lit et se leva. Il avait près de six pieds de haut et l’expression de ses traits lui conférait l’air d’un saint-bernard inquiet. Il passa le bras sur les épaules de George. « Si je t’ai fait de la peine… »

George se libéra d’un mouvement brusque. « Tu as seulement dit ce que tu estimes être la vérité, et je vais prouver que ce n’est pas vrai, voilà tout. Pourquoi pas ? La porte est ouverte. Il n’y a même pas de serrures. Personne ne m’a jamais dit que je ne pouvais pas sortir. Je m’en irai sans difficulté.

— D’accord, mais où iras-tu ?

— À l’aérogare la plus proche, puis au centre olympique le plus proche. J’ai de l’argent. » Il prit le pot où il avait amassé ses gains. Quelques pièces tombèrent sur le plancher en tintant.

— Tu tiendras une semaine, peut-être. Et après ?

— D’ici là j’aurai réglé mes affaires.

— Et puis tu reviendras ici en rampant », dit Omani d’un ton grave. « Et il faudra recommencer tous les progrès que tu as déjà faits. George, tu es fou.

— Tout à l’heure, tu disais faible d’esprit.

— Eh bien, je le regrette. Reste, veux-tu ?

— Vas-tu essayer de m’arrêter ? »

Omani pinça ses épaisses lèvres. « Non, je ne pense pas. C’est ton affaire. Si tu n’es capable d’apprendre qu’en te heurtant au monde, pour revenir avec la figure ensanglantée, vas-y. Eh bien, va donc ! »

George était à présent sur le seuil, le regardant par-dessus l’épaule. « Je m’en vais. »

— Il revint en arrière pour prendre lentement sa trousse de toilette de

poche – « J’espère que tu ne vois pas d’objection à ce que j’emporte quelques effets personnels. »

Omani haussa les épaules. Il était de nouveau sur son lit, avec son livre, l’attitude indifférente.

George traîna encore un moment à la porte, mais Omani ne lui prêta pas attention. George serra les dents, pivota et partit rapidement dans le couloir désert. Il sortit dans les cours enveloppées de nuit.

Il s’était attendu à une interpellation avant de quitter les lieux, mais il n’y en eut pas. Il s’était ensuite arrêté dans un restaurant ouvert toute la nuit pour demander le chemin de l’aérogare et avait craint que le propriétaire ne téléphone à la police. Il n’en fut rien. Il appela un taxi-glisseur pour se faire conduire, et le chauffeur ne lui posa pas de questions.

Pourtant il n’en éprouvait aucune joie. En arrivant à l’aérogare, il se sentait malade au fond du cœur. Il ne s’était pas rendu compte de ce que serait le monde ordinaire. Il était entouré de professionnels. Le propriétaire du restaurant avait son nom inscrit sur la coquille de plastique de la caisse enregistreuse. Untel, Cuisinier diplômé. Le chauffeur de taxi avait son permis bien en vue, Chauffeur diplômé. George avait conscience de la nudité de son propre nom, et de ce fait, avait l’impression d’être aussi nu physiquement ; bien pire, il se sentait écorché. Mais personne ne l’inquiétait. Personne ne l’examinait curieusement ou soupçonneusement, personne ne demandait la preuve de sa classification professionnelle.

Il songeait amèrement : mais qui donc irait imaginer un être humain qui n’en aurait pas ?

Il prit un billet sur l’avion de trois heures du matin à destination de San Francisco. Il n’y avait pas d’autre avion pour un centre important d’Olympiades avant la matinée et il tenait à s’attarder le moins possible. En réalité, tassé dans un coin de la salle d’attente, il était à l’affût de la police. Elle ne vint pas.

Il fut à San Francisco avant midi et le bruit de la ville lui causa un choc. C’était la plus grande cité qu’il eût jamais vue, et il était maintenant accoutumé au silence et au calme depuis un an et demi.

Et de surcroît, c’était le mois olympique. Il oubliait presque sa difficile situation en comprenant qu’une partie du bruit, de l’animation, de la confusion provenaient de ce fait.

Les bureaux des Olympiades étaient ouverts à l’aérogare au bénéfice des arrivants et tout le monde se bousculait. Chacune des professions principales avait son propre tableau. Chacun d’eux donnait des instructions pour se rendre à la Salle des Olympiades où aurait lieu ce jour la compétition dans la profession qu’il représentait, affichait le nom des concurrents avec leur lieu de naissance, ainsi que le Monde Extérieur (s’il y en avait un) qui patronnait l’épreuve.

Tout cela était très au point. George en avait lu assez souvent la description dans les journaux, il avait vu des films, il avait suivi les compétitions à la télévision, et même assisté en personne à une Olympiade réduite dans la classe Boucher diplômé, à la municipalité de sa commune. Même cette épreuve, qui n’avait aucune portée galactique concevable (bien sûr il n’y avait pas un seul représentant des Mondes Extérieurs), l’avait pas mal passionné, comme tous les habitants du district.

L’intérêt naissait en partie du simple fait de la compétition, mais aussi de l’aiguillon de la fierté locale (oh, quand on pouvait encourager un garçon du coin, même si on ne le connaissait pas du tout !) ainsi que, naturellement, des paris. Ce dernier élément était inévitable.

George eut du mal à s’approcher d’un tableau d’affichage. Il se surprit à observer d’un autre œil la foule avide et remuante.

En un temps, ces gens avait dû eux aussi participer à une olympiade. Et qu’avaient-ils gagné ? Rien du tout !

S’ils avaient été des vainqueurs, ils seraient maintenant loin dans la Galaxie, et non pas ainsi accrochés à la Terre. Quels qu’ils fussent, leurs professions avaient dû en faire du gibier terrestre dès le départ, ou alors ils s’y étaient eux-mêmes condamnés par leur manque d’efficacité dans les professions hautement qualifiées auxquelles ils appartenaient.

Et maintenant ces ratés piétinaient sur place en émettant des pronostics sur les chances d’hommes nouveaux, plus jeunes. Les vautours !

Comme il aurait aimé que l’on eût discuté de lui-même !

Il se déplaçait au long de l’alignement de tableaux, l’esprit vide, restant en bordure des groupes massés autour. Il avait pris le petit déjeuner à bord du strato et n’avait donc pas faim. Mais il avait peur. Il se trouvait dans une grande ville pendant l’animation confuse d’un début de compétitions olympiques. Bien sûr, c’était en quelque sorte une protection. La ville était bourrée d’étrangers. Personne ne lui poserait de questions. Personne ne s’intéresserait à George.

Personne ne s’occuperait de lui. Pas même la Maison, songeait-il avec

amertume. Ils l'avaient traité comme un chaton malade, mais quand le chaton malade s'enfuit, eh bien, c'est trop dommage, mais qu'y faire ?

Et à présent qu'il était à San Francisco, que faisait-il ? Ses pensées se heurtaient à une muraille nue. Voir quelqu'un ? Qui ? Comment ? Et même, où allait-il loger ? Ce qu'il lui restait d'argent paraissait lamentablement peu.

Pour la première fois, la honteuse idée de rentrer lui vint à l'esprit. Il pourrait se livrer à la police… Il secoua la tête avec violence comme s'il avait discuté avec un adversaire réel.

Un mot brillant sur un des panneaux attira son regard : *Métallurgiste.* En lettres plus petites *non ferreux.* Au bas d'une longue liste de noms tracés d'un « script » fluide, les mots : *sous le patronage de Novia*.

Cela lui rappela des souvenirs pénibles : ses discussions avec Trevelyan, alors qu'il avait la certitude de devenir Programmateur, qu'il était si sûr qu'un Programmateur était supérieur à un Métallurgiste, si convaincu qu'il suivait la bonne voie, si confiant dans son intelligence…

Il était même si intelligent qu'il était allé se vanter devant cet homme à l'esprit étroit, le vindicatif Antonelli. Il s'était senti si plein d'assurance à l'instant où on l'avait appelé et où il avait laissé Trevelyan tout inquiet… si bêtement sûr de soi.

George laissa échapper un sanglot aigu, incohérent. Quelqu'un se retourna pour lui jeter un coup d'œil, puis s'éloigna rapidement. Des gens impatients le bousculaient en tous sens. Il restait, les yeux écarquillés, devant le panneau, bouche bée.

Ce fut comme si le tableau répondait à ses pensées. Il pensait si fort à « Trevelyan » qu'il lui avait semblé un instant que le panneau lui dirait à son tour « Trevelyan ».

Mais *c'était bien* Trevelyan, là-haut. Et *Armand* Trevelyan (ce prénom que détestait Stubby, bien éclairé pour que tout le monde le voie) et c'était bien son lieu de naissance. Bien plus, Trev avait souhaité Novia, visé Novia, insisté sur Novia ; et cette épreuve était organisée par Novia.

Ce ne pouvait être que Trev, ce bon vieux Trev. Presque sans réfléchir, il nota l'itinéraire menant au point de compétition et prit la queue pour attendre un glisseur.

Alors seulement son esprit s'assombrit : Trev a réussi ! Il voulait devenir Métallurgiste, il y est parvenu !

George eut soudain très froid et se sentit plus seul que jamais.

On faisait aussi la queue pour entrer dans la salle. Il semblait bien que l'Olympiade de la Métallurgie dût être palpitante et très disputée. Du moins

l'enseigne illuminée sur fond de ciel au-dessus de la salle l'annonçait-elle, et les gens qui se pressaient les uns les autres paraissaient aussi le penser.

C'aurait été un jour de pluie, se disait George, à la teinte du ciel, mais San Francisco avait déployé l'écran au-dessus de son étendue, de la baie à l'océan. C'était onéreux, bien sûr, mais toutes les dépenses se justifiaient quand il s'agissait du confort des gens des Mondes Extérieurs. Ils étaient dans la ville pour l'Olympiade. Ils dépensaient l'argent à pleines mains. Et pour toute personne recrutée, il reviendrait une indemnité à la Terre et au gouvernement régional, que paierait la planète patronnant l'épreuve. C'était payant que de laisser aux gens des Mondes Extérieurs un bon souvenir d'une cité où passer le temps des Olympiades. La ville de San Francisco savait ce qu'elle faisait.

Perdu dans ses pensées, George se rendit compte d'une faible pression sur son omoplate et entendit une voix : « Faites-vous la queue ici, jeune homme ? »

La file avait avancé sans que George se fût aperçu qu'il laissait un grand vide. Il fit quelques pas en hâte et murmura : « Veuillez m'excuser, monsieur. » Deux doigts le touchèrent au coude ; il se retourna avec précaution.

L'homme qui le suivait fit un signe cordial. Il avait les cheveux gris fer et portait sous sa veste un gilet démodé à boutons. Il dit : « Je ne voulais pas vous offenser.

— Certainement, monsieur.

— Alors, tout va bien. » Il paraissait amical et bavard. « Je n'étais pas certain que vous n'étiez pas planté là, mêlé à la queue par pur hasard, pour ainsi dire. Je pensais que vous pouviez être un…

— Un quoi ? fit sèchement George.

— Eh bien, un compétiteur, naturellement. Vous me semblez jeune. »

George ne se sentait ni en sympathie ni bavard, et les curieux l'impatientaient plutôt.

Une idée lui vint. Aurait-on déclenché l'alarme à son sujet ? Avait-on son signalement ou sa photo ? Est-ce que le grisonnant derrière lui ne cherchait pas à lui examiner le visage ?

Il n'avait pas lu les nouvelles. Il tendit le cou pour apercevoir la bande de journal lumineux qui courait sur une partie de l'écran de la ville, un peu ternie sur le gris des nuages de l'après-midi. C'était inutile. Il cessa tout aussitôt. Les titres ne traiteraient jamais de lui. C'était la période olympique et les seules nouvelles d'intérêt immédiat étaient les scores comparatifs des gagnants ainsi que les trophées remportés par les continents, les nations et les villes.

Cela durerait des semaines, les scores étant calculés sur la base du pourcentage d'habitants et chacune des villes découvrant une astuce pour s'attribuer la place d'honneur. Son propre bourg s'était classé troisième lors

d’une Olympiade portant sur Technicien du câblage ; troisième de tout l’État. Une plaque commémorait l’événement à l’hôtel de ville.

George rentra la tête dans les épaules, enfonça les mains dans ses poches et conclut que cela le ferait remarquer. Il se décontracta pour prendre un air dégagé, mais n’en retira pas plus d’assurance. Il était maintenant dans le hall et aucune main autoritaire ne s’était encore posée sur lui. Il arriva dans la salle, se portant le plus possible en avant.

Surprise désagréable, il s’aperçut que Grisonnant était tout près de lui. Il détourna les yeux en s’efforçant de se raisonner. Après tout, cet homme était déjà juste derrière lui dans la file au départ.

Grisonnant, hormis un sourire ébauché, ne fit pas attention à lui, et en outre, l’Olympiade était sur le point de commencer. George se dressa sur son siège pour tenter de distinguer la place affectée à Trevelyan. Pour l’instant, c’était la seule chose qui l’intéressât.

La salle, un ovale allongé, de dimensions moyennes, plaçait les spectateurs sur deux balcons entourant entièrement la piste, où les concurrents se tenaient, dans une fosse alignée selon le grand axe. Les machines étaient installées, et les tableaux d’affichage des performances au-dessus des établis restaient sombres, hormis le nom et le numéro de chacun des hommes. Ceux-ci étaient déjà en scène, lisant, ou bavardant ; l’un d’eux examinait ses ongles avec minutie. (On jugeait de mauvais goût, naturellement, qu’un compétiteur prête attention au problème qui lui était posé avant le signal de départ.)

George étudia le programme qu’il trouva dans la fente appropriée du bras de son fauteuil ; il y repéra le nom de Trevelyan. Il avait le numéro douze, ce qui le reléguait, au grand dépit de George, à l’autre bout de la piste. Il distinguait cependant la silhouette du concurrent Douze, debout, les mains aux poches, le dos tourné à sa machine, examinant l’assistance comme s’il eût compté le nombre des entrées. George ne voyait rien de son visage.

C’était cependant Trev.

George se rassit convenablement. Il se demandait si Trev s’en tirerait bien. Il l’espérait – c’était un devoir – et pourtant il sentait en son âme un certain ressentiment et une révolte. George, sans profession, sur la galerie, en train de regarder. Trevelyan, Métallurgiste diplômé, non ferreux, dans l’arène, pour la compétition.

Il se demanda si Trevelyan avait déjà concouru dans sa première année. Certains le tentaient, s’ils se sentaient particulièrement confiants… ou s’ils étaient pressés. C’était encourir un certain risque. Si efficace que fût le processus d’instruction, une année d’application préliminaire sur la Terre (« pour huiler les secs rouages de la connaissance », disait-on) garantissait un score plus élevé.

Si Trevelyan « redoublait », peut-être qu'il n'était pas tellement calé. George avait un peu honte que cette idée ne lui déplût pas.

Il regarda autour de lui. Les galeries étaient presque pleines. Une forte assistance signifiait un plus grand effort de la part des concurrents… ou davantage d'allant, peut-être, selon les individus.

Pourquoi des Olympiades ? songea-t-il soudain. Il ne l'avait jamais su. Pourquoi le pain s'appelait-il pain ?

Il avait posé une fois la question à son père : « Pourquoi cela s'appelle-t-il Olympiades, Papa ?

— Olympiades signifie compétition », avait répondu son père.

George voulait des précisions : « Est-ce que… quand je me bats avec Stubby, c'est une Olympiade, Papa ? »

Platen senior avait répliqué : « Non. Les Olympiades sont une compétition spéciale, et cesse de me poser des questions idiotes. Tu sauras tout ce qu'il faudra quand tu seras Instruit. »

George revint au moment présent en poussant un soupir et se tassa dans son fauteuil.

Tu sauras tout ce qu'il faudra !

Bizarre que ce souvenir soit si clair. « Quand tu seras Instruit. » Personne ne disait jamais : « Si tu deviens Instruit. »

Il lui semblait maintenant qu'il avait de tout temps posé des questions idiotes. On eût dit que son esprit avait eu d'instinct une sorte de prescience de son incapacité à devenir Instruit et eût continué à interroger pour ramasser des bribes de savoir çà et là, de son mieux.

Et à la Maison, on l'encourageait à continuer parce qu'ils étaient tous d'accord avec son instinct. C'était la seule voie pour lui.

Il redressa brusquement le torse. Où diable allait-il ainsi ? Se laisser prendre à ce mensonge ? Était-ce parce que Trev était là, devant lui, un Instruit, prenant part à la compétition qu'il s'avachissait lui-même ainsi ?

Non, il n'était pas faible d'esprit ! *Non* !

Et à cette rébellion de son cerveau fit écho la clameur soudaine de la foule qui se dressait sur les galeries.

La tribune d'honneur, au centre d'un des longs côtés de l'ovale, se remplissait de gens portant les couleurs de Novia, et ce nom de planète apparut au-dessus d'eux, sur le tableau principal.

Novia était un monde de Type A, bien peuplé, avec une civilisation très avancée, peut-être la plus développée de la Galaxie. C'était le genre de monde où tout Terrestre désirait aller vivre un jour ; ou au moins y voir partir ses enfants. (George se rappelait comme Trevelyan avait insisté sur le but qu'il

poursuivait : Novia… et voilà qu'il se présentait au concours pour y parvenir !)

Les lumières s'éteignirent dans la partie de plafond au-dessus des tribunes, de même que les clartés murales. La fosse centrale où attendait la troupe des concurrents s'illumina sous les projecteurs.

George tenta de nouveau de distinguer Trevelyan. Trop loin.

La voix claire et travaillée du commentateur se fit entendre. « Hôtes distingués de Novia, Mesdames, Messieurs. L'épreuve olympique de Métallurgiste non ferreux va commencer. Les concurrents sont… » Il lut la liste avec le plus grand soin, conformément au programme. Les noms, le lieu de naissance, les années d'instruction. Chaque nom soulevait sa part d'applaudissements, les plus forts allant aux San-Franciscains. Quand le lecteur parvint à « Trevelyan », George se surprit lui-même tant il se mit à hurler en agitant les bras. Son voisin, l'homme aux cheveux gris, le surprit encore plus en criant lui aussi des encouragements.

George ne put se retenir de le regarder fixement. L'autre se pencha pour lui dire (en forçant le ton pour se faire entendre par-dessus le tintamarre) : « Il n'y a personne ici de mon patelin, alors j'encourage votre concurrent. Vous le connaissez ?

— Non, fit George en reculant.

— Je vous ai vu regarder dans cette direction. Voulez-vous que je vous prête mes jumelles ?

— Non, je vous remercie. » (Pourquoi ce vieil imbécile ne s'occupait-il pas de ses oignons ?)

Le commentateur poursuivit son discours en fournissant des détails supplémentaires sur le numéro d'ordre de l'épreuve, la façon de calculer les temps et de noter, et ainsi de suite. Pour finir, il en vint au cœur du sujet et l'auditoire fit le silence.

« Chacun des concurrents va recevoir une barre d'un alliage non ferreux, de composition non définie. Il devra essayer de trouver les composants et leur proportion, et fournir des résultats précis à la quatrième décimale, en pourcentage. Tous utiliseront à cette fin un microspectrographe Beeman, Modèle FX-2. Ces machines ne sont pas actuellement en état de fonctionner. »

L'assistance poussa un cri pour manifester son plaisir.

« Chacun des concurrents devra donc découvrir la panne de sa machine et y remédier. Des outils et des pièces de rechange seront à sa disposition. Il se peut que la pièce nécessaire manque dans l'assortiment, auquel cas le concurrent devra la réclamer, et le temps qu'il faudra pour la lui fournir sera déduit du total des temps réalisés. Tous les concurrents sont-ils prêts ? »

Le panneau au-dessus du concurrent numéro Cinq émit un signal rouge

clignotant follement. Le concurrent quitta la piste en courant, pour revenir un instant après. L'assistance entière rit de bon cœur.

« Tous les concurrents prêts ? »

Les panneaux restèrent sombres.

« Pas de questions ? »

Toujours au sombre.

« Vous pouvez commencer. »

Bien entendu personne de l'assistance n'aurait pu dire comment s'en tiraient les compétiteurs, en dehors de quelques indications apparaissant sur le tableau d'affichage. Mais c'était sans importance. En dehors des quelques Métallurgistes de profession qui pouvaient se trouver dans la salle, personne n'aurait pu comprendre le déroulement de l'épreuve du point de vue du métier. Ce qui comptait, c'était qui serait premier, deuxième, troisième. Pour ceux qui avaient parié sur les uns ou les autres (illégal, mais inévitable !), c'était de la plus haute importance. Tout le reste pouvait aller au diable.

George observait l'épreuve avec la même impatience que les autres, passant d'un concurrent à l'autre, remarquant comment celui-ci avait ôté le couvercle de son microspectrographe à coups habiles d'un petit outil ; comment cet autre examinait le cadran de l'appareil ; comment un troisième plaçait sa barre d'alliage dans le réceptacle ; et comment un quatrième réglait un cadran de mesure à si petites touches qu'il semblait ne pas bouger du tout.

Trevelyan s'absorbait autant que les autres. Impossible à George de décider s'il se débrouillait bien ou non.

Le panneau au-dessus du concurrent numéro Dix-sept s'illumina : plaque de mise au point déréglée. Applaudissements et cris d'encouragement.

Bien sûr, le Dix-sept avait peut-être raison… ou tort. Dans ce dernier cas, il devrait rectifier son diagnostic par la suite et perdrait du temps. Ou il ne corrigerait pas son erreur et serait dans l'incapacité de terminer son analyse, ou, pire encore, elle serait complètement erronée.

Tant pis. Pour le moment, les spectateurs lui faisaient une ovation.

D'autres panneaux s'éclairèrent. George avait les yeux fixés sur le Douze. Il s'alluma enfin : « Plaque de support d'échantillon décentrée. Nouvel abaisseur d'étau nécessaire. »

Un mécanicien courut à lui avec une pièce neuve. Si Trevelyan s'était trompé, ce serait un retard inutile. Et le délai d'attente pour la pièce neuve ne serait pas déduit du total. George en retenait son souffle.

Des résultats apparaissaient déjà sur le panneau Dix-sept : aluminium, 41,2649 ; magnésium, 22,1914 ; cuivre, 10,1001.

Çà et là, d’autres tableaux commençaient à publier des chiffres.

L’assistance était maintenant déchaînée.

George se demandait comment les concurrents pouvaient travailler dans un tel tohu-bohu, puis il réfléchit que c’était peut-être une bonne chose. Un technicien de premier ordre doit pouvoir travailler d’autant mieux que les conditions sont plus pénibles.

Le Dix-sept se redressa tandis que son panneau s’encadrait de lumière rouge pour indiquer qu’il avait terminé. Le Quatre n’avait que deux secondes de retard sur lui. Un autre, puis un autre encore.

Trevelyan continuait d’œuvrer, sans avoir encore annoncé les composants mineurs de son alliage. Alors que presque tous les concurrents s’étaient déjà levés, il se dressa enfin, lui aussi. Puis, bon dernier, le Cinq se leva dans une ovation ironique.

Ce n’était pas fini. Les résultats officiels prenaient naturellement un certain temps. S’il fallait tenir compte de la durée des épreuves, la précision des analyses comptait aussi. Et les diagnostics n’étaient pas tous d’égale difficulté. Une douzaine de facteurs intervenaient, qu’il fallait évaluer.

Pour finir, la voix du commentateur se fit de nouveau entendre : « Gagnant en quatre minutes douze secondes, diagnostic exact avec une moyenne de zéro virgule sept parties sur cent mille, concurrent numéro… *Dix-sept,* Henry Anton Schmidt, de… »

La suite se perdit dans les clameurs. Le numéro Huit était deuxième, puis le Quatre, dont le bon temps était gâché par une erreur de cinq parties sur dix mille dans le compte du nobium. Le Douze n’était même pas mentionné. Il faisait partie des « autres ».

George se fraya passage à travers la foule jusqu’à la sortie des concurrents pour y trouver déjà une grosse masse d’humanité arrivée avant lui. Il y avait des parents qui pleuraient (de joie ou de chagrin, selon les cas), des journalistes pour interviewer les gagnants ou les jeunes hommes de leur ville, des gourmands d’autographes, des chercheurs de publicité et de simples curieux. Des filles aussi, qui cherchaient à attirer l’attention d’un des vainqueurs, lequel irait sûrement sur Novia (ou peut-être celle d’un perdant en quête de consolations, qui aurait assez d’argent pour se les offrir).

George resta en retrait. Il ne vit personne de sa connaissance. Étant donné la distance entre San Francisco et son patelin d’origine, il paraissait normal de présumer qu’il n’y aurait pas de parents pour se lamenter avec Trevelyan sur place.

Les concurrents sortaient, avec de vagues sourires, saluant de la tête quand on les acclamait. Des agents de police maintenaient la foule pour leur ménager

passage. Chacun des triomphateurs entraînait avec lui une partie de la cohue, tel un aimant traversant une masse de limaille de fer.

Quand Trevelyan apparut à son tour, il ne restait presque personne. (George avait l'impression qu'il avait attendu en quelque sorte l'instant où les admirateurs se seraient dispersés.) Une cigarette pendait à ses lèvres amères, et ce fut les yeux baissés qu'il vira pour s'éloigner.

C'était la première fois que George pouvait avoir des nouvelles du pays depuis près d'un an et demi, qui lui avaient paru durer dix fois autant. Il éprouvait presque de la stupéfaction à voir que Trevelyan n'avait pas vieilli, que c'était bien le même Trev qu'il avait vu en dernier lieu.

Il se précipita. « *Trev* ! »

Celui-ci pivota, étonné. Il regarda fixement son camarade, puis tendit vivement la main. « George Platen, *que diable*… »

Et presque aussitôt qu'il eut paru, le plaisir qui s'était inscrit sur son visage s'effaça. Il baissa la main avant que George ait eu le temps de la saisir.

« Tu étais là ? » Un sec mouvement de menton désignait la salle.

« Oui.

— Pour me voir ?

— Oui.

— Je ne m'en suis pas trop bien sorti, pas vrai ? » Il lâcha sa cigarette et l'écrasa du pied, le regard perdu vers la rue où l'assistance qui sortait commençait à se disperser ou à embarquer sur les glisseurs, tandis que de nouvelles queues se constituaient pour l'Olympiade suivante inscrite au programme.

Trevelyan reprit d'un ton maussade : « Et alors ? C'est seulement la deuxième fois que je rate. Novia peut aller se faire foutre après ce qu'on m'a servi aujourd'hui. Il y a des planètes qui me mettraient le grappin dessus tout de suite… Mais, écoute, je ne t'ai plus vu depuis la Journée de l'instruction. Où étais-tu passé ? Tes parents m'ont dit que tu avais une affectation spéciale, mais sans me donner de détails, et tu ne m'as jamais écrit. Tu aurais dû.

— Oui, j'aurais dû », convint George, mal à l'aise. « En tout cas, je voulais te dire combien je suis navré de ce qui vient de se passer.

— Pas la peine. Je viens de te donner mon sentiment : Novia peut bien aller… D'ailleurs, j'aurais dû m'en douter. Il y a des semaines que l'on annonçait que la machine utilisée serait la Beeman. Tout le fric des gens avisés était placé sur les Beeman. Mais les foutus enregistrements dont on m'a bourré portaient sur les Hensler, et qui donc se sert encore de Hensler ? Les mondes de l'Amas de Goman, si on peut parler de mondes ! Tu ne trouves pas que l'on m'a plutôt joué un sale tour ?

— Ne pourrais-tu te plaindre à…

— Sois pas bête. Ils m’ont affirmé que j’avais un cerveau fait pour les Hensler. Va donc discuter ! *Tout* a mal marché. J’ai été le seul à devoir réclamer une pièce de rechange. Tu l’as remarqué ?

— Mais ils ont dû déduire le retard ?

— Oui, mais moi, j’ai perdu du temps à me demander si je pouvais avoir raison dans mon diagnostic quand j’ai vu qu’il n’y avait pas d’abaisseur d’étau dans les pièces qu’ils m’ont fournies. Cela, ils ne le déduisent pas. S’il s’était agi d’une Hensler, j’aurais *su* que j’avais raison. Alors comment me rattraper ? Le grand vainqueur est un San-Franciscain. De même que trois sur quatre des suivants. Et le cinquième type est de Los Angeles. On leur donne des enregistrements d’instruction de grande ville. Les meilleurs qui soient. Avec des spectrographes Beeman et tout et tout. Comment lutter contre eux ? Je ne suis venu de si loin que pour participer à une épreuve dans ma spécialité placée sous le patronage de Novia, et j’aurais mieux fait de rester chez moi. Je le savais, je te dis, et cette fois, c’est réglé. Novia n’est pas le seul caillou dans l’espace. Entre tous les foutus… »

Ce n’était pas à George qu’il s’adressait. Il ne parlait à personne en particulier. Il déversait sa bile et lâchait la vapeur. George s’en rendait compte.

Il lui dit : « Puisque tu savais à l’avance que l’on se servirait de Beeman, n’aurais-tu pas dû les étudier ?

— Puisque je te dis qu’ils ne figuraient pas dans mes bandes d’instruction !

— Tu pouvais lire… des livres. »

George avait baissé le ton en prononçant le dernier mot, sous le regard soudain perçant de Trevelyan.

Ce dernier demanda : « Est-ce que tu te paierais ma tête ? Tu trouves cela drôle ? Comment espères-tu que je lise des bouquins et que je m’en souvienne assez pour être à la hauteur de ceux qui *savent* ?

« Essaye un peu ! Essaye donc de… » Et soudain : « Mais au fait, quelle est ta profession ? » Le ton de sa voix était nettement hostile.

« Eh bien…

— Allons, allons. Si tu tiens à faire le malin avec moi, voyons un peu ce que tu as fait toi-même. Je constate que tu es toujours sur la Terre, donc tu n’es pas Programmeur d’ordinateur et ton affectation spéciale ne doit pas être grand-chose. »

George répondit : « Écoute, Trev, j’ai un rendez-vous et je suis déjà en retard. » Il recula en s’efforçant de sourire.

— Oh, non ! Pas de ça ! » Trevelyan tendit farouchement la main et empoigna la veste de George. « Réponds à ma question. Pourquoi as-tu peur de

me répondre ? Qu’est-ce que tu crois ? Tu ne vas pas me mettre le nez dans ma propre crotte, George, à moins que je ne puisse en faire autant. Tu m’entends ? »

Il secouait brutalement son ancien ami et ils commençaient à se battre sur le trottoir quand la Voix du Destin leur sonna aux oreilles sous la forme de l’interpellation furieuse d’un agent de police.

« Assez, vous deux ! Suffit ! Séparez-vous. »

Le cœur de George fit un bond terrible, puis devint de plomb. Le policier allait prendre leurs noms, demander à voir leurs cartes d’identité, et George n’en avait pas. On l’interrogerait et son manque de profession serait évident ; et en plus, devant Trevelyan, qui souffrait de l’humiliation qu’il avait subie et qui colporterait les nouvelles dans tout le bourg pour apaiser ses propres rancœurs.

George n’en supporta pas l’idée. Il s’arracha à Trevelyan et voulut s’enfuir, mais la main du policier était déjà sur son épaule. « Doucement, là ! Faites voir votre carte d’identité. »

Trevelyan se fouillait pour prendre la sienne et déclarait sèchement : « Je suis Armand Trevelyan, Métallurgiste, non ferreux. Je viens de prendre part à l’épreuve olympique. Mais vous feriez bien de vous occuper de lui, monsieur l’agent ! »

George se trouva devant eux deux, les lèvres sèches, la gorge serrée à ne pouvoir parler.

Une autre voix s’éleva, calme, polie. « Un instant, monsieur l’agent.

— Pardon, monsieur ? » fit le policier en reculant d’un pas.

« Ce jeune homme est mon invité. Que se passe-t-il ? »

George, surpris, se retourna. C’était l’homme aux cheveux gris qui avait occupé le fauteuil voisin du sien. Il hochait gentiment la tête en direction de George.

Son invité ? Était-ce un fou ?

L’agent répondait : « Ces deux personnes causaient du désordre sur la voie publique, monsieur.

— Y a-t-il accusation ou dommages ?

— Non, monsieur.

— Eh bien, dans ce cas, je prends toute la responsabilité de l’affaire. » Il montra une petite carte au policier, qui recula encore avec respect.

Trevelyan était indigné. « Attendez un peu… » Mais l’agent se retourna contre lui.

« Cela va bien. Avez-vous une accusation à porter ?

— Je voulais seulement…

— Alors, filez. Et vous autres… circulez ! » Une petite foule s’était amassée ; elle se dispersa et s’éloigna en diverses directions, à regret.

George se laissa conduire jusqu'à un glisseur, mais résista au moment d'y monter.

« Je vous remercie, dit-il, mais je ne suis nullement votre invité. » (Était-ce un cas ridicule d'erreur d'identification ?)

Mais l'homme aux cheveux gris répondit en souriant : « Vous ne l'étiez pas, mais l'êtes à présent. Permettez-moi de me présenter : Ladislas Ingenescu, Historien diplômé.

— Mais…

— Venez, il ne vous sera fait aucun tort, je vous l'assure. Après tout, je n'ai cherché qu'à vous éviter des complications avec un officier de police.

— Mais pourquoi ?

— Vous faut-il à tout prix une raison ? Eh bien, disons que nous sommes tous les deux concitoyens honoraires, vous et moi. Nous avons acclamé tous les deux le même concurrent, rappelez-vous, et nous gens des petites villes, nous devons nous tenir les coudes, même si notre lien n'est que symbolique. Hein ?

Et George, qui ne savait que penser de ce nommé Ingenescu, et qui de surcroît ne savait trop que faire, se retrouva à bord du glisseur. Avant d'avoir eu le temps de décider qu'il valait mieux qu'il s'esquive, ils avaient décollé du sol.

Il pensait confusément : cet homme a une certaine position. Le policier lui a montré du respect.

Il en oubliait presque qu'il n'était pas venu à San Francisco pour voir Trevelyan, mais seulement dans l'espoir de rencontrer quelqu'un qui eût assez d'influence pour faire procéder à une nouvelle évaluation de son aptitude à l'instruction.

Peut-être Ingenescu était-il un homme influent ? Et il arrivait comme mars en carême.

Tout pouvait s'arranger au mieux… au mieux. Pourtant il se sentait mal à l'aise. Ses idées manquaient de clarté.

Pendant le court trajet, Ingenescu maintint une conversation continue sur des sujets anodins, montrant à George les points intéressants de la ville, évoquant des Olympiades antérieures auxquelles il avait assisté. Le jeune homme ne lui accordait que ce qu'il fallait d'attention pour émettre de vagues bruits durant les interruptions, mais observait avec inquiétude la route suivie par le glisseur.

Allaient-ils se diriger vers une ouverture dans l'écran et quitter la cité ?

Non. Ils redescendirent et George poussa un faible soupir de soulagement. Il se sentait plus en sûreté dans la ville.

L'appareil se posa sur le toit d'un hôtel. En débarquant, Ingenescu demanda : « J'espère que vous voudrez bien dîner en ma compagnie dans ma chambre ? »

George répondit « oui » sans hésiter et sourit sans contrainte. Il commençait tout juste à se rendre compte du creux de son estomac, puisqu'il n'avait rien mangé à midi.

Le repas se déroula dans le silence. La nuit tomba et les murs s'éclairèrent automatiquement. (George songeait : cela fait près de vingt-quatre heures que je me suis évadé.)

Ils en étaient au café quand Ingenescu reprit enfin la parole : « Vous vous conduisez comme si vous me prêtiez de mauvaises intentions envers vous. » George rougit, reposa sa tasse et s'efforça de nier, mais l'homme plus âgé se mit à rire en secouant la tête.

« C'est la vérité. Je vous ai observé attentivement depuis que je vous ai aperçu pour la première fois et je crois en savoir long à votre sujet. »

George se leva à demi, saisi d'horreur.

Ingenescu protesta : « Mais asseyez-vous donc ! Je ne cherche qu'à vous venir en aide. »

Le jeune homme se rassit, mais les idées tourbillonnaient sous son crâne. Si cet homme savait qui il était, pourquoi ne l'avait-il pas laissé aux mains du policier ? Et d'autre part, pourquoi s'offrait-il ainsi à lui donner son appui ?

Ingenescu reprit : « Réfléchissez au premier instant où je vous ai vu. Vous faisiez la queue pour assister à une Olympiade et vos micro-réactions n'étaient pas en harmonie avec ce que vous faisiez. L'expression de votre visage ne cadrait pas, les mouvements de vos mains étaient erronés. Cela voulait dire que dans l'ensemble quelque chose ne marchait pas, et le point le plus intéressant, c'était que ce qui clochait n'avait rien de commun ni d'évident. Je me suis demandé s'il ne s'agissait pas d'une chose dont votre propre esprit conscient n'était pas informé.

« Je n'ai pu m'empêcher de vous suivre, de m'asseoir près de vous. Je vous ai de nouveau suivi quand vous êtes sorti et j'ai écouté subrepticement votre conversation avec votre ami. Après quoi… eh bien, vous étiez devenu un sujet d'étude beaucoup trop passionnant – je suis désolé si cela peut vous paraître un peu sans cœur – pour que je vous laisse emmener par un agent de police… Et maintenant, allons, dites-moi ce qui vous tourmente ? »

George se torturait d'indécision. Si c'était un piège, pourquoi toutes ces complications, tous ces mystères ? Et il *fallait* bien qu'il s'en remette à quelqu'un. Il était venu chercher de l'aide dans la cité, et on lui offrait de l'aider. Peut-être que ce qui ne lui convenait pas, c'était justement que ce secours lui soit offert. Cela venait trop facilement.

Ingenescu poursuivit : « Naturellement, ce que vous me confierez en ma qualité de Socio-scientifique sera protégé. Savez-vous ce que cela signifie ?

— Non, monsieur.

— Cela veut dire qu'il serait déshonorant pour moi de révéler ce que vous me direz à qui que ce soit et dans n'importe quel but. En outre, personne n'a le droit de me forcer à le répéter. »

George fut soudain pris d'un soupçon : « Mais je croyais que vous étiez Historien ?

— Et je le suis.

— Vous venez de déclarer à l'instant que vous étiez Socio-scientifique. »

Ingenescu éclata d'un gros rire et s'en excusa dès qu'il put parler. « Je regrette, jeune homme. Je ne devrais pas rire, mais ce n'est pas de vous que je riais, sincèrement. Je riais de la Terre et de l'importance qu'elle attache aux sciences physiques et à leurs applications pratiques. Je parie que vous êtes capable de me débiter toutes les sous-divisions de la technologie de la construction ou de la mécanique, et pourtant vous ignorez tout des sciences sociales.

— Alors, je vous pose la question : qu'est-ce que les sciences sociales ?

— Les sciences sociales étudient des groupes d'êtres humains et elles comprennent des secteurs hautement spécialisés, autant que l'on trouve d'espèces en zoologie. Il y a par exemple les Culturalistes, qui observent le mécanisme des civilisations, leur croissance, leur progrès et leur déclin. Les civilisations, ce sont tous les aspects d'un mode de vie. Cela comporte par exemple notre façon de gagner notre vie, les choses que nous aimons et auxquelles nous croyons, ce que nous estimons bon et mauvais, et ainsi de suite. Comprenez-vous ?

— Je crois.

— Un Économiste – je ne dis pas un Statisticien de l'Économie, mais bien un Économiste – se spécialise dans l'étude des modalités selon lesquelles une civilisation fournit aux besoins corporels de ses membres individuels. Un Psychologue se spécialise dans l'étude du membre individuel d'une société et de l'influence qu'a sur lui cette même société. Un Futuriste dresse des plans relatifs au développement à venir d'une société, et un Historien… C'est ici que j'interviens.

— Oui, monsieur.

— Un Historien s'intéresse à l'évolution dans le passé de notre société, aussi bien que des sociétés de civilisation différente. »

George était pris par cet exposé. « Est-ce que c'était différent dans le passé ?

— Et comment ! Jusqu'il y a un millier d'années, il n'existait pas d'instruction ; du moins pas ce que nous appelons Instruction.

— Je sais, intervint George. Les gens apprenaient par petits morceaux dans

des livres.

— Tiens ! Comment savez-vous cela ?

— Je l’ai entendu dire », avança prudemment le jeune homme. Puis il s’enquit : « Est-ce que cela présente une utilité de s’occuper de ce qui s’est passé il y a si longtemps ? Je pense… c’est complètement révolu, n’est-ce pas ?

— Ce n’est jamais révolu, mon garçon. Le passé explique le présent. À titre d’exemple, pourquoi notre système d’instruction est-il ce qu’il est ? »

George redevenait agité. Cet homme revenait toujours au même sujet. Il fit sèchement : « Parce que c’est le meilleur.

— Ah ! Mais pourquoi est-ce le meilleur ? Si vous voulez m’écouter attentivement, je vais vous donner des explications. Ensuite, vous pourrez me dire si l’histoire a son utilité ou non. Même avant la mise au point des voyages interstellaires… » Il se tut en voyant la stupéfaction se peindre sur le visage de George. « Allons, pensiez-vous que nous les avions toujours connus ?

— Je n’y ai seulement jamais pensé, monsieur.

— J’en suis convaincu. Mais il fut un temps, il y a quatre à cinq mille ans, où l’humanité était condamnée à rester à la surface de la Terre. Déjà sa civilisation était devenue hautement technologique et la population s’était accrue au point que tout échec d’ordre technologique aurait eu pour conséquences des famines et des maladies massives. Pour conserver au même niveau, et même faire progresser la technologie, devant une population sans cesse croissante, il a fallu former de plus en plus de techniciens et de scientifiques, et cependant, au fur et à mesure que la science se développait, il fallait de plus en plus longtemps pour les instruire.

« Quand vinrent les premiers voyages interplanétaires, puis les déplacements interstellaires, le problème a encore grandi en acuité. En réalité, il a été impossible de coloniser réellement les planètes extrasolaires pendant quinze cents ans environ en raison de la pénurie d’hommes bien qualifiés.

« Le point crucial a été la découverte des mécanismes cérébraux d’emmagasinage des connaissances. Cela fait, il est devenu possible de concevoir des bandes d’instruction enregistrées capables de modifier ces mécanismes de façon à pouvoir, pour ainsi dire, insérer dans l’esprit un bloc de savoir « prêt à porter ». Mais de *cela*, vous êtes informé.

« Après quoi il a été facile de fabriquer des hommes instruits par milliers, puis par millions, et d’entreprendre ce qu’un homme a pu appeler depuis le « Remplissage de l’Univers ». On compte actuellement dans la Galaxie quinze cents planètes habitées, et l’on n’en entrevoit pas la fin.

« Saisissez-vous ce que cela met en jeu ? La Terre exporte des enregistrements instructifs pour les professions peu spécialisées, ce qui maintient

l'unité de la civilisation galactique. Par exemple, les enregistrements de la Lecture nous garantissent à tous une seule et même langue. N'ayez pas l'air si surpris, il existe d'autres langues, qui ont été en usage dans le passé. Des centaines.

« La Terre exporte également des professionnels hautement spécialisés et maintient ainsi sa propre population à un niveau acceptable. Comme on les envoie selon une formule d'équilibre des sexes, ils constituent en quelque sorte des unités autoreproductrices, ce qui aide à augmenter la population des Mondes Extérieurs qui ont besoin de cette croissance. En outre, les enregistrements et les hommes nous sont payés en matériaux dont nous avons le plus grand besoin, et sur lesquels notre économie se fonde. Et *maintenant*, avez-vous compris pourquoi notre formule d'instruction est le meilleur moyen ?

— Oui, monsieur.

— Alors vous saisissez l'utilité de l'histoire. » L'Historien sourit. « Et à présent, je me demande si vous voyez pourquoi je m'intéresse à vous ? »

George s'arracha à la contemplation du temps et de l'espace pour revenir à la réalité. Il semblait bien qu'Ingenescu ne parlât pas au hasard. Cette leçon n'était guère qu'une manière de l'attaquer sous un angle nouveau.

Une fois de plus sur la défensive, il demanda avec une certaine hésitation : « Pourquoi ?

— Les Socio-scientifiques travaillent avec les sociétés et les sociétés se composent de gens.

— D'accord.

— Mais les gens ne sont pas des machines. Les professionnels des sciences physiques travaillent avec des machines. Les connaissances relatives à une machine sont limitées et les professionnels les possèdent à fond. Bien plus, toutes les espèces de machines d'une sorte donnée se ressemblent tellement qu'il n'y a rien qui puisse intéresser les gens à une machine particulière. Mais les gens eux-mêmes… euh… ils sont si complexes et si différents l'un de l'autre qu'un Socio-scientifique ne sait jamais tout ce qu'il faudrait, ni même une bonne part de ce qu'il y a à savoir. Pour comprendre sa propre spécialité, il doit toujours se tenir prêt à étudier les gens ; notamment ceux d'un modèle inhabituel.

— Comme moi, fit George, sans accentuer.

— J'imagine que je ne vous qualifierais pas de modèle, mais vous êtes inhabituel. Vous valez la peine d'être étudié, et si vous m'accordez ce privilège, à mon tour, je vous épaulerai si vous êtes en difficulté, et si je le peux. »

Des rouages délicats tournaient dans l'esprit de George… Tout cet exposé au sujet de la population et de la colonisation rendues possibles par l'instruction. C'était comme si ses pensées, enrobées en lui, se trouvaient éclatées, répandues

en tous sens, sans merci.

« Laissez-moi réfléchir », demanda-t-il en se couvrant les oreilles des deux mains.

Ensuite, il abaissa les bras pour demander à l'Historien : « Voudriez-vous faire quelque chose pour moi, monsieur ?

— Si c'est en mon pouvoir, répondit aimablement l'autre.

— Et tout ce que je dis dans cette pièce restera secret ? Vous me l'avez dit.

— Et c'est la vérité.

— Dans ce cas, obtenez-moi un entretien avec un représentant d'un Monde Extérieur, avec… avec un Novien. »

Ingenescu parut étonné. « Eh bien, je…

— Vous le pouvez ! s'impatienta George. Vous êtes un personnage important. J'ai vu la tête de l'agent quand vous lui avez mis votre carte sous le nez. Si vous refusez, je… je ne vous permettrai pas de m'étudier. »

Cela sonnait comme une menace idiote, même aux oreilles de George, une menace impuissante. Toutefois cela parut avoir beaucoup d'effet sur Ingenescu.

Il répondit : « Vous me posez une condition impossible. Un Novien pendant le mois des Olympiades…

— Bon. Très bien. Obtenez-moi un Novien au téléphone et je prendrai mes propres dispositions pour l'entretien.

— Pensez-vous que ce soit en votre pouvoir ?

— J'en suis certain. Attendez seulement ! »

Ingenescu observa pensivement George, puis tendit la main vers le visiphone.

George patienta, à demi ivre de cette nouvelle façon d'envisager la situation et de l'impression de puissance qu'elle lui conférait. Cela ne pouvait pas rater. *Cela ne raterait pas.* Il trouverait encore le moyen de devenir lui-même Novien. Il quitterait la Terre en plein triomphe en dépit d'Antonelli et de toute la bande d'imbéciles de la Maison pour les… (il faillit pouffer)… pour les Faibles d'Esprit.

George regardait avidement le visécran s'illuminer. Ce serait comme une fenêtre ouverte sur une pièce occupée par des Noviens, une fenêtre sur un petit coin de Novia transplanté sur la Terre. En vingt-quatre heures, il avait accompli cet exploit.

Une explosion de rires s'entendit tandis que la plaque devenait plus nette, mais pour le moment, on ne voyait pas un visage, seulement le passage rapide d'ombres d'hommes et de femmes, allant et venant. Puis une voix parvint, la parole claire par-dessus le bruit de fond. « Ingenescu ? Il me demande ? »

Et il arriva, les yeux grands ouverts, sur l'écran. Un Novien. Un authentique

Novien. (George n'en avait pas le moindre doute. Il y avait dans ce visage quelque chose de complètement extra-terrestre. Rien de franchement définissable, pas plus qu'il n'y avait à s'y tromper.)

Le teint basané, des cheveux foncés durement ramenés en arrière. Il arborait une fine moustache noire et une pointe de barbe, tout aussi sombre, qui dépassait à peine le menton, mais le reste du visage restait si lisse que l'on eût dit le résultat d'une épilation définitive.

Il souriait. « Ladislas, cela va trop loin. Nous nous attendions bien à être sous surveillance pendant notre séjour sur la Terre, mais lire dans les pensées dépasse les bornes.

— Lire dans les pensées, votre Honneur ?

— Avouez ! Vous saviez que je comptais vous appeler ce soir. Vous saviez que j'attendais seulement d'avoir vidé mon verre. » Sa main apparut et ses yeux regardèrent à travers une liqueur mauve.

« Mais je crains de ne pouvoir vous en offrir un. »

George, hors du champ de l'émetteur d'Ingenescu, n'était pas visible du Novien. Il préférait cela. Il lui fallait le temps de se calmer, et à quel point ! On eût dit que toute sa vie avait passé dans ses doigts nerveux, qui frappaient, qui tambourinaient…

Mais il avait eu raison. Son calcul était justifié. Ingenescu était vraiment un personnage important. Le Novien l'appelait par son prénom.

Bon ! L'affaire s'annonçait bien. Ce que George avait perdu avec Antonelli, il allait le regagner dans les grandes largeurs avec Ingenescu. Et un jour, quand il serait enfin libre d'agir à sa guise, et qu'il reviendrait sur la Terre avec des pouvoirs égaux à ceux de ce Novien qui se permettait de plaisanter avec Ingenescu en l'appelant Ladislas, et que l'on qualifiait en retour de votre Honneur… quand il reviendrait, il réglerait ses comptes avec Antonelli. Il lui devait un an et demi de Maison et il…

Il manqua de peu perdre l'équilibre tant son rêve l'absorbait et se reprit d'un coup en se rendant compte qu'il avait perdu le fil de la conversation, ce qui l'inquiéta.

Le Novien disait : « … ne tient pas debout. La civilisation de Novia est aussi complexe et évoluée que celle de la Terre. Après tout, nous ne sommes pas sur Zeston. Il est ridicule que nous devions venir jusqu'ici pour obtenir des techniciens particuliers. » Ingenescu répondit d'un ton apaisant : « Seulement pour les nouveaux modèles. Mais il n'y a jamais de certitude que l'on doive recourir à de nouveaux modèles. Acheter les enregistrements d'instruction vous coûterait le même prix qu'un millier de techniciens et comment pourriez-vous savoir d'avance qu'il en faudra tellement ? »

Le Novien vida d’un coup son verre et émit un rire. (En un sens, il déplaisait à George qu’un Novien pût se montrer si frivole. Tourmenté, il se demandait si le Novien n’aurait pas mieux fait de s’abstenir de ce verre… et peut-être même des précédents.)

Le Novien reprit : « C’est là un pieux mensonge, tout à fait typique, Ladislas. Vous savez bien que nous avons l’usage de tous les nouveaux modèles que nous sommes en mesure de nous procurer. J’ai ramassé cinq Métallurgistes cet après-midi…

— Je sais, j’y étais, coupa Ingenescu.

— En train de m’espionner ! s’écria le Novien. Je vais vous dire ce qu’il en est : les Métallurgistes nouveau modèle que j’ai choisis ne diffèrent des précédents que du fait qu’ils savent se servir des spectrographes Beeman. Les enregistrements n’ont qu’à être modifiés de cela, et même pas (il leva deux doigts bien serrés l’un contre l’autre) par rapport au modèle de l’an dernier. Vous ne mettez en service d’autres modèles que pour nous *forcer* à acheter et dépenser, en venant ici chapeau bas.

— Nous ne vous *forçons* pas à acheter.

— Non, mais vous vendez des techniciens dernier modèle à Landonum et nous devons fatalement suivre le progrès. Vous nous avez embarqués sur un manège, ô dévots Terrestres, mais faites attention, il se pourrait qu’il y ait une façon de s’en tirer d’une façon ou d’une autre. » Son rire avait quelque chose de cassant. Il s’acheva plus vite qu’il n’aurait dû.

Ingenescu reprit : « En toute sincérité, j’espère bien qu’il y a un moyen. En attendant, j’en viens à la raison de mon appel…

— C’est vrai, c’est *vous* qui m’avez appelé. Bon. J’ai dit ce que j’avais sur le cœur et j’imagine qu’il y aura l’an prochain un nouveau Métallurgiste pour lequel nous pourrons dispenser nos richesses, probablement quelque truc pour l’étalonnage du niobium, sans rien d’autre de neuf, et l’année suivante… Mais, à vous de parler, que désirez-vous ?

— J’ai ici un jeune homme avec lequel je souhaiterais que vous ayez un entretien.

— Tiens donc ! Cela ne paraissait pas beaucoup plaire au Novien. Et à quel sujet ?

— Je ne saurais vous le dire. Il ne me l’a pas confié. D’ailleurs il ne m’a donné ni son nom ni sa profession. »

Le Novien fronça les sourcils. « Dans ce cas, pourquoi me faire perdre mon temps ?

— Il paraît parfaitement sûr que vous vous intéresserez à ce qu’il désire vous dire.

— Je l’espère bien.

— Et je vous le demande comme une faveur personnelle, ajouta Ingenescu.

— Alors branchez-le, et dites-lui de faire vite », dit le Novien en haussant les épaules.

Ingenescu s’écarta et murmura à George : « Dites-lui : Votre Honneur. »

George ravala difficilement sa salive. Le moment était venu.

George se sentait moite de transpiration. L’idée ne lui était venue que très récemment, et pourtant elle s’était ancrée en lui comme une certitude. Cela avait commencé quand il avait parlé à Trevelyan, et ensuite cela avait fermenté, puis avait pris forme et consistance pendant qu’Ingenescu lui tenait des discours. Et maintenant, les observations du Novien lui-même paraissaient tout mettre en place.

George entama la conversation : « Votre Honneur, je viens vous montrer comment descendre du manège. » Il adoptait volontairement l’expression même du Novien.

Celui-ci le regarda d’un air attentif : « Quel manège ? »

— C’est vous-même qui l’avez mentionné, votre Honneur. Le manège sur lequel tourne Novia quand vous venez sur la Terre pour… pour vous procurer des techniciens. » (Il ne pouvait s’empêcher de claquer un peu des dents, de passion, non de peur.)

Le Novien répondit : « Vous cherchez à me faire comprendre que vous connaissez une manière qui nous permettrait de ne plus donner notre clientèle au supermarché mental de la Terre ? Est-ce que j’ai bien compris ?

— Oui, monsieur. Vous êtes en mesure d’organiser votre propre système d’instruction.

— Hum-hum… sans bandes enregistrées ?

— Ou… oui, votre Honneur. »

Le Novien, sans quitter George des yeux, appela : « Ingenescu, placez-vous dans le champ de vision. »

L’Historien se plaça de façon que son visage apparaisse au-dessus de l’épaule du jeune homme.

Le Novien s’enquit : « De quoi s’agit-il ? J’ai l’impression de ne pas comprendre.

— Je peux vous garantir solennellement, déclara Ingenescu, que tout ce qui se passe en ce moment, quoi que ce soit, vient de l’initiative personnelle de ce garçon, votre Honneur. Je ne le lui ai pas soufflé. Je n’ai rien à y voir.

— Dans ce cas, qu’est ce jeune homme par rapport à vous ? Pourquoi m’avez-vous appelé en son nom ?

— Il constitue pour moi un sujet d’étude, votre Honneur. Il a donc de la

valeur à mes yeux et j’ai voulu lui faire plaisir.

— Quel genre de valeur a-t-il ?

— Difficile à expliquer ; cela relève de ma profession. »

Le Novien émit un rire bref. « Bon. À chacun sa profession. » Il adressa un signe de tête à une ou plusieurs personnes invisibles sur l’écran. « Il y a là un garçon, un protégé d’Ingenescu en quelque sorte, qui va nous expliquer comment instruire sans recourir aux bandes enregistrées. » Il claqua des doigts et un nouveau verre de la liqueur pâle apparut dans sa main. « Alors, jeune homme ? »

De nombreux visages apparaissaient maintenant dans le rectangle lumineux. Des hommes et des femmes qui se pressaient pour apercevoir George, avec des expressions marquant tous les degrés de l’amusement et de la curiosité.

George tenta de prendre l’air dédaigneux. À leur manière, et tout comme le Terrien, ces Noviens « l’étudiaient » comme s’il n’eût été qu’un papillon épinglé. Ingenescu s’était à présent assis en retrait et l’examinait de ses yeux de chouette.

Des imbéciles, songeait-il, contracté, lui comme les autres. Mais il faudrait bien qu’ils comprennent. Il leur *ferait* comprendre.

Il commença : « J’ai assisté à l’Olympiade de la Métallurgie, cet après-midi.

— Vous aussi ? fit le Novien d’un air innocent. On dirait que toute la Terre y était.

— Non, votre Honneur, mais j’y étais bien, moi. J’avais un ami dans la compétition et il s’en est très mal tiré parce que vous utilisiez des machines Beeman. Son instruction ne couvrait que les Hensler, un modèle plus ancien, paraît-il. Vous avez vous-même déclaré que les modifications en cause étaient fort minces. » George leva deux doigts bien serrés pour imiter clairement le geste qu’avait eu l’autre. « Or mon ami savait déjà quelque temps à l’avance que la connaissance des machines Beeman serait indispensable.

— Ce qui signifie ?

— Toute sa vie durant, mon ami avait conçu l’ambition de se qualifier pour aller sur Novia. Il connaissait déjà les Hensler. Il lui aurait fallu être informé des Beeman pour se qualifier et il le savait. Il n’aurait fallu pour s’adapter aux Beeman que quelques faits supplémentaires, quelques renseignements, peut-être un peu de pratique. Avec l’ambition de sa vie pour le pousser, il aurait peut-être réussi…

— Et où aurait-il pris l’enregistrement pour les faits et données supplémentaires ? Ou l’instruction serait-elle devenue sur la Terre matière à étudier chez soi, en privé ? »

Les gens qui l’entouraient eurent un rire de complaisance.

George ne se démonta pas : « C’est pour cela qu’il n’a pas appris, votre Honneur. Il croyait qu’il lui fallait une bande enregistrée. Il n’aurait même pas essayé de se débrouiller sans, quel que fût l’enjeu. Il a refusé de s’y essayer faute de bande.

— Il a refusé, hein ? C’est sans doute le type à refuser de voler sans aéroglisseur ! » De nouveau des rires. Le Novien lui-même se laissa aller à sourire et dit : « Amusant, votre ami. Continuez. Je vous accorde encore quelques instants. »

Contrarié, George répliqua : « Ne croyez pas qu’il s’agisse d’une plaisanterie. En réalité, les enregistrements sont néfastes. Ils enseignent trop ; ils ne demandent pas du tout d’effort. Un homme qui apprend ainsi ne conçoit pas d’autre manière d’apprendre. Il est définitivement figé dans la position pour laquelle on lui a inculqué les bandes. Mais si on *ne donnait pas* de bandes à un individu, et qu’il soit dans l’obligation d’apprendre à la main, pour ainsi dire, dès le début, eh bien, il prendrait l’habitude de s’instruire seul et continuerait d’apprendre. N’est-ce pas rationnel ? Une fois l’habitude acquise, il suffirait de lui fournir quelques connaissances enregistrées, peut-être, pour combler des lacunes ou éclaircir des points de détail. Alors il serait en mesure de continuer tout seul à faire des progrès. Vous pouvez transformer vos propres Métallurgistes Hensler en Métallurgistes Beeman de cette manière, ce qui vous éviterait de devoir venir sur la Terre acquérir les nouveaux modèles. »

Le Novien inclina la tête et but une gorgée de liqueur. « Et où va-t-on pêcher le savoir sans enregistrements ? Dans le vide interstellaire ?

— Dans les livres. En étudiant les instruments eux-mêmes. En *réfléchissant*.

— Les livres ? Et comment comprendrait-on les livres sans l’instruction ?

— Les livres consistent en mots. Les mots sont pour la plupart compréhensibles. Les mots spécialisés seraient expliqués par les techniciens dont vous disposez déjà.

— Et la Lecture ? Acceptez-vous au moins les bandes de Lecture ?

— Celles-là sont très bien, je pense, mais il n’y a pas de raison de ne pas apprendre aussi à lire à l’ancienne mode. Au moins en partie.

— Pour adopter de bonnes habitudes dès le départ ? » fit le Novien.

— Oui, oui, répondit George avec joie. Cet homme commençait enfin à le comprendre.

— Et les mathématiques ?

— C’est le plus facile, monsieur… votre Honneur. Les mathématiques sont différentes des autres matières d’ordre technique. Elles commencent par certains principes et se développent par étapes. On peut débuter par rien et apprendre. Elles sont d’ailleurs conçues pour cela. Ensuite, une fois que l’on est au courant

des genres de mathématiques appropriés, les autres ouvrages techniques deviennent tout à fait compréhensibles. Surtout si l'on commence par les plus faciles.

— Existe-t-il des livres faciles ?

— Certainement. Et même s'il n'y en avait pas, vos techniciens actuels seraient en mesure d'écrire des livres simples. Certains d'entre eux doivent être capables d'exprimer ce qu'ils savent par des mots et des symboles.

— Seigneur ! Le Novien s'adressait aux hommes qui l'entouraient. Ce jeune démon a réponse à tout.

— C'est vrai, c'est vrai ! s'écria George. Posez-moi des questions.

— Avez-vous essayé vous-même d'apprendre dans les livres ? Ou ne s'agit-il que d'une théorie personnelle ? »

George se retourna pour un bref regard à Ingenescu, mais l'Historien restait passif. Son visage ne manifestait rien de plus qu'un intérêt bienveillant.

« Oui, j'ai appris, dit George.

— Et vous en concluez que cela marche ?

— Oui, votre Honneur, répondit George avec passion. Emmenez-moi sur Novia et je vous établirai un programme et je donnerai…

— Doucement ! J'ai encore quelques questions à vous poser. À votre avis, combien de temps vous faudrait-il pour devenir Métallurgiste et savoir manipuler une machine Beeman, en admettant que vous partiez de zéro et n'ayez pas recours à des bandes d'instruction ? »

George hésita. « Eh bien… peut-être des années.

— Deux ? Cinq ? Dix ?

— Je ne saurais dire, votre Honneur.

— Eh bien, voilà donc une question capitale à laquelle vous n'avez pas de réponse, n'est-ce pas ? Dirons-nous cinq ans ? Cela vous semble-t-il raisonnable ?

— Probablement.

— Très bien. Nous avons donc un technicien qui étudie la métallurgie selon votre méthode durant cinq ans. Pendant ce temps, il ne nous sert à rien, vous le reconnaissez, mais il faut le nourrir, le loger et le payer tout ce temps.

— Mais…

— Laissez-moi poursuivre. Et quand il est au point et en mesure d'utiliser la Beeman, cinq années se sont écoulées. Ne croyez-vous pas qu'alors nous disposerons de Beeman améliorées qu'il sera *incapable* d'utiliser ?

— Mais entre-temps il aura appris la pratique de l'étude. Il apprendrait les quelques détails supplémentaires en quelques jours.

— C'est vous qui le dites. Et supposons que votre ami, par exemple, ait

étudié tout seul les Beeman et ait réussi à apprendre le nécessaire ; serait-il aussi habile à s'en servir qu'un concurrent qui aurait appris par les enregistrements ?

— Peut-être pas…, commença George.

— Ah ! lâcha le Novien.

— Attendez, permettez-*moi* de terminer. Même s'il ne sait pas aussi bien certaines choses, ce qui compte, c'est la capacité d'apprendre davantage. Il pourrait découvrir des choses, des choses nouvelles que ne trouverait aucun homme Instruit par bandes. Vous auriez une grande réserve de penseurs…

— Et en étudiant, avez-vous découvert des choses nouvelles ? intervint le Novien.

— Non, mais je suis seul et il n'y a pas longtemps que j'étudie…

— Oui… Eh bien, mesdames, messieurs, nous sommes-nous assez amusés ?

— Attendez ! lança George, pris d'une soudaine panique. Je voudrais que nous nous rencontrions personnellement. Il y a des choses que je ne peux pas expliquer devant le visiphone. Des détails que… »

Le Novien porta le regard au-delà de George « Ingenescu ! Je crois que je vous ai fait plaisir. Mais, à la vérité, j'aurais demain une journée très chargée. Portez-vous bien ! »

Le visécran s'éteignit.

George porta les mains en avant comme pour secouer l'écran et lui redonner vie. Il s'exclama : « Il ne m'a pas cru ! Il ne m'a pas cru ! »

Ingenescu lui confirma : « Non, George. Mais pensiez-vous sincèrement qu'il vous croirait ? »

George l'écoutait à peine. « Mais pourquoi pas ? C'est l'entière vérité. C'est tellement à son avantage. Aucun risque. Avec moi et quelques hommes avec qui travailler… La formation d'hommes au nombre de douze pendant des années coûterait moins cher qu'un seul technicien… Il était ivre ! Il n'a pas compris. »

Le jeune homme roulait des yeux affolés. « Comment puis-je le joindre ? Il faut que je le voie. C'était une erreur que de lui parler en visiphone. Il me faut du temps. Un face-à-face. Comment pourrai-je…

— Il refusera de vous recevoir, George, coupa Ingenescu. Et même s'il acceptait, il ne vous croirait pas.

— Mais si, je vous dis. Quand il ne sera pas en train de boire. Il… » George se tourna carrément vers l'Historien, les yeux écarquillés. « Pourquoi m'appelez-vous George ?

— N'est-ce pas votre nom ? George Platen ?

— Vous me connaissez ?

— Je sais tout de vous. »

Le garçon en resta pantois, immobile, sauf sa poitrine qui se gonflait et

retombait au gré de son souffle.

Ingenescu reprit : « Je désire vous aider, George. Je vous ai dit que je vous étudie, et je tiens à vous secourir. »

George se rebiffa : « Je n'ai pas besoin d'aide. Je ne suis pas faible d'esprit. Le monde entier l'est, mais pas moi. » Il se redressa, pivota et fonça follement vers la porte.

Il l'ouvrit brutalement et deux agents de police quittèrent du même coup leur position d'attente pour le saisir.

Malgré tous ses efforts pour se dégager, George sentit la décharge du pistolet hypodermique au coin de sa mâchoire, et ce fut tout. La dernière vision qu'il eut, ce fut le regard et le visage un peu inquiets d'Ingenescu.

Quand George rouvrit les yeux, il ne vit que la blancheur d'un plafond. Il se rappelait ce qui s'était passé. Cela lui semblait lointain, comme si ce fût arrivé à quelqu'un d'autre. Il contempla le plafond jusqu'à s'emplir les yeux de blancheur et à se rincer ainsi le cerveau, laissant place nette, semblait-il, à des pensées nouvelles, à de nouvelles façons de voir.

Il ignorait depuis combien de temps il gisait ainsi, à l'écoute de ses pensées en dérive.

Puis une voix lui parvint à l'oreille : « Es-tu réveillé ? »

Pour la première fois, le jeune homme perçut ses propres gémissements. Il gémissait donc ? Il tenta de tourner la tête.

La voix poursuivit : « Tu souffres, George ?

Il murmura : « C'est curieux. J'étais si impatient de quitter la Terre. Je ne comprenais pas.

— Sais-tu où tu es ?

— De retour à… à la Maison », réussit à répondre George. La voix était celle d'Omani.

George ajouta : « C'est drôle que je n'aie pas compris. »

Omani ébaucha un sourire amical : « Dors… » George dormit.

Il s'éveilla de nouveau. Il avait l'esprit lucide. Omani lisait à son chevet, mais il reposa son livre quand les yeux de George s'ouvrirent.

Ce dernier s'assit sans difficulté. Il dit : « Bonjour.

— As-tu faim ?

— Tu parles ! » Il examinait Omani avec curiosité. « On m'a suivi quand j'ai filé, pas vrai ? »

Omani acquiesça de la tête. « Tu es tout le temps resté sous observation. Nous avions l'intention de te manœuvrer pour que tu ailles voir Antonelli afin de te laisser te décharger de ton agressivité. Tes émotions entravaient tes progrès. »

Un peu embarrassé, George avoua : « Je me trompais du tout au tout à son égard.

— Cela n'a plus d'importance. Quand tu t'es arrêté devant le tableau d'affichage de la Métallurgie, à l'aérogare, un de nos agents nous a communiqué la liste des inscrits. Nous avions toi et moi suffisamment évoqué ton passé pour que je saisisse l'effet du nom de Trevelyan parmi les concurrents. Tu as demandé le chemin des Olympiades ; il était possible que de là jaillisse la sorte de crise que nous espérions ; nous avons donc chargé Ladislas Ingenescu d'aller te rejoindre dans la salle et de prendre la surveillance.

— C'est un personnage important au gouvernement, n'est-ce pas ?

— Exact.

— Et c'est lui qui m'a pris en charge. Cela paraît me conférer aussi de l'importance.

— Mais tu *es* important, George. »

Un épais ragoût arriva, fumant, sentant bon. George eut un rictus de loup et repoussa le drap pour se libérer les bras. Omani aida à placer la table de lit. George dévora en silence pendant un moment.

Puis il dit : « Je me suis déjà réveillé avant, pour un bref instant.

— Je sais, j'étais ici, répondit Omani.

— Oui, je me rappelle. Tu sais, tout avait changé. C'était comme si j'étais trop fatigué pour éprouver une émotion. Je restais sans colère. Je ne pouvais que penser. On aurait dit que l'on m'avait administré une drogue pour effacer toute émotion.

— Ce n'était pas le cas, dit Omani. Seulement un sédatif. Tu t'étais reposé.

— En tout cas, tout était devenu clair pour moi, comme si je l'avais tout le temps su, mais que je n'aie pas voulu m'écouter. Je me demandais : mais qu'avais-je donc espéré de Novia ? Je voulais aller sur Novia et me trouver un lot de jeunes non-instruits pour les enseigner par les livres. Je voulais créer une Maison, pour les Faibles d'Esprit – comme ici – alors que la Terre en a déjà beaucoup… beaucoup. »

Les dents blanches d'Omani brillèrent quand il sourit. « L'institut d'Études Supérieures est le nom réel de ces établissements et des autres du même genre.

— Maintenant que tu me le dis, je suis stupéfait de la facilité avec laquelle je me suis laissé aveugler, déclara George. Après tout, qui inventerait les nouveaux modèles d'instruments qui exigent des techniciens nouveau modèle ? Qui, par exemple, a inventé les spectrographes Beeman ? Sans doute un nommé Beeman, mais il n'avait sûrement pas été instruit par bandes, sinon, comment aurait-il réalisé ce progrès ?

— Tout juste.

— Ou encore, qui fabrique les enregistrements d’instruction ? Et les spécialistes de leur fabrication ? Des techniciens plus évolués ? Alors qui fait les techniciens… Tu vois ce que je veux dire. Il faut bien qu’il y ait une fin quelque part. Il faut qu’il y ait quelque part des hommes et des femmes capables d’avoir des pensées originales.

— Oui, George. »

Celui-ci se rallongea, regarda pendant un moment par-dessus la tête d’Omani et dans ses yeux passa un reflet de sa récente agitation.

« Pourquoi n’a-t-on pas commencé par le dire ?

— Oh, si nous le pouvions ! fit Omani. Quelles difficultés nous nous épargnerions ! Nous sommes en mesure d’analyser un esprit, George, et de décider « celui-ci fera un bon architecte, et celui-là un bon ouvrier du bois ». Nous n’avons cependant aucun moyen de détecter la capacité de pensée originale, créatrice. C’est trop subtil. Nous avons seulement des méthodes traditionnelles qui permettent de distinguer les individus qui possèdent ou peuvent un jour posséder ce talent. »

« Lors de la Journée de la Lecture, ces individus sont signalés. Toi, par exemple, tu l’as été. En gros, le pourcentage des personnes ainsi sélectionnées est de une sur dix mille. Quand arrive le jour de l’instruction, on examine de nouveau ces êtres, et neuf sur dix se révèlent comme de fausses alertes. Ceux qui surnagent sont envoyés dans des endroits comme celui-ci. »

George observa : « Alors qu’y aurait-il de mal à dire aux gens qu’un individu sur… sur cent mille finira dans une de ces Maisons ? Cela ne causerait plus un tel traumatisme à ceux que l’on y place.

— Et à ceux qui n’y entrent pas ? Les quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui restent exclus ? Il ne faut pas qu’ils se considèrent tous comme des ratés. Ils aspirent aux professions et d’une façon ou une autre, ils y aboutissent. Tout le monde peut ajouter à son nom la mention : diplômé de ceci ou de cela. D’une façon ou d’une autre, tous les hommes et toutes les femmes ont leur place dans la société, ce qui est indispensable.

— Mais nous ? demanda George. L’exception de un sur dix mille ?

— On ne peut pas le leur dire. Parce que c’est justement le test ultime. Même après avoir écrémé les possibles lors de la Journée de l’instruction, neuf sur dix de ceux qui viennent ici n’ont pas tout à fait ce qu’il faut pour le génie créateur, et il n’existe pas du tout d’instruments qui permettent de les distinguer du dixième. Le dixième doit s’affirmer de lui-même.

— Comment ?

— On vous amène dans une Maison pour les Faibles d’Esprit et celui qui n’accepte pas ce sort est précisément celui que nous cherchons. C’est une

méthode qui comporte une part de cruauté, mais elle donne des résultats. Cela ne marcherait pas de dire à une personne : « Vous êtes capable de créer. Faites-le. » Il est beaucoup plus sûr d'attendre celui ou celle qui déclare : « Je suis capable de créer et je le ferai, que vous le vouliez ou non. » Il existe dix mille humains comme toi, George, qui assurent les progrès technologiques de mille cinq cents mondes. Nous n'avons pas les moyens de perdre une recrue à cette fin, pas plus que de gaspiller nos efforts pour un membre qui ne soit pas à la hauteur. »

George repoussa sur la table de malade son assiette et porta la tasse de café à ses lèvres.

« Et les gens qui se trouvent ici et ne sont pas à la hauteur ? s'enquit-il.

— On finit par les soumettre à des enregistrements instructifs, et ils deviennent nos Socio-scientifiques. Ingenescu en est un. Moi, je suis Psychologue diplômé. Nous appartenons au deuxième échelon, pour ainsi dire. »

George avala ce qu'il lui restait de café.

« Il y a encore une question que je me pose, dit-il.

— Laquelle ? »

George écarta le drap pour se lever.

« Pourquoi diable appelle-t-on cela les Olympiades ? »

Profession.
Street and Smith Publ., Inc., 1957.

SEPT FOIS NEUF…

JEHAN SHUMAN avait l'habitude de négocier avec les autorités de la Terre livrée à la guerre depuis longtemps. Ce n'était qu'un civil, mais il inventait des formules de programmation qui aboutissaient à la construction d'ordinateurs de guerre autodirigés du modèle le plus perfectionné. En conséquence, les généraux l'écoutaient. Et aussi les présidents des comités du Congrès.

Il s'en trouvait un de chaque espèce dans le salon spécial du Nouveau Pentagone. Le général Weider portait les brûlures de l'espace et avait une petite bouche plissée jusqu'à ressembler à un zéro. Le député Brant avait les joues lisses et les yeux clairs. Il fumait du tabac de Deneb avec l'attitude d'un homme dont le patriotisme est si bien accrédité qu'il peut se permettre de telles libertés.

Shuman, grand, distingué, Programmeur de première classe, les affrontait sans crainte.

Il dit : « Messieurs, je vous présente Myron Aub.

— Le type qui jouit de ce don insolite que vous avez découvert tout à fait par hasard ? observa le député Brant, d'un ton placide. Ah ? » Il examinait avec une curiosité bienveillante le petit homme au crâne chauve comme un œuf.

De son côté, le petit homme se tordait les doigts d'inquiétude. Jamais encore il n'avait approché d'aussi augustes personnages. Il n'était guère que Technicien de classe inférieure, vieillissant, qui avait depuis longtemps échoué à tous les tests de recherche des individus doués parmi les humains et s'était installé dans l'ornière du travail non spécialisé. Il ne possédait de personnel que ce passe-temps que le grand Programmeur avait découvert et autour duquel le même Programmeur faisait maintenant un tapage effrayant.

Le général Weider déclara : « J'estime que cette atmosphère de mystère est enfantine.

— Vous ne le penserez plus dans un instant, répondit Shuman. Ce n'est pas un cas que nous puissions révéler au premier venu… Aub ! » Sa façon d'aboyer ce nom monosyllabique avait un caractère impérieux… Il est vrai que c'était le grand Programmeur s'adressant au simple technicien. « Aub ! Combien font neuf fois sept ? »

Aub hésita un instant. Un rien d'angoisse passa dans ses yeux pâles. « Soixante-trois », dit-il.

Le député Brant haussa les sourcils. « Est-ce exact ?

— Vérifiez vous-même, monsieur le député. »

Ce dernier prit sa calculatrice de poche, poussa les molettes deux fois, regarda le cadran dans sa paume, puis remit l'instrument en poche. Il s'enquit :

« Est-ce pour nous démontrer ce don que vous nous avez fait venir ici ? Un illusionniste ?

— Bien plus que cela, monsieur. Aub s'est mis en mémoire quelques opérations avec lesquelles il calcule sur le papier.

— Un ordinateur en papier ? fit le général, l'air apitoyé.

— Non, monsieur, expliqua Shuman avec patience. Pas un ordinateur en papier. Une simple feuille de papier. Général, auriez-vous la bonté de proposer un nombre ?

— Dix-sept, dit le général.

— Et vous, monsieur le député ?

— Vingt-trois.

— Bien ! Aub, multipliez ces nombres et montrez à ces messieurs comment vous procédez.

— Oui, Programmeur », acquiesça Aub en baissant la tête.

Il tira d'une poche de sa chemise un petit bloc de papier et une pointe d'artiste très fine. Son front se plissa tandis qu'il inscrivait péniblement des signes sur le papier.

Le général Weider l'interrompit d'un ton sec : « Faites voir cela. »

Aub lui remit le papier et Weider constata : « Oui, cela ressemble au nombre dix-sept. »

Le député Brant opina du chef et ajouta : « C'est vrai, mais j'imagine que n'importe qui peut copier les chiffres d'un ordinateur. Je crois que j'écrirais moi-même un dix-sept acceptable, même sans pratique.

— Si vous vouliez bien laisser Aub continuer, messieurs », intervint Shuman sans s'emporter.

Aub poursuivit son travail, d'une main un peu tremblante. Pour finir, il annonça à voix basse : « Le résultat est trois cent quatre-vingt-onze. »

Le député Brant eut de nouveau recours à sa calculatrice et la manipula. « C'est ma foi vrai. Comment l'a-t-il deviné ?

— Ce n'est pas de la devinette, monsieur, expliqua Shuman. Il a calculé ce résultat. Et il l'a fait sur cette simple feuille de papier.

— Foutaise ! lança le général, impatienté. Un ordinateur, c'est une chose, et des marques sur du papier en sont une autre.

— Expliquez, Aub, ordonna Shuman.

— Oui, Programmeur… Eh bien, messieurs, j'écris dix-sept et juste au-dessous j'écris vingt-trois. Ensuite, je me dis : sept fois trois… »

Le député le coupa en souplesse : « Allons, Aub, le problème, c'est dix-sept fois vingt-trois.

— Oui, je sais, s'empressa de répondre le petit technicien, mais je *commence*

par dire sept fois trois parce que c'est ainsi que cela marche. Donc, sept fois trois, cela fait vingt et un.

— Et comment pouvez-vous le savoir ? demanda le député.

— Je me le rappelle tout simplement. Cela donne toujours vingt et un sur l'ordinateur. Je l'ai vérifié à de nombreuses reprises.

— Ce qui ne signifie pas qu'il en sera toujours ainsi, n'est-ce pas ? objecta le député.

— Peut-être pas, balbutia Aub. Je ne suis pas mathématicien. Mais j'obtiens toujours les réponses justes, vous voyez.

— Continuez.

— Sept fois trois, vingt et un, j'écris donc vingt et un. Ensuite, une fois trois fait trois, alors j'inscris un trois sous le deux de vingt et un.

— Pourquoi sous le deux ? fit aussitôt le député.

— Parce que… » Aub adressa un regard implorant à son chef pour lui demander de l'aide. « C'est difficile à expliquer… »

Shuman prit la parole : « Si vous voulez bien vous contenter de ce qu'il fait pour le moment, nous pourrons laisser le soin des détails aux mathématiciens. »

Brant se tut.

Aub reprit : « Trois plus deux font cinq, vous voyez, ainsi le vingt et un est devenu cinquante et un. Maintenant, on laisse cela de côté un instant et on repart de rien. On multiplie sept par deux, ce qui donne quatorze, et un par deux, ce qui fait deux. Posez-les comme ceci et l'addition donne trente-quatre. Maintenant, si nous plaçons le trente-quatre sous le cinquante et un, comme ceci, nous obtenons trois cent quatre-vingt-onze, ce qui est le résultat. »

Il y eut un moment de silence, puis le général Weider prit la parole : « Je n'y crois pas. Il fait toutes ces simagrées, il fabrique des nombres, il les multiplie, il les additionne comme ceci et comme cela, mais je n'y crois pas. C'est trop compliqué pour être autre chose qu'un tour de passe-passe.

— Oh, non, monsieur, dit Aub, qui transpirait. Cela vous *paraît* compliqué, mais seulement parce que vous n'avez pas l'habitude. En réalité, les règles sont fort simples et s'appliquent pour tous les nombres.

— Pour tous l*es* nombres, hein ? fit le général. Eh bien, voyons donc. » Il prit sa machine à calculer personnelle (un modèle austère du type réglementaire), et poussa des touches au hasard. « Inscrivez sur le papier cinq sept trois huit. Ce qui fait cinq mille sept cent trente-huit.

— Oui, monsieur, répondit Aub en prenant un nouveau feuillet du bloc.

— Maintenant… (Une nouvelle manipulation de la machine de poche), sept deux trois neuf.

— Oui, monsieur.

— À présent, multipliez l’un par l’autre.

— Cela va prendre quelque temps, fit Aub, la voix chevrotante.

— Prenez votre temps, concéda le général.

— Allez-y, Aub ! » dit Shuman, le ton sec.

Aub se mit au travail, couché sur la table. Il prit une feuille puis une autre. Le général tira enfin sa montre et en contempla le cadran. « Avez-vous terminé votre tour de magie, technicien ?

— Presque, monsieur… voici, monsieur. Quarante et un millions, cinq cent trente-sept mille, trois cent quatre-vingt-deux. » Il montra les chiffres griffonnés du résultat.

Le général Weider eut un sourire amer. Il poussa le bouton de multiplication sur sa calculatrice et attendit que les chiffres se fixent. Puis il les regarda fixement et laissa échapper un grincement d’étonnement. « Par la Vaste Galaxie ! Le gars a raison ! »

Le Président de la Fédération Terrestre était devenu intraitable dans ses fonctions et, en privé, laissait apparaître sur son visage sensitif un air de mélancolie bien installée. La guerre contre Deneb, après les amples mouvements et la popularité des débuts, était descendue au niveau de sordides manœuvres et contre-manœuvres, et le mécontentement croissait régulièrement sur la Terre. Il était d’ailleurs possible qu’il en fût de même sur Deneb.

Et voilà maintenant que le député Brant, président de l’important Comité des Affectations Militaires, gaspillait avec entrain et facilité sa demi-heure d’entretien à débiter des choses insensées.

« Le calcul sans ordinateur, s’impatienta le président, c’est une contradiction en soi.

— Le calcul n’est qu’une façon de traiter des données, dit le député. Une machine en est capable, mais aussi le cerveau humain. Permettez que je vous donne un exemple. » Et, grâce aux talents qu’il avait nouvellement acquis, il effectua des additions et des multiplications jusqu’à ce que le Président, malgré lui, y prît intérêt.

« Est-ce que cela marche toujours ?

— Chaque fois, monsieur le Président. C’est à toute épreuve.

— Est-ce difficile à apprendre ?

— Il m’a fallu une semaine pour comprendre comment cela fonctionne vraiment. Je crois que vous feriez mieux.

— Eh bien, répondit le Président en réfléchissant, c’est un jeu de société intéressant, mais à quoi peut-il servir ?

— À quoi peut servir un bébé nouveau-né, monsieur le Président ? Pour le

moment, il est sans utilité, mais ne voyez-vous pas que cela indique la voie pour nous libérer de la machine ? Songez, monsieur le Président – le député se leva et sa voix grave adopta la cadence qu'il employait dans les débats publics – que la guerre de Deneb est celle d'ordinateur contre ordinateur. Leurs ordinateurs organisent un barrage impénétrable de contre-engins devant nos engins, tout comme le font les nôtres contre les leurs. Si nous accroissons l'efficacité de nos ordinateurs, ils en font autant, et depuis cinq ans s'est établi un équilibre précaire et sans profit.

« Maintenant, nous avons entre les mains le moyen d'aller plus loin que l'ordinateur, de sauter par-dessus comme à saute-mouton, de passer au travers. Nous combinerons la mécanique ordinatrice à la pensée humaine ; nous aurons donc l'équivalent d'ordinateurs intelligents, par milliards. Je ne saurais prévoir en détail quelles en seront les conséquences, mais elles seront probablement incalculables. Et si Deneb devait nous battre de vitesse en ce domaine, alors elles seraient catastrophiques au-delà de toute imagination. »

Ému, le Président s'enquit : « Qu'attendez-vous de moi ?

— Appuyez de tout le poids de l'administration l'élaboration d'un projet secret sur le calcul humain. Appelez-le Projet Nombre, si vous voulez. Je me porte garant de mon propre comité, mais j'aurai besoin de sentir l'administration derrière moi.

— Mais jusqu'où peut aller le calcul humain ?

— Il n'y a pas de limites. Selon le Programmeur Shuman qui m'a le premier mis au courant de cette découverte…

— J'ai bien entendu parler de Shuman, en effet.

— Oui. Eh bien, le Dr Shuman me dit qu'en théorie il n'est rien que puisse faire l'ordinateur dont l'esprit humain ne soit tout aussi capable. L'ordinateur se contente de recevoir une quantité définie de renseignements et d'accomplir sur leur base une quantité définie d'opérations. L'esprit humain est en mesure de procéder de la même façon. »

Le Président réfléchit, puis répondit : « Si Shuman le dit, j'ai tendance à le croire… en théorie. Mais dans la pratique, peut-on savoir comment fonctionne un ordinateur ? »

Brant rit de bon cœur. « Vous savez, monsieur le Président, j'ai posé exactement la même question. Il semble qu'en un temps les ordinateurs aient été conçus directement par des êtres humains. C'étaient des ordinateurs simples, naturellement, puisque cela se passait avant que soit instaurée la pratique d'employer rationnellement des ordinateurs qui en concevaient eux-mêmes de plus perfectionnés.

— Oui, oui. Continuez.

— Il semblerait que le technicien Aub ait eu comme passe-temps favori la reconstruction de quelques-unes de ces anciennes machines et que, ce faisant, il ait étudié leur mécanisme en détail et se soit aperçu qu'il était capable de les imiter. La multiplication que je viens d'effectuer devant vous est une imitation du travail d'un ordinateur.

— Stupéfiant ! »

Le député toussota doucement. « Si je peux avancer encore un argument, Monsieur le Président. Plus nous développerons cette façon de procéder, plus nous pourrons réduire la main-d'œuvre fédérale consacrée à la fabrication et à l'entretien des ordinateurs. Tandis que le cerveau humain s'installera à leur place, une plus large part de notre énergie pourra aller à des travaux de temps de paix, et le fardeau de la guerre sur l'homme moyen ira s'amoindrissant. Ce qui sera, bien entendu, des plus avantageux pour le parti au pouvoir.

— Ah oui ! Je vois votre point de vue, convint le Président. Bon, monsieur le député, restez assis, restez assis. Il me faut le temps de la réflexion… Mais en attendant, faites-moi encore une fois votre tour de la multiplication, pour voir si je pige le truc. »

Le Programmeur Shuman ne cherchait pas à hâter les affaires. Loesser était conservateur, très conservateur même, et aimait à travailler avec les ordinateurs comme l'avaient fait son père et son grand-père. Toutefois, il commandait les ordinateurs combinés de l'Ouest-Europe et s'il était possible de l'embarquer d'enthousiasme dans le Projet Nombre, un grand pas serait accompli.

Mais Loesser tergiversait. Il disait : « Je ne suis pas sûr qu'il me plaise d'abandonner notre maîtrise des ordinateurs. Le cerveau humain a ses caprices. L'ordinateur, lui, fournit chaque fois la même réponse à un même problème. Qu'est-ce qui nous garantit que l'esprit humain agira ainsi ?

— Ordinateur Loesser, l'esprit humain ne traite que des faits. Peu importe que ce soit le travail d'un cerveau humain ou d'une machine. Ce ne sont que des instruments.

— Oui, oui. J'ai étudié votre démonstration si ingénieuse de la manière qu'a l'esprit humain d'imiter l'ordinateur, mais cela me semble un peu une idée en l'air. J'en admets la partie théorique, mais quelle raison avons-nous de penser que cette théorie pourra être mise en application ?

— Je pense que nous en avons quelques raisons, monsieur. Après tout, les ordinateurs n'ont pas toujours existé. Les hommes des cavernes, avec leurs trirèmes, leurs haches de silex et leurs chemins de fer n'avaient pas d'ordinateurs.

— Et peut-être aussi ne calculaient-ils pas ?

— Vous savez bien que si. Même la construction d'un chemin ou d'une ziggourat exige une part de calcul, et cela devait se faire sans l'aide d'ordinateurs tels que nous les connaissons.

— Avanceriez-vous qu'ils calculaient de la façon que vous démontrez ?

— Probablement pas. Après tout, cette méthode – que nous appelons « graphitique », au fait, du mot européen ancien « grapho » qui signifiait « écrire » – est dérivée des ordinateurs eux-mêmes et par conséquent ne peut pas les avoir précédés. Néanmoins, il fallait bien que les troglodytes aient une méthode *quelconque*.

— Les arts perdus ! Si nous nous mettons à parler des arts perdus…

— Non, non. Je ne suis pas un passionné des arts perdus, bien que je ne nie pas qu'ils aient existé. Après tout, l'homme mangeait des céréales avant l'hydroponique, et si les primitifs mangeaient des céréales, il fallait bien qu'ils les cultivent dans le sol. Sinon, comment s'y seraient-ils pris ?

— Je n'en sais rien. Mais je croirai à la culture du sol quand je verrai quelqu'un y faire pousser des graines. Tout comme je croirai que l'on peut faire du feu en frottant deux morceaux de silex quand je l'aurai vu faire également. »

Shuman prit un ton apaisant. « Eh bien, restons-en à la graphitique. Ce n'est qu'une partie du processus de l'ėtheréalisation. Les transports en emballages volumineux cèdent la place au transfert de masse direct. Les moyens de communication deviennent de jour en jour moins encombrants et plus efficaces. Par exemple, comparez votre ordinateur de poche avec les machines massives d'il y a un millier d'années. Alors pourquoi l'ultime progrès ne serait-il pas de se passer complètement d'ordinateurs ? Allons, monsieur, le Projet Nombre est riche d'avenir ; mes progrès sont déjà considérables. Mais nous tenons à nous assurer votre aide. Si le patriotisme ne vous émeut pas, songez à l'aventure que c'est dans le domaine intellectuel. »

Le ton sceptique, Loesser demanda : « Quels progrès ? Que pouvez-vous faire outre la multiplication ? Pouvez-vous intégrer une fonction transcendantale ?

— En temps opportun, monsieur. Avec le temps. Au cours du mois dernier, j'ai appris à faire les divisions. Je peux trouver sans erreur les quotients intégraux et les quotients décimaux.

— Jusqu'à quelle décimale ?

— N'importe laquelle ! lança le Programmeur Shuman, malgré ses efforts pour paraître détaché.

— Sans ordinateur ? Loesser en restait bouche bée.

— Posez-moi un problème.

— Divisez-moi vingt-sept par treize. Jusqu'à la sixième décimale. »

Cinq minutes après, Shuman lui annonçait :

« Deux virgule zéro sept six neuf deux trois. »

Loesser procéda à la vérification. « Eh bien, cela, c'est fantastique. La multiplication ne m'avait pas tellement impressionné parce qu'elle ne mettait en jeu que des intégraux, en somme, et j'ai pensé qu'il y avait un truc. Mais les décimales…

— Et ce n'est pas tout. Nous avons une nouvelle possibilité qui reste jusqu'à maintenant très secrète et que – à parler franc – je ne devrais même pas mentionner. Pourtant… Nous avons exécuté une percée sur le front de la racine carrée.

— Les racines carrées ?

— Oui, cela pose quelques difficultés, et nous n'avons pas encore tout résolu, mais le technicien Aub, l'homme qui a inventé cette science pour laquelle il a des intuitions stupéfiantes, soutient qu'il est presque venu à bout du problème. Et il n'est que Technicien. Un homme comme vous, mathématicien de talent et entraîné, ne devrait pas rencontrer d'obstacle.

— Les racines carrées, marmonna Loesser, très intéressé.

— Et les racines cubiques aussi. Êtes-vous dans le coup avec nous ? »

Loesser tendit brusquement la main : « Je suis des vôtres. »

Le général Weider allait et venait au bout de la salle, tel un professeur farouche affrontant des étudiants récalcitrants. Il leur parlait. Peu importait que ce fussent les civils scientifiques chargés du Projet Nombre. Le général était leur supérieur et ainsi se considérait-il à tous ses instants de veille.

« Eh bien, les racines carrées, c'est parfait, disait-il. Je n'arrive pas à les extraire moi-même et j'ignore la méthode à appliquer, qui est sans doute excellente. Néanmoins nous ne pouvons pas mettre le Projet sur la voie de garage que vous appelez les élémentaires. Vous vous amuserez avec la graphitique après la guerre tant que vous le désirerez, mais pour le moment, nous avons à résoudre des problèmes immédiats et d'ordre tout à fait pratique. »

Dans un coin lointain, le technicien Aub écoutait avec attention, les nerfs tendus. Il n'était plus un simple Technicien, bien sûr, ayant été relevé de ses fonctions pour être affecté au projet, avec un titre ronflant et des émoluments intéressants. Mais, naturellement, les distances sociales subsistaient et les scientifiques haut placés ne pouvaient se résoudre à l'admettre parmi eux sur un pied d'égalité. Pas plus qu'il ne le souhaitait lui-même, c'est une justice à rendre à Aub. Il était aussi mal à l'aise avec eux qu'ils l'étaient avec lui.

Le général poursuivait : « Notre objectif est simple, messieurs ; le remplacement de l'ordinateur. Un vaisseau capable de naviguer dans l'espace

sans un seul ordinateur à bord sera construit en un cinquième du temps et à un dixième des frais d'une nef chargée d'ordinateurs. Nous serions en mesure de construire des flottes cinq fois, dix fois plus importantes que celles de Deneb si nous parvenions à éliminer l'ordinateur.

« Et je vois plus loin encore. Cela peut paraître fantastique en ce moment, du rêve à l'état pur, mais j'entrevois pour l'avenir le missile guidé par un humain ! »

Des murmures s'élevèrent aussitôt de l'auditoire.

Le général n'en fut nullement décontenancé : « Dans le temps actuel, notre pierre d'achoppement essentielle, c'est que les missiles sont d'une intelligence limitée. L'ordinateur qui les dirige ne peut être que d'une certaine dimension et c'est pour cette raison que ces engins ne peuvent pas s'adapter à la nature changeante des défenses antimissiles de façon satisfaisante. Il y a bien peu de missiles – si toutefois il y en a – qui atteignent leur objectif, aussi la guerre des engins est-elle dans une impasse. Pour l'ennemi comme pour nous, d'ailleurs, ce qui est une certaine consolation.

« D'un autre côté, un missile où se trouveraient un ou deux hommes pour le guider par la graphitique serait plus léger, plus mobile, plus intelligent. Il nous conférerait une avance qui permettrait de faire la différence et d'être vainqueurs. En sus de quoi, messieurs, les exigences de la guerre nous conduisent à nous rappeler un point. Il est beaucoup moins onéreux de perdre un homme qu'un ordinateur. On pourrait lancer les engins pilotés en grandes quantités et dans des circonstances qu'aucun général de valeur n'accepterait s'il s'agissait d'engins guidés par ordinateurs… »

Il en débita beaucoup plus long, mais le technicien Aub ne resta pas là pour l'écouter.

Dans son appartement privé, le technicien Aub peina longtemps sur la note qu'il laisserait. Finalement, il la rédigea comme suit :

« Quand j'ai entamé l'étude de ce que l'on appelle maintenant la graphitique, ce n'était rien de plus qu'un passe-temps. Je n'y voyais rien d'autre qu'une distraction intéressante, un jeu de l'esprit.

« Lorsque a été mis en œuvre le Projet Nombre, j'ai pensé qu'il existait des hommes mieux avisés que moi, et que la graphitique pouvait avoir son utilité pratique au bénéfice de l'humanité, par exemple en aidant à la fabrication d'instruments réellement efficaces pour le transfert de masse. Mais je m'aperçois maintenant qu'elle ne servira qu'à répandre la mort et la destruction.

« Je ne peux plus affronter les responsabilités qui m'incombent pour avoir inventé la graphitique. »

Il concentra alors avec calme le point focal d'un dépolariseur de protéine

contre lui-même et tomba mort instantanément et sans douleur.

Ils se tenaient autour de la tombe du petit Technicien pendant que l'on rendait hommage à la grandeur de sa découverte.

Le Programmeur Shuman inclinait la tête, comme tout le monde, mais restait sans émotion. Le Technicien avait fait sa part et n'était après tout plus indispensable. Bien sûr, il avait été à l'origine de la graphitique, mais à présent qu'elle avait bien démarré, elle se développerait d'elle-même, de façon écrasante, triomphante, jusqu'à ce qu'il devienne possible de fabriquer des missiles pilotés par des humains ; et Dieu savait quoi d'autre en outre.

Neuf fois sept, songeait Shuman avec une profonde satisfaction, font soixante-trois, et je n'ai nul besoin d'un ordinateur pour me le dire. L'ordinateur, je l'ai dans la tête.

Et c'était sidérant, ce sentiment de puissance que cela lui conférait.

The Feeling of Power.
Quinn Publishing Co., Inc., 1957.

LA NUIT ET LA MORT

I

C'ÉTAIT un peu comme une réunion de classe, et bien qu'elle fût marquée par l'absence de tout plaisir, il n'y avait encore aucune raison de penser qu'elle se placerait sous le signe de la tragédie.

Edward Talliaferro, tout juste revenu de la Lune et n'ayant pas encore retrouvé dans ses jambes le sens de la gravité, rejoignit les deux autres dans la chambre de Stanley Kaunas. Ce dernier se leva pour l'accueillir de manière discrète. Battersley resta assis et se contenta de faire un signe de tête.

Talliaferro posa avec précaution son grand corps sur le divan, très conscient de son poids inaccoutumé.

Il esquissa une grimace, ses lèvres un peu épaisses se tordant dans les poils de sa moustache et de sa barbe, qui lui couvraient le menton et les joues.

Plus tôt dans la journée, ils s'étaient déjà rencontrés dans des circonstances plus officielles. Maintenant, et pour la première fois, ils étaient seuls. Talliaferro prit la parole : « C'est en quelque sorte une solennité. La première fois en dix ans que nous nous rencontrons. Plus précisément, la première fois depuis la remise des diplômes. »

Le nez de Ryger frémit. Il se l'était cassé quelques jours avant ce même jour à l'Université et avait reçu son diplôme d'astronomie, le visage défiguré par un pansement. Il demanda d'un ton grognon : « A-t-on commandé du champagne ? Ou autre chose ?

— Allons, allons ! répondit Talliaferro. La première grande assemblée astronomique interplanétaire de l'Histoire n'est pas l'occasion de se montrer chagrin. Et entre amis, de plus ! »

Kaunas déclara soudain : « C'est l'effet de la Terre. Elle ne me paraît pas normale. Je n'arrive pas à m'y habituer. » Il secoua la tête, mais cela ne fit pas disparaître son air déprimé, qui demeura sur ses traits.

Talliaferro répondit : « Je sais. Je me sens si lourd. Cela épuise toute mon énergie. D'ailleurs, Kaunas, tu as l'avantage sur moi. La gravité de Mercure et de 0,4 par rapport à la norme. Sur la Lune, elle n'est que de 0,16. » Il devança ce qu'allait dire Ryger en ajoutant : « Et sur Cérès, il y a des champs de gravité artificielle réglés sur 0,8. Tu n'as pas du tout de problèmes de cet ordre, Ryger. »

L'astronome de Cérès parut contrarié. « C'est le grand air. Sortir sans combinaison me déprime.

— Exact, confirma Kaunas. Et en plus le soleil qui vous tombe droit dessus. Rien que cela. »

Talliaferro se surprit à dériver peu à peu vers le passé. Ils n'avaient guère

changé. Pas plus que lui-même se dit-il. Certes, ils avaient tous dix ans de plus. Ryger avait pris un peu de poids et le mince visage de Kaunas ressemblait un peu plus à du cuir, mais il aurait reconnu l'un comme l'autre s'il les avait revus sans être averti.

« Je ne pense pas que ce soit la Terre qui nous rende ainsi, dit-il. Regardons les choses en face. »

Kaunas releva vivement la tête. C'était un petit homme dont les mains nerveuses étaient sans cesse en mouvement. Il portait en général des vêtements qui paraissaient un peu trop grands pour lui.

Il s'écria : « Villiers ! Oui, je sais. Il m'arrive de penser à lui. » Puis il poursuivit d'un air désespéré : « J'ai reçu une lettre de lui. »

Ryger raidit le torse et son teint olivâtre s'assombrit encore. Mais ce fut d'un ton énergique qu'il s'enquit : « Vraiment ? Et quand ?

— Il y a un mois. »

Ryger s'adressa à Talliaferro : « Et toi ? »

Talliaferro abaissa les paupières et inclina la tête, l'air placide.

Ryger reprit : « Il est devenu cinglé. Il prétend avoir découvert un moyen pratique de transfert de masse à travers l'espace… il vous l'a dit, à vous deux aussi ?… alors c'est bien ce que je pense. Il a toujours été un peu tordu. Maintenant, il est fichu. »

Il se frotta farouchement le nez et Talliaferro se rappela le jour où Villiers le lui avait cassé.

Depuis dix ans, Villiers les hantait comme l'ombre vague d'une faute qui en réalité ne leur incombait pas. Ils avaient fait leurs études ensemble, quatre garçons choisis et sérieux qui se formaient à une profession qui avait atteint de nouveaux sommets en cette ère de voyages interplanétaires.

Des observatoires s'ouvraient sur d'autres mondes, environnés de vide, sans atmosphère pour obscurcir la vue.

Il y avait l'observatoire lunaire d'où l'on pouvait étudier la Terre et les planètes intérieures ; un monde de silence avec dans son ciel la planète-mère.

Sur Mercure, l'observatoire, le plus proche du Soleil, était perché au pôle nord où le terminateur ne bougeait pour ainsi dire pas, où le soleil restait fixé à l'horizon et permettait l'examen des détails les plus infimes de sa constitution.

L'observatoire de Cérès, le plus récent, le plus moderne, avait une portée qui allait de Jupiter aux galaxies les plus éloignées.

Bien entendu, cela comportait des inconvénients.

Les voyages interplanétaires restant difficiles, les congés étaient rares, la vie normale à peu près impossible, mais c'était une génération qui avait de la chance. Les scientifiques à venir trouveraient les champs de la connaissance bien

moissonnés et, en attendant l'invention d'une propulsion interstellaire, il ne s'ouvrirait plus d'horizons aussi vastes que ceux-là.

Chacun de ces quatre veinards, Talliaferro, Ryger, Kaunas et Villiers, devait se trouver dans la position d'un Galilée qui, en possession du seul vrai télescope, ne pouvait pas le braquer sur un point quelconque du ciel sans faire une découverte importante.

Seulement Villiers était tombé malade, d'une fièvre rhumatismale. À qui la faute ? Son cœur en était resté atteint, boiteux, pour ainsi dire.

Il était le plus brillant des quatre, celui qui avait les plus grands espoirs, le plus concentré… et il n'avait pas même pu terminer ses études pour obtenir son doctorat.

Pire encore, il ne pourrait jamais quitter la Terre ; l'accélération de décollage d'un vaisseau spatial l'aurait tué.

Talliaferro avait été affecté à la Lune, Ryger à Cérès, Kaunas à Mercure. Seul, Villiers était resté en arrière, prisonnier à vie sur la Terre.

Ils avaient tenté de lui exprimer leur profonde sympathie et Villiers l'avait repoussée avec un sentiment qui approchait de la haine. Il s'était moqué d'eux et les avait maudits. Quand Ryger s'était mis en colère et avait levé le poing, Villiers lui avait sauté dessus en hurlant et lui avait cassé le nez.

Il était clair que Ryger ne l'avait pas oublié, tandis qu'il caressait son nez d'un doigt délicat.

Le front tout plissé de Kaunas trahissait son incertitude. « Il est à l'Assemblée, vous savez. Il a pris une chambre à l'hôtel… le 405.

— Moi, je refuse de le voir, déclara Ryger.

— Il va venir ici. Il a dit qu'il désirait nous parler. Je pensais… il a dit à neuf heures. Il va arriver d'un instant à l'autre.

— Dans ce cas, fit Ryger, si vous n'y voyez pas d'objection, je me retire. » Il se leva.

Talliaferro intervint : « Oh, attends un peu. Quel mal y a-t-il à cette visite ?

— C'est sans utilité. Il est fou.

— Quand même. Ne soyons pas mesquins. Aurais-tu peur de lui ?

— Peur ! » Ryger prit un air méprisant.

« Mal à l'aise, alors. Pourquoi es-tu si nerveux ?

— Je ne suis pas nerveux.

— Bien sûr que si. Nous avons tous un sentiment de culpabilité à son égard, et sans raison réelle. Rien de ce qui est arrivé n'est notre faute. » Mais il se tenait sur la défensive et il s'en rendait compte.

Et quand, à cet instant même, le vibreur de la porte se fit entendre, ils sursautèrent et se tournèrent d'un air inquiet vers le battant qui se dressait entre

eux-mêmes et Villiers.

La porte s'ouvrit et Romero Villiers entra. Les autres se levèrent, un peu raidis, pour l'accueillir, puis restèrent debout, embarrassés, sans qu'une seule main se porte en avant.

Il les regardait fixement, l'air sardonique.

Il avait changé, songeait Talliaferro.

C'était exact. Il s'était ratatiné dans presque toutes les dimensions. Son dos qui se voûtait le faisait même paraître plus petit. La peau de son crâne luisait à travers les cheveux rares, la peau sur le dos de ses mains laissait paraître de grosses veines bleues. Il semblait malade. Rien ne le liait apparemment au souvenir du passé, sinon son habitude de s'abriter d'une main les yeux quand il scrutait quelque chose, et aussi sa voix de baryton, posée, fluide.

Il dit : « Mes amis ! Mes amis vagabonds de l'espace ! Nous avions perdu le contact. »

Talliaferro répondit : « Salut, Villiers. »

Celui-ci l'examina : « Tu vas bien ?

— Assez.

— Et vous deux ? »

Kaunas réussit à ébaucher un sourire et à murmurer une réponse. Ryger lança : « C'est bon, Villiers. Que se passe-t-il ?

— Ryger, l'homme en colère, fit Villiers. Comment trouves-tu Cérès ?

— Elle se portait bien quand je l'ai quittée. Et la Terre ?

— Tu peux voir par toi-même », mais Villiers se contracta en le disant.

Il poursuivit : « J'espère que la raison qui vous a incités tous les trois à venir pour l'Assemblée, c'est d'écouter ma communication d'après-demain.

— Ta communication ? Quelle communication ? demanda Talliaferro.

— Je vous ai écrit à tous les trois à ce sujet. Ma méthode de transfert de masse. »

Le coin de la bouche de Ryger se retroussa en un sourire. « Oui, c'est vrai. Mais tu ne parlais pas de communication et je ne me souviens pas d'avoir vu ton nom parmi ceux des orateurs. Sinon, je l'aurais certainement remarqué.

— Tu as raison, je ne figure pas sur la liste. Et je n'ai pas non plus préparé de résumé écrit aux fins de publication. »

Villiers avait rougi. Talliaferro dit d'un ton amical : « Ne t'agite pas, Villiers. Tu n'as pas l'air bien. »

Villiers se retourna contre lui, la bouche tordue. « Mon cœur tient le coup. Je te remercie. »

Kaunas prit la parole : « Écoute, Villiers, si tu ne figures pas sur la liste et si tu n'as pas de papier préparé…

— Écoute, *toi,* à ton tour. J'ai attendu dix ans. Vous avez vos postes dans l'espace et j'ai été dans l'obligation d'enseigner sur la Terre, mais je suis un homme supérieur à n'importe lequel d'entre vous et même aux trois réunis.

— D'accord…, commença Talliaferro.

— Et je n'ai que faire de votre condescendance non plus. Mandel en a été témoin. J'imagine que vous avez entendu parler de Mandel. Eh bien, il est le président de la division de l'astronautique à l'Assemblée et je lui ai fait une démonstration de transfert de masse. Ce n'était qu'un appareil de fortune qui a été grillé après le premier essai, mais… Vous m'écoutez ?

— Nous t'écoutons, dit froidement Ryger, pour ce que cela vaut.

— Il me laissera en parler à ma guise. Je vous en fais le pari. Pas d'avertissement. Pas de publicité. Je vais leur balancer cela comme une bombe. Quand je leur aurai exposé les rapports fondamentaux qui interviennent, ce sera la fin de l'assemblée. Ils vont tous trotter jusqu'à leurs laboratoires pour vérifier mes dires et fabriquer des machines. Et ils s'apercevront que cela marche. Dans mon labo, j'ai fait disparaître une souris d'un coin pour la faire réapparaître dans un autre. Mandel en a été témoin. »

Il les regarda tour à tour, le regard furibond. Puis il dit : « Vous ne me croyez pas, n'est-ce pas ? »

Ryger répondit : « Si tu ne cherches pas la publicité, pourquoi nous en parler ?

— Avec vous, c'est différent. Vous êtes mes amis, mes condisciples. Vous avez filé dans l'espace en me laissant en arrière.

— Nous n'avions pas le choix », objecta Kaunas, d'une voix ténue, haut perchée.

Villiers n'y prêta pas attention. Il reprit : « Alors, je veux que vous sachiez *maintenant.* Ce qui fonctionne pour une souris fonctionnera pour un être humain. Ce qui se déplace de quelque trois mètres dans un labo se déplacera d'un million de milles dans l'espace. Je serai sur la Lune, *et sur* Mercure, et sur Cérès, ainsi que partout où je voudrai aller. J'égalerai n'importe lequel de vous, et plus encore. Et j'aurai fait plus pour l'astronomie rien qu'en enseignant et en réfléchissant que vous tous avec vos observatoires, vos télescopes, vos caméras et vos vaisseaux spatiaux.

— Eh bien, j'en suis heureux, dit Talliaferro. Tant mieux pour toi. Puis-je jeter un coup d'œil sur ta communication ?

— Oh, non. » Les mains de Villiers se refermèrent sur sa poitrine comme s'il eût serré des feuillets fantômes pour les protéger de toute curiosité. « Vous attendrez comme tous les autres. Il n'en existe qu'un exemplaire et personne ne le verra avant que je sois prêt. Pas même Mandel.

— Un exemplaire ! s’écria Talliaferro. Mais si jamais tu l’égarais…

— Je ne le perdrai pas. Et même si cela arrivait, j’ai tout dans la tête.

— Si tu… » Talliaferro manqua de peu dire « meurs », mais se retint. Au contraire, après une brève interruption, presque imperceptible, il poursuivit : « … as le moindre bon sens, tu le parcourras au moins devant nous. Pour en assurer la sécurité.

— Non, fit sèchement Villiers. Vous m’entendrez après-demain. Vous verrez s’agrandir d’un coup l’horizon humain comme jamais encore. »

Il les examina de nouveau avec intensité, l’un après l’autre. « Dix ans, observa-t-il. Adieu. »

« Il est dément », explosa Ryger en regardant le battant comme si Villiers était encore debout devant.

« L’est-il ? fit pensivement Talliaferro. Je le suppose, d’une certaine façon. Il nous déteste pour des raisons sans fondement. De plus, ne pas même microcopier son document à titre de précaution… »

Tout en parlant ainsi, Talliaferro tripotait son petit copieur personnel. Ce n’était guère qu’un petit cylindre de teinte neutre, plus épais et plus court qu’un crayon ordinaire. Dans les dernières années, c’était devenu le signe distinctif du scientifique, comme le stéthoscope l’était pour le médecin et le micro-ordinateur pour le statisticien. On portait le copieur dans une poche de veste, ou agrafé à une manche, ou sur l’oreille, ou encore en pendentif.

À ses moments de philosophie, il arrivait à Talliaferro de se demander comment marchaient les affaires à l’époque où les hommes de science devaient puiser des notes abondantes dans les traités, ou classer des exemplaires à pleines dimensions. Que ce devait être encombrant et peu maniable !

Maintenant, il suffisait de parcourir avec le copieur tout écrit ou imprimé pour en avoir un micro-négatif que l’on pouvait développer tranquillement. Talliaferro avait déjà copié ainsi tous les résumés figurant à l’ordre du jour de l’Assemblée. Il avait la quasi-certitude que ses deux amis en avaient fait autant.

Talliaferro déclara : « En de telles circonstances, refuser de faire une microcopie, c’est de la folie !

— Par l’espace ! s’exclama coléreusement Ryger. Il n’a pas d’article à soumettre. Pour marquer un point contre nous, il serait prêt à n’importe quel mensonge.

— Mais alors que fera-t-il après-demain ? demanda Kaunas.

— Est-ce que je sais ? Il est dingue ! »

Talliaferro continuait de jouer avec son copieur en songeant vaguement à retirer et développer quelques-uns des menus fragments de pellicule enregistrés dans l’instrument. Il décida que cela pouvait attendre. Il dit seulement : « Ne

sous-estimez pas Villiers. C’est un cerveau.

— Peut-être, il y a dix ans, rectifia Ryger. Maintenant, il est fou. Je propose que nous l’oubliions. »

Il parlait fort comme pour chasser Villiers et tout ce qui le concernait par la seule virulence qu’il mettrait à discuter de tout autre chose. Il s’étendit sur ses travaux et sur Cérès… l’établissement de la carte de la Voie Lactée au moyen de nouveaux radioscopes dotés d’un pouvoir séparateur qui permettait d’en distinguer individuellement chaque étoile.

Kaunas l’écouta en hochant la tête et continua en donnant des renseignements sur les émissions radio des taches solaires et en mentionnant sa propre communication à la presse sur l’association des tempêtes de protons avec les gigantesques éruptions d’hydrogène à la surface du soleil.

Talliaferro n’apporta pas grand-chose à la conversation. Le travail sur la Lune manquait de brillant, par comparaison. Les renseignements les plus récents sur les prévisions météorologiques à vaste échelle par l’observation directe des émissions terrestres ne pouvaient se comparer aux radioscopes et aux tempêtes de protons.

Mais surtout, il ne pouvait détacher ses pensées de Villiers. Villiers, *c’était* le cerveau. Ils le savaient tous. Ryger lui-même, malgré sa virulence, devait sentir que si le transfert de masse était au moins possible, Villiers s’imposait logiquement pour en avoir découvert le principe.

Le débat sur leurs propres travaux équivalait tout au plus à l’aveu difficile que nul d’entre eux n’avait fait grand-chose de sa personne. Talliaferro, qui avait suivi toutes les publications, en avait pleinement conscience. Ses propres contributions écrites étaient sans grande importance.

Aucun d’eux – il fallait bien en convenir – n’avait bouleversé la science spatiale. Les rêves colossaux des années d’école ne s’étaient pas réalisés, voilà tout. Ils étaient devenus des travailleurs consciencieux et routiniers. Ni plus ni moins, malheureusement, et ils en étaient conscients.

Villiers aurait été plus que cela. Et ils le savaient aussi. C’était cette certitude autant que leur sentiment de culpabilité qui les maintenait en état d’hostilité envers Villiers.

Talliaferro avait l’impression pénible que Villiers, malgré tout, *deviendrait encore* plus qu’eux. Les autres devaient également le penser, et la médiocrité se révèle rapidement insupportable. Le document sur le transfert de masse serait connu et Villiers serait en définitive le grand homme que le destin avait toujours choisi, semblait-il, alors que ses camarades de classe, malgré tous leurs avantages, seraient vite oubliés. Ils n’auraient d’autre rôle que d’applaudir parmi la foule.

Il se rendait compte de sa propre envie, de son mécontentement ; il en avait honte, mais il ne les éprouvait pas moins.

La conversation tombait. Ce fut Kaunas qui, en détournant les yeux, proposa : « Écoutez, si on allait rendre visite à ce vieux Villiers ? »

Sa voix était chargée de fausse cordialité, bien qu'il fît un effort pas du tout convaincant pour paraître détaché. Il ajouta : « Inutile de laisser subsister de mauvais sentiments… si l'on peut faire autrement… »

Talliaferro songea : il voudrait avoir des précisions sur le transfert de masse. Il espère bien que ce n'est que le cauchemar d'un dément, afin de pouvoir dormir lui-même cette nuit.

Toutefois, curieux lui aussi, il ne souleva pas d'objection et Ryger lui-même, avec un haussement d'épaules pour marquer sa mauvaise grâce, déclara :

« Pourquoi pas, après tout ? »

Il était un peu plus d'onze heures à ce moment.

Talliaferro fut éveillé par la vibration insistante du signal de sa porte. Il se souleva sur un coude, dans le noir, décidément furieux. Le cadran doucement lumineux du plafond lui indiquait qu'il n'était pas encore quatre heures du matin.

« Qui est là ? » cria-t-il.

Le bourdonnement continua, à petits coups répétés.

Tout en grommelant, Talliaferro enfila sa robe de chambre. Il ouvrit la porte, clignant les paupières sous la lumière du couloir. Il reconnut l'homme qui se trouvait devant lui d'après les émissions tridimensionnelles qu'il avait assez souvent regardées.

Néanmoins, l'homme se présenta dans un brusque murmure : « Je m'appelle Hubert Mandel.

— Oui, monsieur », répondit Talliaferro. Mandel était un des grands noms de l'astronomie, un savant assez réputé pour occuper un poste exécutif important au Bureau Mondial de l'Astronomie, et assez actif pour présider la division de l'Astronautique à l'Assemblée.

Il revint soudain à l'esprit de Talliaferro que c'était précisément à Mandel que Villiers prétendait avoir fait la démonstration du transfert de masse. Penser à Villiers suffit à le réveiller complètement.

Mandel s'enquit : « Vous êtes bien le Dr Edward Talliaferro ?

— Oui, monsieur.

— Alors, habillez-vous et suivez-moi. C'est très important. Cela concerne une de nos relations mutuelles.

— Le Dr Villiers ? »

Les yeux de Mandel cillèrent un peu. Il avait d'ailleurs les cils et les sourcils si blonds que ses yeux en prenaient un air de nudité totale. Il avait les cheveux fins comme des brins de soie. Il devait avoir dans les cinquante ans.

« Pourquoi Villiers ? demanda-t-il.

— Il a parlé de vous hier soir et je ne nous connais pas d'autre relation mutuelle. »

Mandel acquiesça de la tête et attendit que Talliaferro ait fini de passer ses vêtements. Ensuite, il sortit le premier et guida Talliaferro. Ryger et Kaunas attendaient dans une chambre à l'étage au-dessus. Kaunas avait les yeux rouges, le regard trouble. Ryger fumait une cigarette à petites bouffées impatientes.

Talliaferro dit : « Nous voici tous de nouveau réunis. » Cela tomba à plat.

Il s'assit et tous les trois s'entre-regardèrent. Ryger haussa les épaules.

Mandel arpentait la pièce, les mains enfoncées dans les poches. Il prit la parole : « Je vous prie de m'excuser de vous avoir dérangés, messieurs, et je vous sais gré de votre coopération. J'aimerais en avoir davantage. Notre ami, Romero Villiers, est mort. Il y a environ une heure que l'on a emporté son corps de l'hôtel. Le verdict médical est arrêt du cœur. »

Un silence de stupeur s'établit. La cigarette de Ryger s'éleva jusqu'à mi-chemin de ses lèvres, puis redescendit lentement au bout de ses doigts.

« Le pauvre diable, dit Talliaferro.

— C'est horrible, fit Kaunas en un rauque murmure. Il était… » Sa voix se perdit.

Ryger se secoua. « Eh bien, oui, il avait le cœur en mauvais état. Nous n'y pouvons rien.

— Si, une petite chose, rectifia Mandel sans élever le ton. Une récupération.

— Qu'entendez-vous par là ? » s'enquit sèchement Ryger.

Mandel reprit : « Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois, tous les trois ? »

Ce fut Talliaferro qui répondit : « Hier soir. C'était toute une réunion. La première fois que nous nous retrouvions depuis dix ans. Mais je regrette de dire que ce n'a pas été une réussite. Villiers avait l'impression de nourrir des griefs contre nous et il était en colère.

— Et c'était… quand ?

— Vers neuf heures, la première fois.

— La première fois ?

— Nous l'avons revu plus tard dans la soirée. »

Kaunas paraissait de plus en plus troublé. « Il était parti en colère. Nous ne pouvions pas rester dans une pareille situation. Il fallait faire un effort. Ce n'était pas comme si nous n'avions pas été de bons amis autrefois. Alors nous nous

sommes rendus dans sa chambre et… »

Mandel sauta sur l'occasion : « Vous étiez tous dans sa chambre ?

— Oui, fit Kaunas, surpris.

— Vers quelle heure ?

— Onze heures, je crois. » Il regarda les autres. Talliaferro approuva de la tête.

« Et combien de temps êtes-vous restés ?

— Deux minutes, intervint Ryger. Il nous a ordonné de sortir comme si nous en voulions à sa communication. » Il se tut, comme pour attendre une question de Mandel au sujet de ce document, mais Mandel ne fit pas d'observation. Ryger poursuivit donc : « Je crois qu'il la gardait sous son oreiller. En tout cas, il s'est couché sur l'oreiller en nous hurlant de partir.

— Peut-être était-il déjà mourant ? » dit Kaunas à voix très basse, l'air mal à l'aise.

« Pas à ce moment, affirma Mandel. Donc, vous avez probablement tous laissé des empreintes digitales.

— Probablement », acquiesça Talliaferro. Il perdait un peu de son respect de commande pour Mandel et son impatience le reprenait. Il était bel et bien quatre heures du matin, Mandel ou pas. Il s'enquit : « Voyons, qu'est-ce que tout cela signifie ?

— Eh bien, messieurs, répondit Mandel, la mort de Villiers est autre chose que le fait même de la mort. Le document de Villiers, le seul exemplaire existant à ma connaissance, était fourré dans l'appareil à éliminer les mégots et il n'en restait que d'infimes fragments. Je n'ai jamais lu ni même vu cet article, mais j'en sais assez sur la question pour être prêt à jurer devant le tribunal, si nécessaire, que les restes de papier non incinérés dans l'appareil provenaient bien de la communication qu'il comptait soumettre à l'Assemblée… Vous avez l'air d'en douter, docteur Ryger ? »

Ryger eut un sourire acide. « Je doute qu'il ait été prêt à faire cette communication. Si vous désirez connaître mon opinion, monsieur, il était fou. Pendant des années il est resté prisonnier de la Terre et il a imaginé ce transfert de masse comme une sorte d'évasion. C'était probablement tout ce qui le maintenait en vie. Il a organisé une quelconque démonstration qui n'était que tromperie. Je ne dis pas qu'il ait été volontairement malhonnête. Il était probablement follement sincère, et sincèrement fou. Hier soir, la crise est venue. Il nous a rendu visite – il nous haïssait parce que nous avions quitté la Terre – et nous a écrasés de son triomphe. Il ne vivait que dans ce but depuis dix années. Cela l'a peut-être ramené brutalement à une espèce de lucidité. Il savait qu'il ne pouvait pas faire cette communication ; il n'avait rien à montrer. Alors il a brûlé

son papier et son cœur a cédé. C'est vraiment regrettable. »

Mandel avait écouté l'astronome de Cérès d'un air désapprobateur. Il observa : « Très habilement débité, docteur Ryger, mais tout à fait erroné. Je ne me laisse pas prendre aux fausses démonstrations aussi facilement que vous paraissez le croire. Or, selon les renseignements enregistrés, que j'ai dû vérifier un peu hâtivement, vous étiez tous les trois ses camarades de classe à l'Université. Est-ce exact ? »

Ils acquiescèrent de la tête.

« Y a-t-il à l'Assemblée d'autres de vos camarades de classe ?

— Non, répondit Kaunas. Nous étions les seuls à nous présenter pour un doctorat en astronomie, cette année-là. Du moins aurait-il obtenu son doctorat si…

— Oui, je comprends, fit Mandel. Eh bien, dans ce cas, l'un d'entre vous est allé rendre visite à Villiers dans sa chambre une dernière fois à minuit. »

Il y eut un court silence. Puis Ryger dit froidement : « Ce n'est pas moi. » Kaunas, les yeux écarquillés, secoua négativement la tête.

Talliaferro demanda : « Que cherchez-vous à insinuer ?

— L'un d'entre vous est allé le trouver à minuit et a insisté pour voir le document. J'en ignore le mobile. Il se peut qu'il y ait eu l'intention bien arrêtée de déterminer une crise cardiaque. Quand Villiers s'est écroulé, le criminel, si je puis l'appeler ainsi, se tenait prêt. Il a pris le papier qui, ajouterai-je, était bel et bien sous l'oreiller, et l'a micro-copié. Il a ensuite détruit l'original dans l'appareil d'incinération, mais il était trop pressé et la destruction n'a pas été totale. »

Ryger l'interrompit : « D'où tenez-vous tout cela ? En auriez-vous été témoin ?

— Presque, répondit Mandel. Villiers n'était pas tout à fait mort au moment où il a été terrassé la première fois. Quand le criminel se fut retiré, il a réussi à atteindre le téléphone et à appeler le numéro de ma chambre. Il a prononcé quelques phrases, juste assez pour exposer en gros ce qui s'est passé. Malheureusement je n'étais pas chez moi ; une conférence tardive m'avait retenu. Cependant mon enregistreur automatique a tout noté. J'ai pour habitude de faire repasser la bande chaque fois que je regagne ma chambre ou mon bureau. Une manie de bureaucrate. J'ai rappelé. Il était mort.

— Et alors ? qui a-t-il accusé ? demanda Ryger.

— Il ne l'a pas dit, ou s'il l'a tenté, c'était inintelligible. Mais un mot a clairement passé : camarade de classe. »

Talliaferro dégrafa son micro-copieur de la poche intérieure de sa veste et le tendit à Mandel. Sans élever le ton, il proposa : « Si vous voulez développer le

film de mon copieur, je n'y vois aucun inconvénient. Vous n'y trouverez pas le papier de Villiers. »

Kaunas fit immédiatement de même, et Ryger, les sourcils froncés, suivit le mouvement.

Mandel prit les trois instruments et dit sèchement :

« Il est à présumer que celui d'entre vous qui est coupable s'est déjà débarrassé du film compromettant où est enregistré le document. Cependant… »

Talliaferro haussa les sourcils : « Vous avez tout loisir de me fouiller, ainsi que ma chambre. »

Mais Ryger ne déplissait pas le front. « Mais attendez un moment, une foutue minute ! Faites-vous partie de la police ? »

Mandel le regarda fixement. « *Désirez-vous* la présence de la police ? Souhaitez-vous un scandale et une accusation d'assassinat ? Voulez-vous voir l'Assemblée dissoute et que la presse du Système fasse des gorges chaudes de l'astronomie et des astronomes ? La mort de Villiers peut fort bien être accidentelle. Il avait en effet le cœur malade. Celui d'entre vous qui était présent a peut-être agi sous l'effet d'une impulsion subite. Ce n'était pas forcément un meurtre prémédité. Si le coupable, quel qu'il soit, veut bien restituer le négatif, nous éviterons des quantités de difficultés.

— Même pour le coupable ? » s'enquit Talliaferro.

Mandel haussa les épaules. « Il se pourrait qu'il ait des ennuis. Je ne peux pas lui promettre l'impunité. Mais quels que soient ces ennuis, ce ne sera pas la honte publique et l'emprisonnement à vie, comme il en irait si nous faisions venir la police. »

Le silence.

Mandel insista : « C'est l'un de vous trois. »

Le silence.

Mandel reprit : « Je crois deviner le raisonnement fondamental du coupable. Le document serait détruit. Nous quatre seulement étions au courant du transfert de masse et je suis seul à avoir assisté à une démonstration. De plus vous n'aviez que sa parole, peut-être celle d'un fou, pour croire que j'avais assisté à l'expérience. Une fois Villiers mort d'une attaque cardiaque et le document disparu, il serait facile de se ranger à la théorie du Dr Ryger selon laquelle il n'y a jamais eu de transfert de masse. Une ou deux années s'écouleraient et notre criminel, en possession des données du transfert de masse, pourrait révéler la trouvaille peu à peu, monter des expériences, publier des documents prudents, et pour finir, deviendrait en apparence l'inventeur, avec toute la gloire et l'argent qui en découleraient. Même ses propres camarades de classe n'auraient pas le moindre soupçon. Tout au plus penseraient-ils que cette vieille histoire avec

Villiers l'avait incité à procéder à des recherches dans ce domaine. Plus maintenant. »

Mandel scruta les visages tour à tour. « À présent, rien de tout cela n'est plus possible. Quel que soit celui de vous trois qui mettra au point le transfert de masse, il s'avouera coupable. J'ai assisté à la démonstration ; je sais qu'elle était parfaitement honnête ; je sais que l'un de vous détient une copie du document. Les renseignements vous sont donc inutiles. Alors, restituez-les. »

Le silence.

Mandel gagna la porte et se retourna : « Je vous serais reconnaissant de rester ici jusqu'à mon retour. Ce ne sera pas long. J'espère que le coupable mettra à profit ce répit pour réfléchir. S'il a peur de perdre son poste après un aveu, qu'il se rappelle qu'une séance aux mains de la police peut le priver de sa liberté *et* lui faire encourir le Sondage Psychique. » Il soupesa les trois copieurs, l'air sombre, et un peu somnolent. « Je vais développer ces films. »

Kaunas ébaucha un sourire. « Et si nous essayons de nous enfuir en votre absence ?

— Un seul d'entre vous a des raisons de le faire. Je crois pouvoir m'en remettre aux deux innocents pour maîtriser le coupable, ne fût-ce que pour se protéger eux-mêmes. »

Il se retira.

Il était cinq heures du matin. Ryger consulta sa montre, l'air furieux « Foutue affaire ! J'ai besoin de sommeil.

— On peut s'installer ici, dit Talliaferro avec philosophie. Quelqu'un envisage-t-il de passer aux aveux ? »

Kaunas détourna les yeux et la lèvre de Ryger se retroussa.

« Je ne m'y attendais nullement ». Talliaferro ferma les yeux, appuya sa grosse tête au dossier du fauteuil et reprit d'une voix lasse : « Là-haut, sur la Lune, c'est le temps mort. Nous avons une nuit de deux semaines et alors on est occupé, occupé sans cesse. Puis deux semaines de soleil, alors ce ne sont plus que calculs, corrélations et beuveries. C'est la mauvaise période. J'en ai horreur. S'il y avait davantage de femmes, si je pouvais organiser quelque chose de plus durable… »

Dans un murmure, Kaunas expliqua qu'il était encore impossible d'avoir le soleil en entier au-dessus de l'horizon, dans le viseur du télescope de Mercure. Mais avec les trois kilomètres de piste qui seraient bientôt ouverts pour l'Observatoire « … on va le déplacer en totalité, vous savez, avec la mise en œuvre de forces énormes ; l'énergie solaire utilisée directement… ce serait possible. Ce *sera* possible. »

Ryger lui-même accepta de parler de Cérès après avoir écouté les voix

faibles des deux autres. Là, le problème, c'était la période de rotation de deux heures, ce qui signifiait que les étoiles défilaient dans le ciel à une vitesse angulaire douze fois plus rapide que dans le ciel terrestre. Un réseau de trois télescopes de vision, trois radiotélescopes et trois fois tout ce que l'on peut imaginer, se transmettaient en succession les champs d'observation qui défilaient.

« Pourriez-vous utiliser l'un des pôles ? fit Kaunas.

— Tu penses à Mercure et au Soleil, répliqua d'un ton impatient Ryger. Même aux pôles, le ciel continuerait de tournoyer et la moitié serait cachée en permanence. Bien sûr, si Cérès ne présentait qu'une face au Soleil, comme Mercure, nous aurions un ciel nocturne permanent avec des étoiles revenant lentement tous les trois ans. »

Le ciel s'éclaircissait, annonçant l'aube.

Talliaferro dormait à moitié, mais il se cramponnait ferme à cette demi-conscience. Il ne s'endormirait pas en laissant les deux autres éveillés. Il songeait que chacun des trois se demandait « Qui ? Qui ? »… sauf le coupable, naturellement.

Talliaferro rouvrit brusquement les yeux au retour de Mandel. Le ciel, par la fenêtre, était devenu bleu. Talliaferro était heureux que la croisée fût fermée. Bien sûr, l'hôtel était climatisé, mais on pouvait ouvrir les fenêtres pendant la bonne saison, du moins ceux d'entre les Terrestres qui croyaient à l'illusion de l'air frais. Talliaferro, accoutumé au vide de la Lune, frémissait à cette idée, pris de malaise.

Mandel s'enquit : « Avez-vous quelque chose à me dire ? »

Ils le regardèrent fermement. Ryger fit un signe négatif.

Mandel les informa : « J'ai développé les films de vos copieurs, messieurs, et examiné les résultats. » Il jeta les instruments et les bribes de pellicule sur le lit. « Rien !… Je crains que vous ayez à vous y reconnaître entre les films et croyez que je le regrette. Et maintenant, nous nous retrouvons devant le problème du film manquant.

— S'il y en a un, intervint Ryger, qui bâilla comme une porte cochère.

— Je vous suggère de me suivre dans la chambre de Villiers, messieurs. »

Kaunas parut surpris. « Pourquoi donc ? »

Talliaferro demanda : « Serait-ce de la psychologie ? Amener le coupable sur les lieux du crime pour que le remords lui arrache une confession ?

— La raison est moins mélodramatique, répondit Mandel. Je voudrais que les deux qui sont innocents parmi vous m'aident à retrouver la pellicule manquante qui reproduit la communication de Villiers.

— Pensez-vous qu’elle soit dans sa chambre ? demanda Ryger, le ton agressif.

— Possible. C’est toujours un début. Nous pourrons ensuite fouiller vos chambres respectives. Le débat sur l’Astronautique ne commencera pas avant demain matin, dix heures. Nous avons tout ce temps devant nous.

— Ensuite de quoi ?

— Il faudra peut-être recourir à la police. »

Ils entrèrent dans la chambre de Villiers sur la pointe des pieds. Ryger était rouge et Kaunas pâle. Talliaferro s’efforçait au calme.

La nuit, ils avaient vu la pièce sous la lumière artificielle, avec un Villiers contracté, échevelé, qui serrait son oreiller contre son corps, les regardant avec fixité, leur ordonnant de sortir. Maintenant régnait dans la chambre l’odeur indéfinissable de la mort.

Mandel manipula le filtre polarisant de la fenêtre pour faire pénétrer plus de jour. Il alla trop loin, si bien que le Soleil de l’est se glissa par la croisée.

Kaunas leva le bras devant ses yeux en poussant un cri : « Le Soleil ! » qui figea tous les autres sur place.

Une sorte de terreur se lisait sur le visage de Kaunas, comme si c’eût été son soleil de Mercure qui l’eût soudain aveuglé.

Talliaferro se rappela sa propre réaction à l’idée d’entrer en contact avec l’air libre et grinça des dents. Ils étaient tous déformés par leurs dix années passées loin de la Terre.

Kaunas courut à la fenêtre et tripota le mécanisme de polarisation. Puis il laissa fuser son souffle en un énorme soupir.

Mandel se porta près de lui. « Qu’est-ce qui ne va pas ? » et les deux autres les rejoignirent.

La ville s’étendait devant eux jusqu’à l’horizon, une mer inégale de pierre et de brique, baignée de soleil levant, les surfaces ombrées leur faisant face. Talliaferro jeta sur le paysage un regard furtif, embarrassé.

Kaunas, dont la poitrine était contractée au point qu’il n’aurait pas pu pousser un cri, examinait quelque chose de beaucoup plus proche. Là, sur le rebord extérieur de la fenêtre, il y avait dans un coin une imperfection minime, une craquelure du ciment, dans laquelle était coincée une fine bande de film grisâtre, de trois centimètres de long, sur laquelle donnaient les premiers rayons du soleil levant.

Mandel lâcha un cri de colère inarticulé, souleva la guillotine et saisit la pellicule. Il la cacha dans le creux de sa main ; ses yeux rougis paraissaient lancer du feu.

« Attendez ici ! » ordonna-t-il.

Il n’y avait rien à répondre. Une fois Mandel sorti, ils s’assirent et s’entre-regardèrent d’un air idiot.

Mandel revint au bout d’une vingtaine de minutes. Il parla d’un ton posé (d’une voix qui donnait en quelque sorte l’impression qu’elle n’était calme que du fait que son possesseur avait de loin franchi les bornes de la fureur) : « Le coin glissé dans la fente n’était pas surexposé. J’ai pu distinguer quelques mots. C’est le document de Villiers. Le reste est fichu ; rien à y récupérer. C’est fini.

— Et maintenant ? » s’enquit Talliaferro.

Mandel haussa les épaules, l’air épuisé. « Pour l’instant, peu m’importe. Le transfert de masse a disparu jusqu’à ce qu’un individu aussi brillant que Villiers le redécouvre. Je vais m’y attaquer, mais je ne me fais aucune illusion sur mes capacités. Et maintenant, j’imagine que vous trois aussi êtes sans importance, coupables ou non. Qu’est-ce que cela changerait ? »

Tout son corps paraissait disloqué, plongé dans le désespoir. Mais la voix de Talliaferro se fit dure.

« Doucement, doucement. À vos yeux, n’importe lequel de nous trois peut être le coupable. Moi, par exemple. Vous êtes un grand homme dans notre domaine et vous ne direz jamais un mot en ma faveur. Il se pourrait que l’idée se répande peu à peu que je suis incompétent ou pire encore. Je refuse de voir ma vie réduite à rien pour l’ombre d’un soupçon. Maintenant, nous allons résoudre ce problème.

— Je n’ai rien d’un détective, protesta faiblement Mandel.

— Alors faites venir la police, bon Dieu ! »

Ryger intervint : « Attends un instant, Tal.

Donnerais-tu à entendre que c’est moi le coupable ?

— J’entends simplement que je suis innocent. »

Effrayé, Kaunas éleva la voix : « Cela signifiera la Sonde Psychique pour chacun de nous. Il peut en résulter des dommages cérébraux… »

Mandel leva les deux bras très haut. « Messieurs ! Messieurs ! Je vous prie ! Il y a encore une chose que nous pourrions tenter avant d’appeler la police. Et vous avez raison, docteur Talliaferro, il serait injuste envers les innocents de laisser l’affaire en l’état présent. »

Ils se tournèrent vers lui, manifestant leur hostilité à des degrés divers. Ce fut Ryger qui demanda : « Que proposez-vous ?

— J’ai un ami, Wendell Urth. Vous avez ou non entendu parler de lui, mais peut-être puis-je m’arranger pour le rencontrer ce soir.

— Et alors ? Où cela nous mène-t-il ? demanda Talliaferro.

— C'est un homme étrange, fit Mandel, la voix hésitante, très étrange. Et remarquable dans sa partie. Il lui est déjà arrivé d'aider la police et peut-être pourra-t-il nous venir en aide à présent. »

II

Edward Talliaferro ne pouvait s’empêcher de considérer la pièce et ses occupants avec l’étonnement le plus profond. Chambre et individus paraissaient exister à part, dans l’isolement, ne faire partie d’aucun monde reconnaissable. Les bruits de la Terre manquaient dans ce nid bien rembourré et sans fenêtre. La lumière et l’air terrestres étaient noyés sous la lumière artificielle et la climatisation.

La pièce était vaste, peu éclairée, et encombrée. Ils s’étaient frayé passage à travers un plancher couvert de désordre, jusqu’à un divan d’où l’on avait brusquement balayé un lot de films-livres, retombés en un entremêlement dans le coin.

Le propriétaire des lieux avait un gros visage rond sur un corps rond et court. Il se déplaçait rapidement sur ses courtes jambes, secouant la tête avec brusquerie tout en parlant, si bien que ses lunettes à verres épais rebondissaient sur le petit bouton qui lui servait de nez. Ses yeux un peu protubérants, aux lourdes paupières, brillaient avec bienveillance quand il les regardait ; il s’assit dans son combiné fauteuil-bureau, directement éclairé par la seule lumière vive de la pièce.

« C’est si aimable à vous d’être venus, messieurs. Veuillez excuser le désordre de cette chambre. » Il agita ses doigts boudinés tout en dessinant un ample geste du bras. « Je suis en train de cataloguer les nombreux objets d’intérêt extraterralogique que j’ai accumulés. C’est un travail considérable. Par exemple… »

Il quitta son siège pour fouiller dans un tas d’objets proches du bureau et ne se redressa qu’avec une chose d’un gris-fumée, à moitié translucide et grossièrement cylindrique. « Ceci, expliqua-t-il, est un objet en provenance de Callisto qui pourrait bien être le vestige d’êtres intelligents non humains. On n’en a pas encore jugé. On n’en a pas découvert plus d’une douzaine et celui-ci est plus parfait que je connaisse. »

Il jeta l’objet de côté et Talliaferro sursauta. L’homme grassouillet fixa les yeux sur lui et déclara :

« C’est incassable. » Il se rassit, croisa étroitement les doigts sur son ventre, et les laissa aller et venir au rythme de son souffle. « Et maintenant, que puis-je faire pour vous ? »

Hubert Mandel s’était chargé des présentations et Talliaferro réfléchissait profondément. C’était certainement un nommé Wendell Urth qui avait récemment écrit un livre intitulé *Les processus évolutifs comparés des Planètes à*

eau et oxygène, mais ce ne pouvait sûrement pas être celui-ci.

Il demanda : « Seriez-vous l'auteur des *Processus évolutifs comparés,* docteur Urth ? »

Un sourire béat éclata sur le visage d'Urth. « Vous l'avez lu ?

— Euh… non… mais… »

L'expression d'Urth devint d'un coup sévère. « Alors vous le devriez. Et dès maintenant. Tenez, j'en ai un exemplaire… »

Il rejaillit de son fauteuil et Mandel s'écria aussitôt : « Oh, Urth, s'il vous plaît ! Commençons par le commencement. Il s'agit d'une affaire grave. »

Il dut ramener presque de force Urth à son fauteuil et se mit aussitôt à lui faire un exposé pour prévenir toute autre distraction. Il raconta toute l'histoire en aussi peu de mots que possible.

Tout en écoutant, Urth rougissait progressivement. Il fit remonter ses lunettes sur son nez. « Le transfert de masse ! s'exclama-t-il.

— Je l'ai vu de mes propres yeux, affirma Mandel.

— Et vous ne m'en avez jamais parlé !

— J'avais fait serment de me taire. L'homme était… un peu bizarre. Je vous l'ai déjà dit. »

Urth frappa sur son bureau. « Comment avez-vous pu permettre qu'une telle découverte reste la propriété d'un excentrique, Mandel ? On aurait dû au besoin le faire passer à la Sonde Psychique pour lui arracher ce qu'il savait.

— Cela l'aurait tué », protesta Mandel.

Mais Urth se balançait, les mains étroitement plaquées aux joues. « Le transfert de masse. Le seul moyen concevable. Si j'avais su. Si j'avais pu être là. Mais l'hôtel est à près de cinquante kilomètres de chez moi. »

Ryger, qui écoutait d'un air contrarié, intervint : « Je crois savoir qu'il existe un transport rapide direct jusqu'au Hall des Assemblées. Vous auriez pu y arriver en dix minutes. »

Urth se raidit et lança un regard étrange à Ryger.

Ses joues se gonflèrent. Il se leva d'un bond et quitta la pièce en trottant.

Ryger fit : « Que diable… ? »

Mandel marmonna : « Bon Dieu ! J'aurais dû vous avertir.

— De quoi ?

— Le Dr Urth n'emploie jamais un moyen de transport quelconque. C'est une phobie. Il ne se déplace qu'à pied. »

Kaunas cligna les paupières dans la faible clarté. « Mais c'est un extraterralogiste, n'est-ce pas ? Un expert sur les formes de vie des autres planètes ? » Talliaferro s'était levé et se tenait maintenant devant une Lentille Galactique reposant sur un piédestal. Il examinait la luminosité intérieure des

systèmes stellaires. Jamais encore il n'avait vu de Lentille de cette dimension ou de cette complexité.

Mandel répondit : « Il est en effet extraterralogiste, mais il n'a jamais visité une seule des planètes pour lesquelles il est expert et il n'ira jamais. En trente ans, je doute qu'il se soit aventuré à beaucoup plus d'un kilomètre de son appartement. »

Ryger éclata de rire.

Mandel rougit de colère. « Vous trouvez peut-être cela drôle, mais je vous serais reconnaissant de mesurer vos paroles au retour du Dr Urth. »

Urth revint au bout d'un moment. « Veuillez m'excuser, messieurs, murmura-t-il. À présent, voyons donc notre problème. Peut-être l'un d'entre vous désire-t-il faire des aveux ? »

Les lèvres de Talliaferro prirent un pli amer. Ce gros petit bonhomme confit en soi-même n'était sûrement pas assez intimidant pour obliger qui que ce fût à se confesser. Par bonheur, on n'aurait peut-être aucun besoin de ses talents de détective – s'il en avait – après tout.

Talliaferro s'enquit : « Docteur Urth, êtes-vous en rapport avec la police ? »

Une certaine suffisance se fit jour sur la figure rougeaude d'Urth. « Pas de rapports officiels, docteur Talliaferro, mais nos relations non officielles sont excellentes, je dois le dire.

— Dans ce cas, je vais vous fournir un renseignement que vous pourrez communiquer à la police. »

Urth rentra le ventre et tira sur le pan de sa chemise. Elle sortit de la ceinture et Urth s'en servit pour essuyer avec soin ses verres. Quand il fut satisfait et eut remis les lunettes sur son nez, dans le même équilibre précaire, il demanda : « Et quel est ce renseignement ?

— Je vais vous dire qui était présent lorsque Villiers est mort, et qui a micro-copié son papier.

— Vous ayez résolu ce mystère ?

— J'y ai réfléchi toute la journée. Je crois avoir trouvé la solution. » Talliaferro jouissait de la sensation qu'il causait.

— Eh bien, je vous écoute. »

Talliaferro inspira profondément l'air. Ce n'était pas facile, bien qu'il s'y fût préparé depuis des heures. « Le coupable, déclara-t-il, c'est de toute évidence le Dr Hubert Mandel. »

Mandel écarquilla les yeux en se tournant soudain vers Talliaferro. Il était si outragé qu'il en avait le souffle coupé. « Écoutez, docteur, commença-t-il en forçant sa voix, si vous pouvez avancer le moindre fondement à une aussi ridicule… »

La voix de ténor d'Urth s'éleva au-dessus de celle de Mandel. « Laissez-le parler, Hubert, écoutons-le. Vous le soupçonniez vous-même et il n'y a aucune loi qui lui interdise de vous soupçonner également. »

Mandel se tut, rongé de colère.

Talliaferro, évitant toute hésitation, reprit : « C'est plus qu'un simple soupçon, docteur Urth. La preuve est parfaitement claire. Quatre d'entre nous étaient informés du Transfert de Masse, mais un seul, le Dr Mandel, avait réellement assisté à une démonstration. Il *savait* que c'était vrai. Il *savait* qu'une communication était prête sur ce sujet. Nous trois, nous ne savions guère qu'une chose, c'est que Villiers était plus ou moins déséquilibré. Oh, bien sûr, nous avons pensé qu'il y avait une faible chance qu'il ait trouvé. Je pense que si nous lui avons rendu visite à onze heures, c'était uniquement pour nous en assurer, bien que nul d'entre nous ne l'ait formulé nettement… mais il s'est conduit plus follement que jamais.

« Notez donc une connaissance particulière et un mobile possible contre le Dr Mandel. Et maintenant, docteur Urth, imaginez autre chose. Quiconque a rencontré Villiers à minuit, l'a vu s'effondrer, et a copié son document (laissons cet individu dans l'anonymat pour le moment) ; il a dû être terriblement effaré de la résurrection de Villiers pour ainsi dire, et en l'entendant parler au téléphone. Notre criminel, dans sa panique momentanée, s'est rendu compte d'une nécessité : se débarrasser de la seule preuve qui l'incriminait.

« Il devait se défaire de la pellicule non développée sur laquelle était enregistré le document, et il lui fallait s'arranger pour que l'on ne risque pas de le découvrir, afin de pouvoir le récupérer s'il restait à l'abri de tout soupçon. Le bord extérieur de la fenêtre était l'endroit idéal. Il a donc vivement relevé la fenêtre à guillotine, a coincé le film à l'extérieur et a quitté la chambre. Désormais, même si Villiers restait en vie ou si son coup de téléphone avait des suites, ce ne serait plus que la parole de Villiers contre la sienne et il serait aisé de démontrer le déséquilibre mental de Villiers. »

Talliaferro s'interrompit, l'air assez triomphant. Sa théorie paraissait irréfutable.

Wendell Urth le regardait en clignant les paupières et en se tournant les pouces, qui frappaient en cadence le vaste plastron de sa chemise. Il demanda : « Et tout cela signifie ?

— Cela signifie que la fenêtre a été ouverte et le film exposé à l'air libre. Or, depuis dix ans, Ryger a vécu sur Cérès, Kaunas sur Mercure, moi sur la Lune… en dehors de quelques congés de courte durée. Nous avons parlé hier entre nous de la difficulté de s'acclimater à la Terre.

« Les mondes où nous travaillons sont tous privés d'atmosphère. Nous ne

sortons jamais au-dehors qu'avec nos combinaisons spéciales. Nous exposer à l'espace libre est impensable. Aucun de nous n'aurait été capable d'ouvrir la fenêtre sans une dure lutte intérieure. Toutefois, le Dr Mandel n'a jamais vécu que sur la Terre. Ouvrir une fenêtre n'est pour lui qu'un petit effort physique. Il en était capable. Pas nous. *Ergo,* c'est lui le coupable. »

Talliaferro se rassit avec l'ombre d'un sourire.

« Par l'espace ! C'est bien cela ! s'écria Ryger avec enthousiasme.

— Ce n'est pas du tout cela ! » rugit Mandel en se levant à demi comme pour s'élancer sur Talliaferro. Je réfute toute cette sinistre invention. Et l'enregistrement que je détiens de l'appel téléphonique de Villiers ? Il a utilisé le mot « camarade de classe ». Toute la bande montre à l'évidence…

— Il était mourant, répondit Talliaferro. Vous reconnaissez que la majeure partie de ce qu'il a dit était inintelligible. Tout en n'ayant pas entendu cet enregistrement, je vous demande, docteur Mandel, s'il n'est pas exact que la voix de Villiers est si déformée qu'elle est méconnaissable ?

— Eh bien…, commença Mandel, embarrassé.

— J'en suis certain. Rien ne vous empêchait donc de préparer à l'avance votre bande enregistrée, au complet, avec les mots qui nous condamnaient, « camarades de classe ». »

Mandel objecta : « Seigneur ! Et comment donc aurais-je pu savoir qu'il aurait des camarades de classe à l'Assemblée ? Comment aurais-je su qu'ils étaient au courant du transfert de masse ?

— Villiers aurait pu vous le dire. D'ailleurs, je présume qu'il vous en a informé.

— Allons, écoutez-moi, dit Mandel. Vous avez tous les trois vu Villiers en vie à onze heures. Le médecin, en examinant le corps de Villiers peu après trois heures du matin, a déclaré que la mort remontait au moins à deux heures. C'était une certitude. Le moment de la mort se situe donc entre onze heures du soir et une heure du matin. J'ai assisté hier soir à une conférence tardive. Je suis en mesure de prouver que j'étais à des kilomètres de l'hôtel de dix heures du soir à deux heures du matin. J'ai une douzaine de témoins tous dignes de foi. Est-ce que cela ne vous suffit pas ? »

Talliaferro réfléchit un instant, puis continua avec obstination : « Quand même. En admettant que vous soyez rentré à deux heures et demie. Vous vous êtes rendu dans la chambre de Villiers pour discuter de son papier. Vous avez trouvé la porte ouverte ou vous aviez le double de la clé. De toute façon, vous l'avez trouvé mort. Et vous avez profité de cette chance de copier le document…

— Et s'il était déjà mort et ne pouvait donc pas passer d'appels téléphoniques, pourquoi aurais-je caché le film ?

— Pour éliminer tout soupçon. Il se peut que vous ayez quelque part une autre copie, en sûreté. D'ailleurs nous n'avons que votre affirmation pour nous dire que le papier a été détruit.

— Assez ! Assez ! s'écria Urth. C'est une hypothèse intéressante, docteur Talliaferro ; mais elle s'écroule sous son propre poids. »

Talliaferro fronça les sourcils. « C'est votre opinion, peut-être…

— Ce serait l'opinion de n'importe qui. Je veux dire de quiconque aurait la faculté de penser. Ne voyez-vous pas qu'Hubert Mandel en a trop fait pour être le criminel ?

— Non », répliqua Talliaferro.

Wendell Urth eut un sourire indulgent. « En votre qualité de scientifique, docteur Talliaferro, vous savez sans doute fort bien qu'il ne faut jamais tomber amoureux de ses propres théories sans tenir compte des faits et du raisonnement. Faites-moi le plaisir de vous conduire de la même façon en faisant le détective.

« Considérez que si le Dr Mandel avait causé la mort de Villiers et truqué son alibi, ou s'il avait trouvé Villiers déjà mort et en avait profité, il n'avait vraiment pas grand-chose à combiner ! Pourquoi micro-copier le document ou même soutenir que quelqu'un l'avait fait ? Il aurait pu tout simplement s'en emparer. Qui d'autre en connaissait l'existence ? Personne, en réalité. Il n'y a aucune raison de croire que Villiers en ait parlé à qui que ce soit d'autre. Villiers était pathologiquement adonné au secret. Nous avons au contraire toutes les raisons de penser qu'il n'en a parlé à personne.

« Personne non plus ne savait qu'il devait faire une communication, sauf le Dr Mandel. Cela n'avait pas été annoncé. Il n'en avait pas été publié de sommaire. Le Dr Mandel aurait pu s'en aller en toute tranquillité avec le document.

« Même s'il avait appris que Villiers avait mentionné l'affaire devant ses camarades de classe, qu'est-ce que cela changeait ? De quelles preuves auraient disposé lesdits camarades sinon la parole d'un être qu'ils étaient eux-mêmes à moitié prêts à juger dément ?

« En annonçant au contraire que le document de Villiers avait été détruit, en déclarant que sa mort n'était pas entièrement naturelle, en procédant à une fouille pour chercher une microcopie – en bref, par tout ce qu'il a fait – le Dr Mandel a fait naître des soupçons qu'il était seul en mesure de faire naître, alors qu'il lui aurait suffi de se taire pour commettre un crime parfait. S'il était le criminel, il serait plus sot, plus colossalement obtus que toute autre personne que j'aie jamais rencontrée. Et, en définitive, le Dr Mandel n'est rien de tout cela. »

Talliaferro se concentra, mais ne trouva rien à reprendre.

Ryger demanda : « Alors qui l'a fait ?

— Un de vous trois. C'est évident.

— Mais lequel ?

— Oh, c'est également évident. J'ai su lequel de vous était le coupable dès que le Dr Mandel a eu terminé sa description des événements. »

Talliaferro regardait avec dégoût le gros extraterralogiste. Son bluff ne l'effrayait pas, mais il atteignait les deux autres. Les lèvres de Ryger saillaient alors que la mâchoire inférieure de Kaunas pendait comme celle d'un idiot. Ils ressemblaient tous les deux à des poissons.

Il s'enquit : « Eh bien, lequel ? Dites-le-nous. »

Urth cilla. « Tout d'abord, je désire qu'il soit parfaitement entendu que l'important, c'est le transfert de masse. On peut encore le récupérer. »

Mandel, le front toujours plissé, demanda coléreusement : « Que diable nous racontez-vous, Urth ?

— L'homme qui a copié le papier a probablement regardé ce qu'il photographiait. Je doute qu'il ait eu le temps ou la présence d'esprit de le lire, et s'il l'a lu, je doute qu'il puisse s'en souvenir… consciemment. Reste toutefois la Sonde Psychique. Même s'il n'a jeté qu'un coup d'œil sur le document, ce qui a frappé sa rétine pourrait être sondé. »

Une certaine agitation régna.

Urth reprit aussitôt : « Inutile d'avoir peur de la Sonde. Bien maniée, il n'y a aucun risque, surtout si le patient s'y soumet de lui-même. Lorsqu'il en résulte des dommages, c'est en général à cause d'une résistance inutile, une sorte de déchirement mental, vous le savez. Donc, si le coupable fait des aveux spontanés et veut bien se remettre entre mes mains… »

Talliaferro éclata de rire. Ce bruit soudain prit d'autant plus de relief que la pièce était calme et peu éclairée. Cette psychologie était si transparente, si maladroite !

Wendell Urth paraissait presque ahuri de la réaction, et regardait gravement Talliaferro par-dessus ses verres. Il déclara : « J'ai suffisamment d'influence auprès de la police pour que les renseignements de la Sonde restent confidentiels. »

Ryger lança sauvagement : « Ce n'est pas moi. »

Kaunas secoua négativement la tête.

Talliaferro dédaigna toute réponse.

Urth poussa un soupir. « Dans ce cas, il m'incombe de désigner le coupable. Cela va causer un traumatisme et rendre les choses plus difficiles. » Il raffermit sa prise sur son ventre et ses doigts frémirent. « Le Dr Talliaferro a souligné que le film avait été caché sur le bord extérieur de la fenêtre, pour éviter qu'il soit découvert et endommagé. Je suis d'accord avec lui sur ce point.

— Je vous en remercie, fit Talliaferro, très sec.

— Cependant, pourquoi quelqu'un penserait-il qu'un appui extérieur de fenêtre soit une cachette particulièrement sûre ? La police y aurait certainement songé. Même en l'absence de la police, la cachette a été découverte. Qui pourrait avoir tendance à considérer la partie extérieure d'un immeuble comme un endroit particulièrement protégé ? De toute évidence une personne ayant vécu longtemps sur un monde sans air et persuadée de longue main que personne ne sort d'un endroit clos sans prendre des précautions complexes.

« Pour un habitant de la Lune, par exemple, tout ce qui serait dissimulé à l'extérieur d'un dôme lunaire serait dans une sécurité relative. Les hommes s'aventurent rarement au-dehors, sauf pour des missions précises. Il surmonterait donc sa répugnance à ouvrir une fenêtre et à s'exposer à ce qu'il considère subconsciemment comme le vide pour trouver une bonne cachette. La pensée devenue réflexe « l'extérieur d'une construction habitée, c'est la sécurité » déclencherait l'action. »

Talliaferro dit entre ses dents : « Pourquoi mentionnez-vous la Lune, docteur Urth ? »

Celui-ci répondit d'un air innocent : « Uniquement à titre d'exemple. Tout ce que j'ai dit jusqu'à présent s'applique à vous trois. Mais nous en arrivons au point crucial, l'affaire de la nuit de la mort. » Talliaferro fronça les sourcils. « Vous voulez dire la nuit où Villiers est mort ?

— Je veux dire n'importe quelle nuit. Voyons un peu ! En admettant même que le bord extérieur d'une fenêtre soit un endroit sûr, lequel d'entre vous serait assez fou pour le prendre pour une bonne cachette en ce qui concerne *un morceau de film non exposé* ? Le film pour micro-copieurs n'est pas de très haute sensibilité, bien sûr, et il est prévu pour développement dans toutes sortes de conditions. L'éclairage diffus de la nuit ne l'affecterait pas gravement, mais la lumière du jour, même diffuse, l'anéantirait en quelques minutes et les rayons directs du soleil, en un clin d'œil. Tout le monde le sait. » Mandel prit la parole : « Continuez, Urth. Où cela nous conduit-il ?

— Vous cherchez à me faire aller trop vite, dit Urth avec une moue accentuée. Je voudrais que vous compreniez bien ceci : le criminel voulait avant tout que le film soit à l'abri. C'était son seul accès à quelque chose d'une valeur suprême pour lui-même et pour le monde. Pourquoi l'aurait-il placé en un lieu où le soleil levant le détruirait immanquablement ?… Seulement parce qu'il ne s'attendait nullement à ce que le soleil se lève. Il pensait que la nuit – pour ainsi dire – était immortelle.

« Seulement les nuits *ne sont pas* immortelles. Sur la Terre, elles meurent pour faire place au jour. Même la nuit polaire de six mois finit par mourir. Sur

Cérès, les nuits ne durent que deux heures ; sur la Lune, deux semaines. Ce sont également des nuits mortelles, et le Dr Talliaferro comme le Dr Ryger savent que le jour reviendra de toute façon. » Kaunas s'était levé. « Mais, attendez… »

Wendell Urth se tourna carrément vers lui. « Plus besoin d'attendre, docteur Kaunas. Mercure est le seul objet céleste de bonnes dimensions à ne présenter toujours qu'une de ses faces au soleil. Même en tenant compte de la libration, trois bons huitièmes de sa surface restent vraiment dans la face sombre et ne voient jamais le soleil. L'Observatoire Polaire se situe en bordure de cette face sombre. En dix ans vous vous êtes accoutumé au fait que les nuits sont immortelles, qu'une surface plongée dans l'ombre y reste à jamais, et voilà pourquoi vous avez confié un film non exposé à la nuit de la Terre, en oubliant dans votre état d'excitation nerveuse que les nuits doivent mourir…

— Attendez… » Kaunas avança en chancelant. Urth était inexorable. « On m'a dit que lorsque Mandel a réglé la polarisation dans la chambre de Villiers, vous avez hurlé sous la lumière solaire. Était-ce la manifestation de votre peur profondément ancrée du soleil de Mercure, ou le fait que vous veniez de comprendre ce que cette clarté signifiait pour vos projets ? Vous vous êtes précipité en avant. Était-ce pour ajuster le filtre polarisant ou pour contempler le film détruit ? »

Kaunas tomba à genoux. « Je ne voulais pas. J'avais l'intention de lui parler, seulement de lui parler, et il s'est mis à crier et s'est effondré. Je l'ai cru mort et le document était sous son oreiller et tout s'est accompli en succession, une chose menant à l'autre et, avant de m'en rendre compte, je ne voyais plus d'issue. Mais rien de tout cela n'a été voulu. Je le jure. »

Ils avaient formé un demi-cercle autour de lui et Wendell Urth posait sur Kaunas prostré un regard apitoyé.

L'ambulance était venue et repartie. Talliaferro finit par trouver la force de dire d'un ton rogue à Mandel : « J'espère, monsieur, qu'il ne subsistera aucune rancune de tout ce qui s'est dit ici. »

Et Mandel répondit du même ton : « J'estime que mieux vaut que nous oubliions le plus vite possible les événements des dernières vingt-quatre heures. »

Ils se tenaient sur le seuil, prêts à se retirer ; Wendell Urth inclina la tête en souriant et dit :

« Reste la question de mes honoraires, vous savez. »

Mandel parut stupéfait.

« Il ne s'agit pas d'argent, fit aussitôt Urth. Mais lorsque le premier appareil de transfert de masse pour les humains sera au point, je demande que l'on

m’organise un voyage. »

Mandel paraissait encore inquiet. « Mais, attendez ! Nous sommes encore loin des déplacements dans l’espace extérieur. »

Urth secoua vivement la tête. « Pas dans l’espace extérieur. Pas du tout. J’aimerais simplement me rendre à Lower Falls, dans le New Hampshire.

— Très bien. Mais pourquoi ? »

Urth releva la tête. À la surprise trop évidente de Talliaferro, le visage de l’extraterralogiste exprimait à la fois timidité et espoir.

Urth déclara : « En un temps… il y a bien longtemps, en fait… j’y connaissais une jeune fille. Cela fait bien des années… mais il m’arrive parfois de me demander… »

The Dying Night.
Fantasy House, Inc., 1956.

JE SUIS À PORT-MARS SANS HILDA

POUR commencer, cela s'est arrangé comme en rêve. Je n'ai eu à prendre de dispositions d'aucune sorte. Je n'ai pas eu à y toucher. J'ai seulement observé l'évolution de la situation… Peut-être que dès ce moment j'aurais dû flairer la catastrophe.

Cela a commencé lors de mon mois de repos habituel entre missions. Un mois de boulot, un mois de congé, c'est l'habitude, et je la trouve bonne, dans le Service Galactique. Je me suis donc rendu à Port-Mars pour les trois jours d'attente accoutumés avant le petit saut sur la Terre.

À l'ordinaire, Hilda – Dieu la bénisse ! C'est l'épouse la plus aimable qu'homme ait jamais eue – m'y attendait, et cela nous apportait un bon moment de calme… un petit interlude rien qu'à nous deux. Le seul ennui dans tout cela, c'est que Port-Mars est bien l'endroit le plus agité de tout le Système, et un petit interlude bien gentil n'est pas exactement le genre de sport qui s'y pratique. Seulement, voilà ! Comment expliquer ça à Hilda ? Je vous le demande.

Bref, *cette* fois, ma belle-mère, Dieu la bénisse ! (pour changer) tomba malade juste deux jours avant que je parvienne à Port-Mars, et la nuit avant l'escale, je reçus un spaciogramme de Hilda m'annonçant que pour une fois elle ne viendrait pas à ma rencontre parce qu'elle resterait sur la Terre avec sa mère.

J'expédiai en réponse un « gramme » exprimant mes tendres regrets et ma fiévreuse inquiétude à l'égard de sa mère, et quand on se posa, voilà…

J'étais à Port-Mars sans Hilda !

Cela ne voulait encore rien dire, vous comprenez. C'était le cadre du tableau, l'ébauche de la féminité. Restait encore la question des lignes et des couleurs dans le cadre ; de la chair et de la peau sur les os.

J'appelai donc Flora (la Flora intermittente du passé) et à cette fin, j'utilisai une cabine vidéo… Au diable l'avarice ! En avant, toute !

Je me pariai à dix contre un qu'elle serait sortie, ou occupée, que le vidéophone serait débranché, ou même qu'elle était morte.

Mais elle était chez elle, le vidéophone fonctionnait, et par la Vaste Galaxie ! Elle n'avait rien d'une défunte.

Elle paraissait plus belle que jamais. L'âge ne l'atteint pas, comme on a dû le dire plus d'une fois, et la clientèle n'arrivera jamais à épuiser son infinie capacité d'intervention.

Si elle était heureuse de me voir ? Elle couina : « Max ! Mais cela fait des années !

— Je sais Flora, mais c'est l'occase, si tu es libre. Parce que… devine ! Je

suis à Port-Mars sans Hilda. »

Elle se remit à couiner : « Ça, c’est chouette ! Alors, rapplique ! »

Mes yeux se désorbitèrent un rien. C’était trop beau. « Tu veux dire que tu es disponible ? » Il faut que vous compreniez bien que Flora n’était jamais disponible sans un très long préavis. Oui, le genre de fille à vous tournebouler.

Elle me dit : « Oh, j’ai bien une sorte de petit arrangement incertain, Max, mais je vais régler ça. Arrive !

— J’arrive ! » m’écriai-je joyeusement.

Flora, c’était le genre de souris… Bon, je vais vous dire : elle maintenait son appartement à la gravité martienne, 0,4 de la norme terrestre. Le gadget qui la libérait ainsi du champ de gravité artificielle de Mars était naturellement très coûteux, mais si vous avez jamais tenu une fille dans vos bras sous une gravité de 0,4, pas besoin de vous expliquer le topo. Sinon, les explications ne serviraient à rien. Et j’en suis désolé pour vous, en plus. On a beau parler de flotter dans les nuages…

Je coupai la communication, et seule la perspective de retrouver tout cela en chair et en os m’incita à éteindre l’écran si vite. Je sortis de la cabine.

Et ce fut à ce point, à cet instant précis, une faible fraction de seconde, que le premier relent de catastrophe vint me chatouiller les narines.

Ce premier avertissement n’était autre que le crâne chauve de ce putain de Rog Crinton, des bureaux de Mars, qui luisait au-dessus d’une pleine gueule d’yeux bleu clair, de teint jaunâtre et de moustache châtain clair. Je ne pris pas la peine de me ficher à quatre pattes pour me prosterner, le front à terre, puisque mon congé avait commencé dès l’instant où j’avais débarqué.

Je m’adressai donc à lui avec la courtoisie la plus élémentaire : « Que me voulez-vous, car je suis pressé ! J’ai un rendez-vous. »

Il me répondit : « Vous avez rendez-vous avec moi. Je vous attendais au bureau de débarquement. »

Je lui dis : « Je ne vous ai pas vu…

— Vous n’avez rien vu du tout », répliqua-t-il.

Et d’ailleurs il avait raison, à la réflexion, car s’il se tenait dans le bureau, il avait dû virevolter sur place depuis mon passage, car j’avais filé devant ledit bureau comme la comète de Halley au ras de la couronne solaire.

Je repris : « Très bien. Que me voulez-vous ?

— J’ai un petit travail pour vous. »

Cela me fit rigoler. « C’est mon mois de détente, l’ami.

— Et nous sommes en état d’alerte rouge d’urgence, l’ami. »

Ce qui voulait dire pas de vacances, aussi sec. Je n’y croyais pas. Je protestai : « Oh, zut, Rog ! Un peu de cœur, voyons. J’ai une alerte d’urgence

personnelle, moi.

— Rien comme la nôtre.

— Rog ! gueulai-je, ne pouvez-vous trouver quelqu'un d'autre ? N'importe qui ?

— Vous êtes le seul agent de Grade A sur Mars.

— Alors demandez à la Terre. Les agents, ils les entassent comme des sardines au Quartier Général.

— Il faut que cela se fasse avant onze heures du soir. Que se passe-t-il ? Vous ne pouvez pas disposer de trois heures ? »

Je me pris la tête à deux mains. Ce gars *ne savait* tout simplement pas. Je lui demandai : « Vous me laisserez bien passer un coup de bigophone, quand même ? »

Je reculai dans la cabine, lançai à Crinton un regard noir et lui déclarai : « Strictement privé ! »

Flora apparut éclatante sur l'écran, de nouveau, comme un mirage sur un astéroïde. Elle s'enquit : « Cela ne colle plus, Max ? Ne me dis pas qu'il y a un empêchement. J'ai annulé mon autre rendez-vous.

— Flora, mon bébé, je viendrai. Je viendrai certainement. Mais je suis retenu par un imprévu. »

Elle me posa alors la question de rigueur, d'un ton offensé, et je lui dis : « *Non.* Pas une autre fille. Avec toi dans la même ville, il n'y a pas d'autres filles. Peut-être des femelles, mais pas des filles. Mon petit ! Mon chou ! » (J'avais de furieuses envies, mais étreindre un écran de vidéo n'est pas un passe-temps d'adulte.) « Une question d'affaires. Attends-moi. Ce ne sera pas long.

— D'accord », fit-elle, mais à sa façon de le dire ce n'était pas tout à fait d'accord, si bien que je me mis à trembler.

Je ressortis de la cabine et demandai à Rog : « Bon. Quel genre d'embrouille avez-vous encore combiné pour moi ? »

On se rendit au bar du spacioport où on choisit une stalle isolée. Il me dit aussitôt : « Le *Géant d'Antarès* va arriver de Sirius dans une demi-heure exactement, à huit heures, heure locale.

— Bien.

— Trois hommes en descendront, entre autres, pour attendre le *Dévoreur d'Espace* qui se posera à onze heures en provenance de la Terre, et repartira ensuite pour Capella. Les trois hommes embarqueront sur le *Dévoreur d'Espace* et sortiront alors des limites de notre juridiction.

— Et alors ?

— Alors, de huit à onze heures, ils seront dans une salle d'attente particulière et vous serez avec eux. J'ai des images d'eux trois en tridimension pour que vous sachiez qui ils sont et que vous les distinguiez l'un de l'autre. Vous aurez de huit heures à onze heures pour découvrir lequel d'entre eux transporte de la contrebande.

— De quelle nature, la contrebande ?

— De la Spacioline dénaturée. La pire espèce.

— De la Spacioline dénaturée ? »

Là, il m'avait désarçonné. Je savais bien ce qu'était la Spacioline. Si vous êtes un vagabond de l'espace, vous la connaissez aussi. Et au cas où vous seriez personnellement attaché à la Terre, l'essentiel est de savoir que tout le monde en a besoin pour le premier voyage spatial. Presque tout le monde en a besoin pour la première douzaine de voyages. Et des tas de gens en ont encore besoin pour chaque voyage. Sans cela, c'est le vertige associé à la chute libre, des hurlements de terreur, des psychoses semi-permanentes. Avec le produit, rien ; personne ne souffre. Et il n'y a pas d'accoutumance, pas d'effets secondaires nuisibles. La Spacioline est idéale, indispensable, irremplaçable. Dans le doute, prends de la Spacioline !

Rog reprit : « Tout juste, de la Spacioline modifiée. Il est possible d'en changer la composition chimique par une réaction très simple que chacun peut faire dans sa cave, pour obtenir une drogue qui vous expédie à des distances gigantesques et devient votre habitude chérie dès la première prise. Elle se situe alors sur le même plan que les plus dangereux alcaloïdes connus.

— Et on vient seulement de s'en apercevoir ?

— Non. Le Service en est informé depuis des années, et nous avons empêché les autres de le savoir en étouffant net toutes nos découvertes. Mais à présent, cela va trop loin.

— Comment cela ?

— Un des hommes qui vont s'arrêter un moment dans ce spacioport transporte sur sa personne un peu de Spacioline traitée. Les chimistes du Système de Capella, qui se trouve en dehors de la Fédération, l'analyseront et trouveront des moyens d'en synthétiser davantage. Après quoi, ce sera soit la guerre à la drogue la plus menaçante que nous ayons jamais eue, soit la suppression du problème par la suppression de la source.

— Vous voulez dire de la Spacioline ?

— Oui. Et si nous supprimons la Spacioline, nous supprimons du même coup les voyages dans l'espace. »

Je décidai d'aller droit au but. « Lequel des trois la détient ? »

Il eut un vilain sourire. « Si nous le savions, aurions-nous besoin de vous ?

C’est à vous de le trouver.

— Vous faites appel à moi pour ce lamentable boulot de fouille ?

— Touchez seulement celui qu’il ne faut pas, et c’est votre tête qui se joue ! Chacun d’eux est un grand homme sur sa propre planète. Ce sont Edward Harponaster, Joaquin Lipsky et Andiamo Ferrucci. Alors ? »

Il avait raison. J’avais entendu parler de chacun d’eux. Il y a des chances que vous aussi ; et pas un d’entre eux sur qui mettre la main sans avoir des preuves à l’avance, comme vous en avez certainement conscience. Je demandai : « Est-ce que l’un d’eux participerait à une sale combine comme…

— Il y a des trillions en jeu, répondit Rog. Ce qui signifie que n’importe lequel des trois se mouillerait pour cela. Et l’un d’eux *trempe* déjà, car Jack Hawk en était arrivé à ce point avant qu’on le tue…

— Jack Hawk est *mort* ? » J’oubliai un moment la menace de drogue pesant sur la Galaxie. Un instant, je faillis oublier Flora.

« C’est la vérité, et c’est un de ces types qui a organisé l’assassinat. Maintenant, à vous de découvrir lequel. Vous mettez la main sur le coupable avant onze heures et vous avez droit à de l’avancement, avec augmentation de salaire, vous vengez ce pauvre Jack Hawk et vous sauvez la Galaxie. Commettez une erreur de personne et la situation interstellaire sera intenable et vous serez limogé, inscrit sur toutes les listes noires d’ici à Antarès et de partout.

— Et si je fais chou blanc ?

— Pour le Service, cela aurait le même effet que de vous tromper de bonhomme.

— Donc, il faut que je trouve quelqu’un, mais seulement celui qu’il faut, sinon on me présente ma propre tête sur un plateau ?

— Et en tranches minces. Vous commencez à comprendre, Max ? »

Durant une longue vie passée à être laid, Rog Crinton n’avait jamais paru plus laid. Le seul réconfort que m’apportait la contemplation de sa face, c’est qu’il était marié également, et qu’il vivait avec sa femme à Port-Mars tout au long de l’année. Et il le mérite bien. Peut-être suis-je un peu dur pour lui, mais *il le mérite*.

Je passai en vitesse un appel à Flora dès que Rog fut hors de vue.

« Alors ? fit-elle.

— Ma chérie, c’est une histoire dont je ne peux pas te parler. Mais il faut que je m’en occupe, tu comprends ? Tiens bon, je vais en finir même si je dois nager dans le Grand Canal jusqu’à la calotte polaire en caleçon, tu vois ? Même si je dois décrocher Phobos du ciel. Même si je dois me couper en petits morceaux et m’expédier moi-même par colis postal.

— Mince ! fit-elle. Si j’avais su que je devrais attendre aussi… »

Je fis la grimace. Elle n’était pas du genre qui réagit à la poésie. En fait, c’était simplement une fille d’action… Mais après tout, pour flotter en faible gravité dans une mer d’odeurs de jasmin avec Flora, le sens de la poésie n’entrait pas dans les talents indispensables.

J’insistai : « Attends-moi, Flora. Ce ne sera vraiment pas long. Et je te revaudrai ça. »

J’étais certes contrarié, mais pas encore tourmenté. À peine Rog m’avait-il quitté que j’avais déjà imaginé comment je reconnaîtrais le coupable entre les trois hommes.

C’était facile. J’aurais dû rappeler Rog et le mettre au courant, mais il n’y a pas de loi pour vous interdire d’aimer un œuf battu dans votre verre de bière ou de l’oxygène dans votre air. Cela me prendrait cinq minutes, et hop ! j’irais rejoindre Flora ; avec un peu de retard, sans doute, mais avec une promotion, une augmentation et un gros baiser mouillé sur les deux joues de la part du Service.

Vous allez tout de suite comprendre. Les grands industriels ne s’amusent guère à faire des bonds dans l’espace ; ils utilisent la transception vidéophonique. Quand il leur arrive d’aller à quelque conférence interstellaire au sommet, comme le faisaient probablement ces trois-ci, ils prennent de la Spacioline. D’une part, ils n’ont pas assez de voyages dans la panse pour risquer de s’en passer. D’autre part, la Spacioline est la façon onéreuse de procéder et les industriels aiment faire les choses en grand. Je connais bien leur psychologie.

Donc, cela marcherait pour deux d’entre eux. Par contre celui qui transporterait de la marchandise de contrebande ne pourrait pas courir le risque d’avaler de la Spacioline… même pour se garder du mal de l’espace. Sous l’effet de la Spacioline, ou il jetterait la drogue, ou il la donnerait, ou il en parlerait comme un idiot. Il *faudrait* garder la pleine maîtrise de soi.

C’était aussi simple que ça, alors j’attendis.

Le *Géant d’Antarès* arriva à l’heure et les muscles de mes jambes se tendirent pour un démarrage rapide dès que j’aurais mis la main au collet du salaud de trafiquant et assassin, et expédié les deux autres éminents capitaines d’industrie pour la suite de leur voyage.

On amena d’abord Lipsky. Il avait des lèvres épaisses et rouges, les mâchoires arrondies, les sourcils très foncés et les cheveux grisonnants. Après m’avoir jeté un coup d’œil, il s’assit. Rien. Il était sous l’effet de la Spacioline.

Je lui dis : « Bonsoir, monsieur. »

Il débita d’une voix rêveuse : « Surréalismus de panama les cœurs en trois

quarts du temps pour une tasse de caféblique de parole. »

C'était la conséquence caractéristique de la Spacioline. Les boutons de commande de l'esprit humain sont livrés à eux-mêmes. Toute syllabe en suggère une autre en une forme d'association incohérente.

Andiamo Ferrucci arriva ensuite. Moustache noire, longue, cirée, teint olivâtre, le visage grêlé de variole. Il s'installa dans un autre fauteuil, face à nous.

Je lui demandai : « Bon voyage ?

— Voyage voyance fantastic-toc pendule qui croasse sur l'oiseau », répondit-il.

Je souris intérieurement. Il ne restait que Harponaster. J'avais mon pistolet à aiguilles dissimulé dans la paume, ainsi que le filin magnétique prêt à le saisir.

Et Harponaster entra. Il était mince, la peau tannée, avait le crâne presque chauve et paraissait nettement plus jeune qu'il ne m'avait semblé sur son image tridimensionnelle. Et il était Spaciolіné jusqu'aux cheveux… le peu qu'il en avait.

Je lâchai un juron.

Il y répondit par : « Foutuyanque note discours à sa dernière heure heureusement mentirais-tu tout comme. »

Ferrucci dit : « Truie de truisme territoire en cause cause toujours jour et nuit rossignol. »

Lipsky : « Gai lord doping pong balles. »

Je les examinais l'un après l'autre tandis que les phrases insensées devenaient de plus en plus courtes. Et le silence s'établit.

Je saisissais très bien ce qui se passait. L'un d'eux truquait. Il avait réfléchi que ne pas prendre la Spacioline le dénoncerait. Il avait pu acheter un fonctionnaire pour lui faire des injections salines, ou s'arranger d'une autre façon.

Il fallait bien que l'un d'eux bluffe. Ce n'était pas difficile d'imiter les effets de ce produit. Sur les ondes subéthériennes, les comédiens font régulièrement un numéro à la Spacioline. *Vous* les avez entendus.

Il était huit heures trente, mon boulot et ma réputation étaient en jeu, et ma tête commençait à dodeliner. Il fallait que je tienne compte de tout ça. Je remis à plus tard la réflexion pour penser à Flora. Elle n'allait pas m'attendre indéfiniment. Et même il y avait des chances pour qu'elle n'attende pas une demi-heure.

Je me posai alors des questions. Est-ce que le truqueur serait en mesure de continuer les associations syllabiques si je le faisais en douce dériver en terrain glissant ?

Je dis : « Le plancher est rempli de solides rogues », en prononçant sans interruption les derniers mots pour en faire *solidrogue.*

Lipsky prit la suite : « Drogue le bardot ré mi fa sol la sauver. »

Ferrucci enchaîna : « Sauver et coupe de cheveux au-dessus du troupeau ordinaire néréide de mars à l'harmonica et la joue rose se lève. »

Harponaster : « Lève le vent la neige et j'ai tenté sous le ciel effervescent et sensibilité thé thon. » Lipsky donna la réplique : « Ton air de Brest. » Ferrucci : « Restranquille. »

Harponaster : « Qu'il dit l'gars. »

Encore quelques grognements, et le jeu cessa. J'essayai une nouvelle fois, sans oublier de prendre des précautions. Ils se rappelleraient par la suite tout ce que j'aurais dit et il fallait que je ne prononce que des mots innocents, sans danger. Je recommençai :

« C'est une foutrement bonne ligne spatiale. » Ferrucci prit la suite : « Spatialisme des tigres qui aboient dans la prairie des chiens du whou-whou… »

Je le coupai, en regardant Harponaster. « Une foutrement bonne ligne spatiale.

— Sial la moindre irégugusse suce suspicion de malle à vêtements mention bien. »

J'adressai mon regard le plus noir à Lipsky, et coupai Harponaster : « Bonne ligne spatiale.

— Y a le temps chocolat chaud pareil pas pour pommes de terre terribles tas. »

Un autre poursuivit : « Tas de dingues d'imbéciles syllabes l'abondance.

— Danse avec les pieds.

— Piété thé.

— T'es pas venu.

— Nu comme ver.

— Vertu. »

Je fis encore quelques essais sans aboutir à rien. Le truqueur – lequel ? – avait dû s'exercer ou avait un talent naturel pour les associations incohérentes. Il devait se mettre l'esprit en veilleuse et laisser les mots venir au hasard. En plus, il savait sans doute ce que je voulais et cela l'inspirait. Si « drogue » ne m'avait pas trahi, « ligne spatiale », à trois reprises, l'avait fait à coup sûr. Pour les deux autres, je ne risquais rien, mais *lui* était au courant.

… Et il se payait ma tête, en plus. Tous les trois avaient prononcé des phrases où filtrait un sentiment profond de culpabilité (« suspicion de malle », « drogue de dessous », « sauver », et d'autres mots troubles). Ils racontaient tout

cela sans rien y pouvoir, au hasard. Deux d’entre eux, oui. Mais le troisième s’en offrait une tranche.

Comment j’ai découvert le troisième ? J’éprouvais une haine passionnée, fiévreuse, envers lui, et mes doigts en frémissaient. Ce salopard voulait pervertir toute la Galaxie. Bien plus, il avait tué mon collègue et ami. Plus encore, il m’empêchait d’aller retrouver Flora.

J’aurais pu m’approcher de chacun d’eux pour les fouiller. Les deux qui étaient vraiment sous l’effet de la Spacioline ne bougeraient pas un doigt pour s’y opposer. Ils n’éprouvaient nulle émotion, peur ni inquiétude, pas de haine, pas de colère, pas de désir de se défendre. Donc, si l’un d’eux esquissait le moindre mouvement de résistance, je tiendrais mon homme.

Mais les innocents s’en souviendraient par la suite. Ils se rappelleraient une fouille exécutée sur des personnes soumises à la Spacioline.

Je poussai un soupir. Si j’essayais, j’aurais certes mon criminel ; mais ultérieurement, je serais plus semblable à de la viande hachée qu’aucun autre agent ne l’avait jamais été. Il y aurait un grand coup de balai dans le Service, un énorme scandale à l’échelle galactique ; et dans ce désordre et ce tumulte, le secret de la Spacioline modifiée se répandrait de toute façon, alors à quoi bon ?

Bien sûr, il y avait une chance pour que le premier que je toucherais soit le bon. Une chance sur trois. J’en aurais donc de toute manière une contre moi. Dieu seul a le pouvoir de gagner à tous les coups.

Zut ! quelque chose les avait déclenchés pendant que je marmonnais tout bas et la Spacioline est communicative et tivoli et livarot et bon Dieu ! Oh…

Je regardai ma montre avec désespoir et constatai qu’il était neuf heures quinze.

Où diable passait le temps ?

Oh, mon Dieu ! Oh, zut ! Oh, Flora !

Je n’avais pas le choix. Je me rendis à la cabine pour une brève conversation avec Flora. Tout ce qu’il y a de rapide, vous comprenez, pour garder le contact ; en présumant qu’il ne fût pas déjà coupé.

Je me répétais : elle ne va pas répondre.

Je tâchais de m’y préparer. Il y avait d’autres filles, après tout, il y avait d’autres…

À quoi bon ? Il n’y avait pas d’autres filles.

Si Hilda avait été à Port-Mars, je n’aurais pas pensé à Flora, pour commencer, et ç’aurait été sans importance. *Mais j’étais à Port-Mars sans Hilda*. Et j’avais rendez-vous avec Flora.

La sonnerie retentissait et retentissait et je n’osais pas raccrocher.

Réponds ! Réponds !

Elle répondit. Elle fit : « C'est *toi* !

— Bien sûr, chérie. Qui voudrais-tu que ce soit ?

— Des tas de gens. *Un type qui viendrait.*

— Il n'y a que cette petite affaire, ma douce.

— Quelle affaire ? Pour qui les plastons ? »

Je manquai de peu m'étonner. Qu'est-ce que c'était encore que cette histoire de plastons ?

Et cela me revint. Je lui avais raconté une fois que j'étais représentant en plaston. C'était le jour où je lui avais offert un déshabillé en plaston, tout ce qu'il y a de plus chouette.

Je dis : « Écoute, accorde-moi encore une demi-heure… »

Ses yeux s'humidifièrent. « Je suis ici toute seule à m'ennuyer.

— Tu n'y perdras pas. » Pour vous montrer à quel degré de désespoir j'étais tombé, je commençais nettement à laisser ma pensée errer sur des chemins qui ne pouvaient mener que chez le bijoutier, même si la large brèche dans le compte en banque devait attirer l'œil perçant de Hilda tout comme la Nébuleuse du Fer à Cheval coupe la Voie Lactée. Seulement, voilà, j'étais désespéré.

Elle me dit : « J'avais un excellent rendez-vous et je l'ai laissé choir. »

Je protestai : « Tu m'avais dit que c'était un petit arrangement imprécis ? »

C'était une erreur. Je m'en rendis compte aussitôt.

Elle cria sur le mode aigu : « *Un petit arrangement imprécis* ! (C'était pourtant bien ce qu'elle m'avait donné à entendre. Elle me l'avait dit. Mais, avec les femmes, avoir la vérité pour soi ne fait qu'empirer les querelles. Comme si je ne l'avais pas appris depuis longtemps !) Tu qualifies comme ça un homme qui m'a promis une propriété sur la Terre… »

Et elle se mit à me décrire la propriété en long et en large. Il n'y avait pas une seule fille à Port-Mars qui ne désirât se faire offrir par tous les moyens une propriété sur la Terre, et on pouvait compter le nombre de celles qui en obtenaient une sur le sixième doigt d'une main à l'autre.

Je voulais la faire taire. Rien à faire.

Elle finit par déclarer : « Et me voilà ici toute seule, avec *personne.* » Puis elle raccrocha.

Après tout, elle avait raison. Je me faisais l'impression d'être le plus dégueulasse des salopards de la Galaxie.

Je retournai dans la salle d'attente. Un valet posté à l'entrée me salua bien bas.

Je contemplai les trois industriels en me demandant dans quel ordre je les étranglerais lentement si seulement j'en recevais l'ordre. Peut-être Harponaster

en premier. Il avait le cou mince et tendineux, facile à entourer des doigts et une pomme d'Adam accentuée pour y accrocher les pouces.

Cela me donna une quantité infinitésimale de réconfort, au point que je murmurai : « Oh, mon vieux ! » rien que de plaisir imaginaire.

Cela les remit en branle d'un seul coup. Ferrucci dit : « Vieux seau d'eau répands ta foutue flotte sur nous, Dieu le sauveur de sous… »

Harponaster, avec son cou maigre, ajouta : « Soupèse le fricoteur de la nièce qui n'aime pas le caporal. »

Lipsky enchaîna : « Ralliez-vous à mon panache et buvez un verre.

— Véritablement votre aumônière pend dans le mille.

— Mille bêtes dites vos prières.

— Ères à l'infini.

— Ni oui ni non je t'aime.

— Et merci grandement.

— Menteur habile.

— Bile. »

Et plus rien.

Ils me regardaient fixement. Je les regardais fixement. Ils étaient vides d'émotion (deux d'entre eux, du moins) et j'étais vide d'idées. Et le temps passait.

Je continuai de les lorgner tout en pensant à Flora. Il me vint à l'idée que je n'avais plus rien à perdre que je n'aie déjà perdu. Aussi bien leur parler d'elle.

J'entamai : « Messieurs, il y a dans cette ville une fille dont je ne donnerai pas le nom de crainte de la compromettre. Permettez que je vous en fasse la description, messieurs. »

Ce que je fis. Même si c'est moi qui le dis, les deux heures écoulées m'avaient tellement mis à cran que le portrait que je traçai de Flora se para d'une sorte de poésie qui paraissait jaillir des sources de forces viriles au sous-sol de mon inconscient.

Et ils restaient figés, presque comme s'ils m'eussent écouté, ne m'interrompant que rarement. Les gens soumis aux effets de la Spacioline ont une sorte de courtoisie. Ils ne parlent pas quand un autre a la parole. C'est pour cela qu'ils attendent leur tour.

Je continuai mon esquisse avec une profonde tristesse au cœur, qui se trahissait dans ma voix, jusqu'à ce que les haut-parleurs annoncent en tons émouvants l'arrivée du *Dévoreur d'Espace*.

Alea jacta est. Je lançai d'une voix forte : « Debout, messieurs.

— Pas vous, l'assassin », et mon filin magnétique s'enroula autour du poignet de Ferrucci avant qu'il ait pu reprendre haleine.

Il se débattit comme un démon. Il n'était pas sous l'influence de la Spacioline. On découvrit la Spacioline traitée dans de minces sacs de plastique couleur chair collés à la face intérieure de ses cuisses. Ce n'était pas du tout visible, on ne pouvait les découvrir qu'au toucher ; encore fallut-il user d'un couteau pour s'en assurer.

Plus tard, Rog Crinton, souriant et à moitié cinglé de soulagement m'empoigna par le revers du veston, de toutes ses forces. « Comment avez-vous fait ? Qu'est-ce qui l'a trahi ? »

Je tentai de me dégager tout en répondant : « L'un d'eux feignait d'être dans la vape de la Spacioline. J'en étais certain. Alors je leur ai parlé… » (Prudence ! les détails ne le regardaient pas, vous comprenez.) « … euh… d'une fille, et deux d'entre eux n'ont pas eu la moindre réaction, donc ils étaient Spaciolinés. Mais la respiration de Ferrucci s'est accélérée et la transpiration a perlé à son front. Je leur ai donné une description assez sensationnelle, et il a réagi, donc il n'était pas sous l'effet de la Spacioline. Et maintenant, si vous vouliez bien me lâcher ? »

Il me lâcha et je faillis tomber à la renverse.

J'étais prêt à filer. Mes pieds battaient le sol sans que je le leur dise… mais je revins sur mes pas.

« Hé, Rog, dis-je, pourriez-vous me signer un bon de mille crédits sans que cela paraisse dans les comptes… pour services particuliers rendus au Service ? »

Ce fut alors que je me rendis compte qu'il était à demi fou de soulagement et d'une gratitude toute provisoire. « Bien sûr, Max, bien sûr. Dix mille crédits si vous voulez.

— *Je veux*, dis-je, en l'attrapant à mon tour par les revers. Je veux. Je veux. »

Il rédigea un bon officiel de dix mille crédits ; aussi valable que des espèces dans la moitié de la Galaxie.

Il avait la figure largement fendue d'un sourire en me le remettant et vous vous doutez bien que moi aussi, j'avais le sourire en l'empochant.

Comment *il* entendait le passer en comptabilité, c'était son affaire ; l'intéressant de la chose, c'est que moi, je n'aurais pas à en rendre compte à Hilda.

J'étais de nouveau planté dans la cabine, pour appeler Flora une dernière fois. Je n'osais pas attendre d'être chez elle. Une demi-heure de plus et elle aurait le temps de se trouver quelqu'un d'autre, si ce n'était déjà fait.

Qu'elle réponde. Qu'elle réponde. Qu'elle…

Elle répondit, mais elle était en robe du soir. Elle sortait et je l'avais visiblement attrapée de justesse.

« Je sors, m'annonça-t-elle. Il y a *encore* des hommes courtois. Et je ne

souhaite nullement te revoir. Je ne veux même plus t'apercevoir. Tu me ferais un grand plaisir, monsieur je ne sais qui, si tu voulais bien déclencher mon système d'appel et ne plus jamais le souiller de… »

Je ne disais rien. Je restais debout à retenir mon souffle et aussi à tenir le bon de crédit de façon à ce qu'elle le voie bien. Debout. Le papier en avant.

Et naturellement, au mot « souiller », elle s'approcha pour un examen de plus près. Elle n'était pas très instruite, la môme, mais elle était capable de lire « dix mille crédits » plus vite que n'importe quel universitaire du système solaire.

Elle fit : « Max ! C'est pour moi ?

— C'est tout à toi, mon petit. Je te disais bien que j'avais une petite affaire à régler. Je voulais te faire une surprise.

— Oh, Max, comme c'est gentil. Tu sais, je n'étais pas vraiment fâchée. C'était pour rire. Viens tout de suite me rejoindre. » Elle ôta son manteau.

« Et le type avec qui tu devais sortir ?

— Puisque je te dis que c'était de la blague !

— J'arrive », dis-je, la voix un peu étranglée.

« Et avec tous ces crédits, jusqu'au dernier, j'espère ? » fit-elle d'un air coquin.

— Jusqu'au dernier. »

Je coupai le contact, sortis de la cabine et enfin, à présent, je n'avais plus qu'à… plus qu'à…

J'entendis crier mon nom : « Max ! Max ! » Quelqu'un accourait vers moi. « Rog Crinton m'a dit que je te trouverais ici. Maman est tout à fait rétablie, après tout, alors j'ai obtenu un passage de faveur sur le *Dévoreur d'Espace*. Dis, qu'est-ce que c'est que ces dix mille crédits ? »

Je ne me retournai pas. Je dis : « Bonjour, Hilda. »

Alors, je pivotai et réussis l'exploit le plus difficile de ma vie de bon à rien de vagabond de l'espace.

Je parvins à sourire.

I'm in Marsport without Hilda.
Fantasy House, Inc., 1957.

LES TENDRES VAUTOURS

DEPUIS maintenant quinze ans, les Hurriens occupaient leur base sur l'autre face de la Lune.

C'était sans précédent, inouï. Jamais Hurrien n'avait rêvé que les choses traînent aussi longtemps. Les équipes de décontamination restaient en alerte, sur le qui-vive depuis quinze ans, prêtes à foncer à travers les nuées radioactives pour sauver les survivants possibles… Bien entendu contre honnête paiement.

Mais quinze fois la planète avait tourné autour de son soleil. Pendant chacune de ces révolutions, le satellite avait effectué un peu moins de treize fois sa rotation autour de la primaire. Et durant tout ce temps, la guerre nucléaire n'avait pas eu lieu.

Les services secrets des grands primates avaient fait exploser des bombes nucléaires en divers points de la surface de la planète. La stratosphère de cette dernière avait acquis une chaleur stupéfiante sous l'effet des déchets radioactifs. Pourtant, toujours pas de guerre.

Devi-en espérait ardemment être remplacé. Il était le quatrième Capitaine-commandant de cette expédition colonisatrice (si l'on pouvait encore la qualifier ainsi après quinze ans de suspension d'activité), et il aurait été parfaitement heureux que son gouvernement en désigne un cinquième. Maintenant que le monde natal envoyait un Archadministrateur pour étudier en personne la situation, on le relèverait peut-être bientôt de cette mission. Bon !

Debout à la surface lunaire, engoncé dans son scaphandre spatial, il songeait au pays, à Hurria. À cette pensée, ses bras minces et longs s'agitaient nerveusement, comme s'ils eussent aspiré (par un instinct vieux de millions d'années) à retrouver les arbres ancestraux. Il n'avait que trois pieds de haut. Ce que l'on voyait de lui à travers le hublot du casque était un visage noir et ridé, avec un nez bulbeux et mobile en plein milieu. Par contraste la petite touffe de barbe paraissait d'un blanc pur. Dans le dos du scaphandre, juste au-dessous de la taille, se trouvait un renflement à l'intérieur duquel la queue courte et trapue du Hurrien reposait en tout confort.

Naturellement, Devi-en jugeait son apparence tout à fait normale, bien qu'il fût parfaitement au courant des différences entre les Hurriens et toutes les autres formes d'intelligences de la Galaxie. Seuls les Hurriens étaient si petits ; seuls ils avaient des queues ; seuls ils étaient végétariens… seuls ils avaient échappé à l'inévitable guerre nucléaire qui avait détruit toutes les autres espèces intelligentes connues.

Il se tenait dans la vaste plaine emmurée qui s'étendait sur tant de kilomètres

que le bord abrupt et circulaire (on l'aurait qualifié de cratère sur Hurria, s'il avait été plus petit) restait invisible par-delà l'horizon. Contre le flanc sud de la muraille, où l'on était toujours un peu protégé contre les rayons directs du soleil, une ville avait grandi. Elle avait commencé en campement provisoire, bien sûr, mais au cours des ans, on y avait amené des femmes, et des enfants y étaient nés. Maintenant, il y avait des écoles et des installations hydroponiques perfectionnées, de vastes réservoirs d'eau, bref, tout ce qu'il fallait à une cité construite sur un monde sans atmosphère.

C'était ridicule ! Tout cela parce qu'une planète disposant d'armes nucléaires se refusait à la guerre nucléaire !

L'Archadministrateur, qui ne tarderait pas à arriver, poserait l'inévitable et presque immédiate question que Devi-en se répétait si souvent depuis si longtemps.

Pourquoi n'y avait-il pas eu de guerre nucléaire ?

Devi-en observait les Mauvs massifs qui préparaient à présent le terrain pour l'alunissage, effaçant les inégalités et posant la couche de céramique de l'aire, destinée à absorber la poussée de champ suratomique pour que les passagers en souffrent le moins possible à l'intérieur du vaisseau.

Même en combinaison, les Mauvs dégageaient une impression de puissance, mais ce n'était que celle des muscles. Derrière eux, la petite silhouette d'un Hurrien leur donnait des ordres et les Mauvs obéissaient avec docilité. Naturellement.

La race mauvienne, entre toutes les formes intelligentes de grands primates, payait ce qu'elle devait dans la monnaie la plus inusitée, un quota de leurs personnes plutôt qu'une part de leurs biens matériels. C'était un tribut d'une utilité étonnante, beaucoup plus que de l'acier, de l'aluminium ou des produits rares, sous bien des aspects.

Le récepteur de Devi-en s'anima en hésitant. « Le vaisseau est en vue, monsieur, lui dit-on. Il se posera dans l'heure à venir.

— Très bien, répondit Devi-en. Faites préparer mon véhicule pour me conduire à la nef dès que les manœuvres d'alunissage commenceront. »

Il n'avait pas du tout le sentiment que c'était « très bien ».

L'Archadministrateur vint, accompagné de sa suite personnelle de cinq Mauvs. Ils entrèrent dans la ville avec lui, un de chaque côté, trois derrière. Ils l'aidèrent à ôter son scaphandre avant de se débarrasser des leurs.

Leurs corps aux poils rares, leurs gros visages aux traits taillés à la hache, leurs nez larges et leurs joues plates inspiraient la répugnance, mais pas la peur. Deux fois plus grands que les Hurriens et plus de deux fois plus larges, il y avait

dans leurs regards un vide, et un élément de soumission totale dans leur façon de se tenir, leurs cous aux muscles saillants un peu inclinés, leurs bras gonflés pendant mollement.

L'Archadministrateur les congédia et ils se retirèrent en groupe. Bien sûr, il n'avait pas vraiment besoin de leur protection, mais sa position exigeait qu'il ait cinq gardes, voilà tout.

On ne discuta pas des affaires pendant le repas ni durant les formalités presque sans fin de l'accueil. À une heure qui aurait été mieux appropriée pour le sommeil, le supérieur administratif passa ses petits doigts dans sa touffe de barbe et demanda : « Combien de temps encore devrons-nous attendre cette planète, Capitaine ? »

Il avançait clairement en âge. Les poils de ses bras grisonnaient et les touffes des coudes étaient presque aussi blanches que sa barbe.

« Je ne saurais vous le dire, votre Grandeur, répondit Devi-en avec humilité. Ils n'ont pas suivi la voie.

— C'est une évidence. La question est donc : pourquoi n'ont-ils pas suivi la voie ? Le Conseil voit distinctement que vos comptes rendus promettent plus qu'ils ne tiennent. Vous exposez des théories mais sans fournir de détails. Maintenant, nous en avons assez de tout cela, sur Hurria. Si vous savez quoi que ce soit que vous ne nous ayez pas encore dit, le moment est venu de le faire.

— Il est difficile de saisir le problème, votre Grandeur. Nous n'avions jamais encore connu l'expérience de surveiller une population pendant une période aussi prolongée. Jusqu'à une date récente, nous observions dans l'idée d'assister enfin aux événements normaux. Tous les ans, nous attendions la guerre nucléaire pour l'année suivante, et ce n'est que depuis que je suis Capitaine que nous nous sommes mis à étudier la population avec une attention accrue. Cette longue attente nous a au moins conféré l'avantage d'apprendre quelques-unes de leurs langues principales.

— Vraiment ? Sans même vous être posés sur leur planète ? »

Devi-en s'expliqua : « Ceux de nos vaisseaux qui ont pénétré dans l'atmosphère de la planète ont enregistré une quantité de messages radio pendant leurs missions de reconnaissance, notamment pendant les premières années. J'ai confié le travail à nos ordinateurs linguistiques et depuis un an, je m'efforce de trouver une signification à tout cela. »

L'Archadministrateur écarquilla les yeux. Son attitude était telle que toute exclamation d'étonnement eût été superflue. « Et avez-vous découvert quoi que ce soit d'intéressant ?

— C'est possible, votre Grandeur, mais ce que j'ai compris jusqu'à présent est si étrange et les preuves proprement dites sont si incertaines que je n'ai pas

osé en parler dans mes rapports officiels. »

L'Archadministrateur avait saisi le sens de cette phrase. Il reprit, d'un ton guindé : « Verriez-vous des objections à m'exposer votre point de vue officieusement… à moi-même ?

— J'en serais très heureux, répondit aussitôt Devi-en. Naturellement, les habitants de la planète sont une espèce de grands primates. Et ils ont l'esprit de compétition. »

L'autre expulsa son haleine avec un certain soulagement et se passa vivement un coup de langue sur le nez. « J'avais l'étrange idée qu'ils pouvaient bien *ne pas* avoir l'esprit de compétition, murmura-t-il, et que cela risquait… Mais, allez, continuez.

— Ils sont bien compétitifs, affirma Devi-en. Beaucoup plus que l'on ne s'y attendrait en se fiant aux moyennes.

— Alors pourquoi le reste ne s'ensuit-il pas ?

— La suite est logique jusqu'à un certain point, votre Grandeur. Après la longue et normale période d'incubation, ils ont commencé à se mécaniser ; après quoi, les habituelles tueries des grands primates sont devenues des guerres vraiment destructrices. À la fin de la dernière guerre à grande échelle, ils ont mis au point des armes nucléaires et le conflit a cessé immédiatement. »

L'Archadministrateur acquiesça de la tête, puis demanda : « Et ensuite ? »

Devi-en répondit : « Ce qui aurait dû se produire, c'était que la guerre nucléaire aurait dû commencer peu après et, au cours du conflit, les armes nucléaires, rapidement devenues plus puissantes et plus destructrices, auraient néanmoins été utilisées de la manière habituelle chez les primates, et aurait rapidement réduit la population à quelques survivants mourant de faim sur un monde en ruines.

— D'accord. Mais ce n'est pas arrivé. Pourquoi pas ? »

Devi-en reprit : « Il y a un fait particulier. Je crois que ces gens, une fois la mécanisation lancée, se sont multipliés à une cadence exceptionnellement élevée.

— Et alors ? fit l'autre. Quelle importance cela a-t-il ? Ils en sont arrivés d'autant plus vite aux armes nucléaires.

— Exact. Mais après leur guerre générale la plus récente, ils ont continué de produire les armes nucléaires à un taux inhabituel. L'accroissement du potentiel de mort a eu lieu avant que la guerre nucléaire ait pu se déclencher, et maintenant ce potentiel a atteint un tel niveau que les intelligences des grands primates n'osent plus risquer un conflit. »

L'Archadministrateur ouvrit tout grands ses petits yeux noirs. « Mais c'est une impossibilité. Peu importent les capacités techniques de ces créatures. La

science militaire ne progresse rapidement qu'en temps de guerre.

— Peut-être n'en va-t-il pas ainsi pour ces êtres particuliers. Cependant, même si c'était vrai, il semble bien qu'ils *aient* une guerre en cours ; pas une véritable, mais une guerre néanmoins.

— Pas une véritable guerre, mais une guerre néanmoins, répéta l'Archadministrateur, l'air ahuri. Qu'entendez-vous par là ?

— Je ne sais pas trop. » Devi-en en remuait le nez, tant il se sentait exaspéré. « C'est sur ce point que mes efforts pour tirer une logique des renseignements désordonnés que nous avons recueillis sont le moins satisfaisants. Il règne sur cette planète quelque chose qu'ils appellent une Guerre Froide. Quoi que ce soit, cela les pousse à des recherches farouches et pourtant cela ne fait pas intervenir la destruction nucléaire totale. »

L'Archadministrateur déclara : « Impossible ! »

Devi-en rétorqua : « Voilà la planète. Et nous voici. Et nous attendons depuis quinze ans. »

Les longs bras de l'Archadministrateur s'élevèrent, se croisèrent au-dessus de sa tête, puis redescendirent sur les épaules opposées. « Alors, il n'y a plus qu'une chose à faire. Le Conseil a étudié la possibilité que la planète en soit arrivée à une position neutre, à une sorte de paix malaisée qui se maintient juste en deçà de la guerre nucléaire. C'est un peu ce que vous venez de me dire, bien que personne autre n'ait avancé les raisons que vous invoquez. Toutefois, c'est une situation que nous ne saurions tolérer.

— Non, votre Grandeur ?

— Non. » Il paraissait presque souffrir. « Plus longtemps se prolongera cet équilibre, plus ces êtres primates de grande taille ont de chances de découvrir les moyens de se déplacer dans l'espace interstellaire. Ils se répandront alors dans la Galaxie, avec une puissance parfaitement compétitive. Vous comprenez ?

— Alors, votre Grandeur ? »

L'administrateur de haute classe s'enfonça davantage la tête entre les épaules, comme s'il eût souhaité ne pas entendre ce qu'il allait dire lui-même. Sa voix était un peu étouffée. « S'ils se trouvent dans un équilibre précaire, nous devons leur appliquer une petite poussée, Capitaine. Il nous faut les pousser. »

L'estomac de Devi-en se retourna, et il eut de nouveau le goût de son dîner dans le fond de la bouche. « Les pousser, votre Grandeur ? » Il se refusait à comprendre.

Mais l'Archadministrateur mit les points sur les i : « Nous devons les aider à déclencher leur guerre nucléaire. » Il paraissait aussi lamentablement malade que Devi-en se sentait lui-même. « Nous le devons ! » acheva-t-il dans un murmure.

Devi-en pouvait à peine parler. Il demanda d'une voix presque inaudible :

« Mais comment pourrait-on y parvenir, votre Grandeur ?

— J'ignore comment… Et ne *me* regardez pas ainsi. La décision n'est pas de moi. Elle émane du Conseil. Vous devez facilement saisir ce qu'il arriverait à la Galaxie au cas où une forme d'intelligence du type grands primates allait pénétrer en pleine force dans l'espace sans avoir été domptée par la guerre nucléaire. »

À cette idée, Devi-en eut un frisson. Toute cette concurrence lâchée contre la Galaxie ! Il insista cependant : « Mais *comment* déclencher la guerre nucléaire ? Comment s'y prend-on ?

— Je vous l'avoue, je ne sais pas. Mais il doit bien exister un moyen ; peut-être un… un message que nous enverrions, ou un… une pluie gigantesque que nous ferions descendre sur eux en déluge, par ensemencement des nuages. Nous pourrions arriver à bien des choses en manipulant leur météorologie.

— Mais en quoi cela causerait-il la guerre nucléaire ? s'obstina Devi-en, pas du tout convaincu.

— Cela ne la causerait peut-être pas. Je n'en ai parlé qu'à titre d'exemple de possibilités. Mais de grands primates doivent le savoir. Après tout, ce sont bien *eux* qui déclenchent les guerres nucléaires dans la réalité. Cela figure dans leur conformation cérébrale, et c'est la décision à laquelle le Conseil a abouti. »

Devi-en percevait le bruit amorti de sa queue qui battait lentement son siège. Il tenta de l'immobiliser, sans succès. « Quelle décision, votre Grandeur ?

— De prendre au piège un grand primate à la surface de la planète. De l'enlever.

— Un *sauvage* ?

— C'est la seule espèce qui existe sur la planète pour le moment. Alors, bien sûr, un sauvage.

— Et qu'espérez-vous qu'il puisse nous révéler ?

— C'est sans importance, Capitaine. Du moment qu'il parlera assez de n'importe quoi, l'analyse mentale nous fournira la réponse. »

Devi-en rétracta la tête le plus loin possible dans l'espace entre ses omoplates. Juste au-dessous de ses aisselles, sa peau frémissait de révulsion. Un grand primate à l'état sauvage ! Il s'efforçait d'imaginer une telle créature indemne des effarantes conséquences d'une guerre nucléaire, n'ayant pas subi l'influence civilisatrice de l'élevage eugénique pratiqué par les Hurriens.

L'Archadministrateur ne tenta même pas de dissimuler le fait qu'il éprouvait une pareille répulsion, mais il déclara : « C'est vous qui commanderez l'expédition de chasse, Capitaine. C'est pour le bien de la Galaxie. »

Devi-en avait déjà vu la planète à maintes reprises, mais chaque fois que le vaisseau contournait la lune pour amener ce monde dans son champ de vision, il se sentait envahi d'une insupportable vague de nostalgie.

C'était une belle planète, et qui ressemblait à Hurria même par les dimensions et les caractéristiques, mais en plus sauvage, en plus grandiose. Combien d'autres planètes y avait-il au sujet desquelles des observateurs méticuleux avaient pu signaler des changements saisonniers visibles qui ne pouvaient s'interpréter que sous l'aspect d'une culture artificielle de plantes potagères. Combien de fois dans l'avenir viendrait le jour où la radioactivité commencerait à augmenter dans l'atmosphère d'une de ces planètes ? Où il faudrait immédiatement expédier les escadrons de colonisation ?

… Comme on les enverrait sur cette planète-ci.

La confiance avec laquelle les Hurriens s'étaient avancés au début était presque pathétique. Devi-en aurait pu en rire en relisant les premiers comptes rendus, s'il ne se trouvait pas lui-même pris au piège dans ce projet, à présent. Les nefs de reconnaissance hurriennes s'étaient rendues près de la planète pour recueillir des renseignements géographiques, pour relever les agglomérations de population. Ils avaient été repérés, ces vaisseaux, naturellement, mais quelle importance cela avait-il ? D'un instant à l'autre, pensaient les navigateurs, ce serait l'explosion finale.

D'un instant à l'autre… Mais des années s'étaient inutilement écoulées et les vedettes de reconnaissance se demandaient s'il n'y avait pas lieu de faire preuve de prudence. Elles ne s'approchaient plus autant.

En ce moment, le vaisseau de Devi-en prenait des précautions. L'équipage était sur les nerfs en raison de ce que la situation avait de désagréable. Malgré toutes les affirmations, selon lesquelles les grands primates étaient inoffensifs, prodiguées par Devi-en, l'équipage ne retrouvait pas le calme. Toutefois, il était impossible de faire vite. Il fallut d'abord trouver un terrain inégal, assez désert et inculte, pour planer au-dessus. Une fois trouvé l'endroit, ils se maintinrent à quinze mille mètres d'altitude pendant des jours, et l'équipage devenait de plus en plus nerveux, et seuls les impassibles Mauvs conservaient leur placidité.

Puis le télescope leur révéla une créature, seule sur le terrain inégal, tenant d'une main un long bâton et portant un sac sur le haut du dos.

Ils descendirent en silence, à une vélocité supersonique. C'était Devi-en lui-même, la peau hérissée, qui tenait les commandes.

Avant qu'elle fût prise, on entendit la créature dire clairement deux choses, et ce furent là les premiers commentaires à utiliser pour l'analyse mentale.

La première, quand le grand primate aperçut le vaisseau déjà presque sur lui, fut recueillie par le télé-micro de direction. C'était : « Bon Dieu ! Une soucoupe

volante ! »

Devi-en avait compris la seconde partie de la phrase. C’était un terme pour désigner les vaisseaux hurriens, devenu courant parmi les grands primates au cours des premières et insouciantes années.

La seconde remarque fut formulée lorsque le sauvage fut amené à bord, bien qu’il se débattît avec une vigueur stupéfiante ; mais il ne pouvait rien contre les muscles de fer des impassibles Mauvs.

Haletant, son nez charnu tremblant un peu, Devi-en s’avança pour accueillir la créature (dont le visage désagréablement dépourvu de poils était devenu moite d’un fluide quelconque de sécrétion) qui hurla : « Par tous les diables ! *Un singe* ! »

Là encore, Devi-en comprit la seconde partie de la phrase. C’était le mot qui désignait les petits primates dans l’une des langues principales de la planète.

Impossible ou presque de s’entendre avec cette créature sauvage. Il fallut une patience infinie avant qu’il accepte d’écouter raisonnablement. Pour commencer, il n’y eut rien d’autre qu’une succession de crises de colère. L’être se rendit compte presque immédiatement qu’on l’enlevait de la Terre et ce que Devi-en estimait devoir constituer pour la créature une expérience enthousiasmante, se révéla comme tout autre chose. Au contraire, il se mit à parler de ses enfants et de sa grande femelle primate.

(Ils ont des épouses et des enfants, songeait Devi-en avec compassion, et, à leur manière, ils les aiment, bien que ce ne soient que de grands primates.)

Il fallut ensuite faire comprendre au prisonnier que les Mauvs qui le gardaient et le retenaient quand sa violence le rendait nécessaire ne lui feraient aucun mal, qu’on ne devait en aucun cas l’endommager.

(Devi-en était écœuré à l’idée qu’un être intelligent puisse être endommagé par un autre. Il était fort pénible de converser de ce sujet, ne fût-ce que pour en admettre la possibilité juste le temps de la réfuter. La moindre hésitation même éveillait chez la créature de grands soupçons. Ainsi sont les grands primates.)

Le cinquième jour, lorsque la créature, par pure fatigue peut-être, resta paisible pendant une assez longue période, ils causèrent dans la cabine privée de Devi-en. Et soudain le sauvage se remit en colère dès que le Hurrien lui eut expliqué qu’ils attendaient une guerre nucléaire.

« Vous attendez ! s’écria la créature. Qu’est-ce qui vous donne la certitude qu’il y aura une telle guerre ? »

Bien sûr, Devi-en n’en était nullement certain, mais il dit : « il y a toujours une guerre nucléaire. Et notre but est de vous venir en aide après.

— Nous venir en aide *après* ! » Suivirent des paroles incohérentes. L’être agitait violemment les bras et les Mauvs qui l’encadraient durent de nouveau

intervenir sans brutalité pour le faire sortir.

Devi-en poussa un soupir. Les phrases de la créature augmentaient en nombre et les ordinateurs cérébraux pourraient peut-être en tirer des informations. Son propre esprit, sans aucune aide, n'y comprenait rien.

Et en attendant, la créature ne se portait pas bien. Son corps était presque entièrement dépourvu de poils, un fait que l'observation à grande distance n'avait pas révélé, à cause des peaux artificielles que portaient ces êtres. C'était ou une question de chaleur, ou une répulsion instinctive de ces primates eux-mêmes devant leur peau glabre. (Cela pourrait faire un sujet intéressant d'études. Les ordinateurs cérébraux étaient en mesure de tirer des conclusions d'une suite de remarques tout autant que d'une autre.)

Et, fait étrange, le visage de la créature commençait à se couvrir de poils ; davantage, en fait qu'il n'y en avait sur les visages des Hurriens, et de teinte plus foncée.

Toutefois, le plus intéressant c'est qu'il mangeait fort peu et qu'il ne se portait pas bien. Il avait maigri ; et si on le détenait trop longtemps, sa santé pourrait en pâtir. Devi-en n'avait aucune envie de s'en sentir responsable.

Le lendemain, le grand primate paraissait tout à fait calme. Parlant avec une certaine impatience, il ramena presque aussitôt l'entretien sur la guerre nucléaire. (Qui éveillait un intérêt fantastique en son esprit de grand primate, songeait Devi-en.)

La créature commença : « Vous dites que la guerre nucléaire se produit toujours. Cela signifie-t-il qu'il y existe d'autres gens que les vôtres et les miens… et ceux-là ? (Il montrait les Mauvs tout proches.)

— Il existe des milliers d'espèces intelligentes, qui vivent sur des milliers de planètes. De nombreux milliers, déclara Devi-en.

— Et ils ont tous des guerres nucléaires ?

— Tous ceux qui arrivent à une certaine étape de la technologie. Tous sauf nous. Nous sommes différents. Nous n'avions pas l'esprit de compétition. Nous avions l'instinct de collaboration.

— Vous voulez dire que vous savez que les guerres nucléaires sont inévitables et que vous ne faites rien pour les empêcher ?

— Mais nous agissons, répondit Devi-en, visiblement peiné. Bien sûr que nous faisons de notre mieux. Au début de l'histoire de ma race, lorsque nous avons acquis enfin la possibilité de voyager dans l'espace, nous ne comprenions pas les grands primates. Ils repoussaient nos offres d'amitié, aussi avons-nous cessé d'en faire. Alors, nous avons trouvé des mondes en ruine, radioactifs. Pour finir, nous avons découvert un monde où sévissait bien la guerre nucléaire. Nous

étions horrifiés, mais nous n'y pouvions rien. Ce n'est que peu à peu que nous avons appris. Maintenant, nous sommes prêts, pour tout monde que nous trouvons à l'ère nucléaire. Nous sommes prêts, avec du matériel de décontamination et des analyseurs eugéniques.

— Qu'est-ce que des analyseurs eugéniques ? »

Devi-en avait composé sa phrase par analogie avec ce qu'il savait de la langue du sauvage. Il reprit donc, en choisissant ses mots avec soin : « Nous organisons les accouplements et les stérilisations de façon à supprimer autant que possible l'élément compétitif dans ce qu'il reste de survivants. »

Il crut un moment que la créature allait se remettre en fureur.

Au contraire, elle demanda d'un ton monocorde : « Vous les rendez dociles, voulez-vous dire, comme ces choses ? Il désignait de nouveau les Mauvs.

— Non. Non. Ceux-ci sont différents. Nous nous contentons de rendre possible à ceux qui en réchappent de vivre dans une société paisible, non croissante et non agressive, sous notre tutelle. Sans quoi, ils se détruiraient de nouveau entre eux.

— Et quel avantage en retirez-vous ? »

Devi-en, intrigué, regarda fixement cet être. Était-il vraiment nécessaire d'expliquer le plaisir fondamental de la vie ? Il répondit : « Ne vous réjouissez-vous pas de pouvoir venir en aide à d'autres ?

— Pas d'histoires ! En plus de cela. Qu'est-ce que cela vous rapporte ?

— Naturellement, il y a des contributions à verser à Hurria.

— Tiens donc !

— Payer pour la sauvegarde de son espèce n'est que justice, protesta Devi-en, et il y a des frais à couvrir. Les contributions ne sont guère lourdes et nous les calculons selon les ressources du monde en cause. Cela peut consister en une fourniture annuelle de bois, pour une planète couverte de forêts, ou en sels de manganèse pour une autre. Les Mauvs, que voici, ont un monde si pauvre en ressources naturelles qu'ils nous offrent d'eux-mêmes une quantité d'individus pour notre service personnel. Ils sont d'une force extrême, même pour de grands primates, et nous les traitons sans douleur au moyen de drogues cervicales…

— Pour les transformer en zombies ! »

Devi-en devina le sens du mot et répondit d'un ton indigné : « Pas du tout. C'est uniquement pour qu'ils soient satisfaits de leur rôle de serviteurs personnels et oublient leurs foyers. Nous ne voudrions pas les voir malheureux. Ce sont des êtres intelligents !

— Et que feriez-vous de la Terre si nous avions une guerre ?

— Nous avons disposé de quinze ans pour en décider, répondit Devi-en. Votre monde est très riche en fer et a mis au point une technologie sidérurgique

remarquable. Je pense que l'acier constituerait l'essentiel de votre contribution. » Il exhala un soupir. « Mais dans le cas présent, la contribution ne compenserait pas nos dépenses, je crois. Dès à présent, nous avons perdu dix ans de trop, au minimum. »

Le grand primate s'enquit : « Sur combien de races prélevez-vous ainsi des impôts ?

— Je n'en connais pas le nombre exact. Certainement plus d'un millier.

— En somme, vous êtes les petits seigneurs de la Galaxie, pas vrai ? Un millier de mondes se détruisent pour contribuer à votre bien-être. Mais, vous savez, vous êtes aussi quelque chose d'autre. » La voix du sauvage montait dans l'aigu. « Vous êtes des vautours.

— Des vautours ? répéta Devi-en, en s'efforçant de saisir le mot.

— Des mangeurs de charogne. Des oiseaux qui attendent qu'une malheureuse créature crève de soif dans le désert pour s'abattre sur elle et lui dévorer le corps. »

Devi-en se sentit pâlir et défaillir à l'évocation d'une telle image. Il répondit sans force : « Non-non, nous *secourons* les espèces.

— Comme des vautours, vous attendez que la guerre se déclenche. Si vous tenez à venir en aide aux races, *empêchez* la guerre. Ne sauvez pas les survivants. Sauvez toute la population. »

La queue de Devi-en s'agitait sous l'effet d'une surexcitation soudaine. « Comment empêcherions-nous une guerre ? Pouvez-vous me le dire ? » (Qu'était-ce donc que la prévention de la guerre, sinon l'inverse de son déclenchement ? Il suffisait certainement d'apprendre l'un des deux mécanismes pour que l'autre devînt évident.)

Mais le sauvage hésitait. Il finit par dire : « Descendre sur la planète pour expliquer la situation. » Devi-en était profondément déçu. Cela ne l'avançait guère. De plus… Il reprit la parole : « Nous poser parmi vous ? Tout à fait impossible. » Sa peau frémit en une demi-douzaine d'endroits à la pensée de se mêler à ces milliards de sauvages indisciplinés.

Peut-être l'écœurement était-il si prononcé, si compréhensible sur le visage de Devi-en que le sauvage le reconnut pour ce qu'il était malgré la barrière entre les espèces. Il voulut se précipiter sur le Hurrien et fut stoppé pour ainsi dire en plein vol par l'un des Mauvs, qui le maintint d'une simple contraction du biceps.

Le sauvage hurla : « Non. Contentez-vous d'attendre ici. Vautour ! Vautour ! Vautour ! »

Des jours passèrent avant que Devi-en trouve le courage d'affronter une nouvelle fois le sauvage. Il en arriva presque à ressentir de l'irrespect envers l'Archadministrateur quand ce dernier affirma avec insistance qu'il n'y avait pas

assez de données pour l’analyse complète de la conformation mentale d’une de ces farouches créatures.

Ce fut avec hardiesse que Devi-en répondit : « Il y en a au moins assez pour apporter une solution quelconque à notre problème. »

Le nez de l’administrateur vibra et il passa songeusement sa langue rose dessus. « Peut-être une solution quelconque comme vous le dites. Je ne peux pas me fier à une solution pareille. Nous sommes devant une espèce très inhabituelle. Cela, nous le savons déjà. Nous ne pouvons plus nous permettre de commettre des erreurs… Un détail, toutefois. Nous sommes tombés sur un sujet d’une haute intelligence. À moins… à moins qu’il soit dans la moyenne de sa race. » Cela paraissait bouleverser l’administrateur.

Devi-en reprit : « Cette créature a évoqué l’affreuse image de ce… de cet oiseau… qui…

— Un vautour, souffla l’Archadministrateur.

— Cela fait voir toute notre mission sous une lumière si déformante… Depuis, je n’ai pu ni manger ni dormir convenablement. Et même, je crains de devoir demander à être relevé…

— Pas avant que nous ayons accompli entièrement ce que nous sommes venus faire, répliqua l’autre avec fermeté. Croyez-vous que cela m’amuse, cette vision de… de mangeur de charogne… *Il faut* que vous recueilliez davantage de renseignements. »

Devi-en fit un signe affirmatif. Bien sûr, il le comprenait. L’administrateur n’était pas plus impatient de déclencher une guerre nucléaire que tout autre Hurrien. Il reculait le plus possible l’instant de la décision.

Devi-en se décida à avoir encore un entretien avec le prisonnier sauvage. La conversation se révéla totalement insupportable ; ce devait être la dernière.

Le sauvage avait une ecchymose à la joue, comme s’il avait une fois de plus résisté aux Mauvs. Et même c’était une certitude. Il s’était livré à des violences de nombreuses fois déjà, et les Mauvs, malgré leurs sincères efforts pour ne lui causer aucun mal, ne pouvaient faire autrement que lui donner un coup de temps à autre. On se serait attendu que la créature farouche se rende compte du mal que l’on se donnait pour éviter de l’endommager, et se calme en conséquence. Au contraire, on aurait dit que la conviction qu’il ne courait pas de risques incitât cet être à une résistance accrue.

(Ces races de grands primates sont méchantes, mauvaises, songeait tristement Devi-en.)

Durant plus d’une heure, l’entretien roula sur des questions sans importance, puis le sauvage demanda d’un ton devenu soudain belliqueux : « Depuis combien de temps votre bande de « machins » est-elle ici, m’avez-vous dit ?

— Quinze de vos années, répondit Devi-en.

— Cela coïncide. On a aperçu les premières soucoupes volantes aussitôt après la Deuxième Guerre mondiale. Combien de temps reste-t-il avant la guerre nucléaire ? »

Automatiquement, Devi-en répondit par la vérité : « Nous aimerions bien le savoir », puis il se tut brusquement.

Le sauvage avança : « Je pensais que la guerre nucléaire était inévitable ? La dernière fois, vous m'avez raconté que vous attendiez depuis dix ans de trop déjà. Vous escomptiez donc la guerre il y a dix ans, n'est-ce pas ?

— Je ne suis pas en mesure de discuter de cette question, répondit Devi-en.

— Non ? » Le sauvage se mit à hurler : « Et qu'avez-vous l'intention d'y faire ? Combien de temps attendrez-vous ? Pourquoi pas un petit coup de pouce ? N'attendez plus, vautour ! Déclenchez la guerre ! »

Devi-en se dressa d'un bond. « Que dites-vous ?

— Qu'est-ce que vous attendez de plus, espèce de sale… » Il étouffa sur un mot bref et totalement incompréhensible, puis reprit, un peu essoufflé :

« N'est-ce pas ce que font les vautours quand un pauvre et malheureux animal, ou un homme, mettent trop de temps à mourir ? Ils ne peuvent plus patienter. Ils fondent sur les malheureux pour leur crever les yeux. Ils les mettent ainsi sans défense et les poussent à une mort plus rapide. »

Devi-en ordonna qu'on l'emmène rapidement, puis il se retira dans sa chambre où il fut malade pendant des heures. Et il ne dormit ni de jour ni de nuit. Le mot « vautour » lui sonnait aux oreilles et cette dernière et atroce image lui dansait devant les yeux.

Devi-en déclara avec fermeté : « Votre Grandeur, je ne peux plus causer avec le sauvage. Si vous avez besoin de données supplémentaires, je suis incapable de vous aider. »

L'administrateur avait l'air hagard. « Je sais. Cette histoire de vautours… Très pénible à encaisser. Pourtant, vous remarquerez que cette pensée ne l'affecte en rien. Les grands primates sont immunisés, endurcis, insensibles, devant de telles choses. Cela fait partie de leur façon de penser. Horrible !

— Je ne peux plus vous fournir d'indications.

— C'est bon. Je vous comprends… En outre, tout détail supplémentaire vient seulement renforcer notre solution préliminaire. Celle que je croyais provisoire. Que j'espérais sincèrement n'être que provisoire. » Il se cacha la tête dans ses bras grisonnants. « Nous avons un moyen de déclencher leur guerre nucléaire à leur place.

— Oh ? Que faut-il faire ?

— Quelque chose de très simple, très direct. C’est une chose à laquelle je n’aurais jamais pensé. Vous non plus.

— Quoi donc, votre Grandeur ?

— Ce qui les maintient en paix actuellement, c’est que ni l’un ni l’autre des deux côtés, à peu près égaux en force, ne veut endosser la responsabilité de commencer la guerre. Cependant, si l’un des deux camps s’y résolvait, l’autre – eh bien, soyons francs – exercerait le maximum de représailles. »

Devi-en acquiesça de la tête.

L’administrateur en chef poursuivit : « Si une seule bombe nucléaire tombait sur le territoire de l’un ou l’autre côté, les victimes penseraient aussitôt que c’est le parti opposé qui l’a lancée. Elles auraient le sentiment qu’il ne faudrait plus attendre passivement de nouvelles attaques. Les représailles à grande échelle suivraient dans les quelques heures ; l’autre camp riposterait à son tour. En quelques semaines, ce serait terminé.

— Mais comment pourrions-nous amener l’un des deux à larguer cette première bombe ?

— Nous ne le tenterons pas, Capitaine. C’est là l’astuce. Nous lâcherons nous-mêmes la première bombe.

— Quoi ? fit Devi-en, qui en chancelait.

— C’est bien cela. Soumettez à l’ordinateur un esprit de grand primate et cette réponse s’impose à vous.

— Mais comment procéder ?

— Nous assemblons une bombe. C’est assez facile. Nous la faisons emporter par un vaisseau qui la largue sur un lieu habité…

— *Habité* ? »

L’Archadministrateur détourna les yeux et dit d’une voix mal assurée : « Sinon, l’effet serait perdu.

— Je vois », fit Devi-en.

Il imaginait des vautours ; il ne pouvait s’en empêcher. Il les voyait comme de grands oiseaux couverts d’écailles (semblables aux petites créatures volantes de Hurria, inoffensives à l’état normal, mais portées à des dimensions énormes), avec des ailes de peau élastique et de longs becs tranchants comme des rasoirs, descendant en spirale pour aller piquer les yeux des mourants.

Il se cacha les yeux dans les mains. Il reprit d’une voix tremblante : « Qui pilotera la nef ? Qui larguera la bombe ?

— Je ne sais pas », répondit l’administrateur d’une voix aussi faible que celle de son interlocuteur.

« Je m’y refuse, déclara Devi-en, je ne le pourrais pas. Il n’existe pas un seul Hurrien qui accepterait, à aucun prix. »

L’autre se balançait d’avant en arrière, l’air accablé. « Peut-être pourrait-on commander aux Mauvs…

— Et qui leur donnerait de tels ordres ? »

L’administrateur laissa fuser un long soupir. « Je vais communiquer avec le Conseil. Les membres connaissent peut-être toutes les données. Peut-être auront-ils quelque chose à nous suggérer. »

Ainsi, après un peu plus de quinze ans, les Hurriens démantelaient-ils leur base sur la face opposée de la Lune.

Rien n’avait été accompli. Les grands primates de la planète n’avaient pas eu leur guerre nucléaire ; il se pouvait même qu’ils ne l’eussent jamais.

Et malgré toutes les horreurs qui viendraient sans doute un jour, à cause de cela précisément, Devi-en connaissait un bonheur extatique. Inutile de songer à l’avenir. Pour le moment, il s’éloignait de ce monde horrible entre tous.

Il contempla la Lune qui tombait dans le ciel et se réduisait à un point lumineux, de même que la planète, et le Soleil de ce système également, jusqu’à ce que l’ensemble se fondît parmi les constellations.

Alors seulement fut-il en état d’éprouver autre chose que le pur soulagement. Alors seulement une première et minuscule impression de « ce qui aurait pu être ».

Il s’adressa à l’Archadministrateur : « Cela se serait peut-être arrangé si nous avions eu un peu plus de patience. Il y avait encore des chances pour que leur guerre nucléaire se déclenche à la suite de quelque erreur.

— Eh bien, j’en doute assez, répondit le chef. L’analyse cérébrale de… »

Il s’interrompit et Devi-en comprit. Le sauvage avait été redéposé sur sa planète, sans grand mal. On lui avait effacé de l’esprit le souvenir des quelques semaines écoulées. On l’avait posé à proximité d’une petite localité habitée, non loin de l’endroit d’où on l’avait enlevé. Ses amis penseraient qu’il s’était égaré. Ils imputeraient sa perte de poids, ses contusions et son amnésie aux souffrances subies.

Mais le mal, c’était *lui* qui l’avait fait…

Pour commencer, si seulement ils ne l’avaient pas emmené sur la Lune ! Alors ils auraient sans doute accepté l’idée de causer la guerre. Ils auraient fini par penser à larguer une bombe, et pour ce faire, trouvé quelque combinaison afin que l’attaque vienne de loin, indirectement.

C’était le mot-image de vautour, répété par la sauvage créature, qui avait mis fin à l’expédition. Ç’avait été l’effondrement pour Devi-en comme pour l’Archadministrateur. Une fois tous les renseignements communiqués à Hurria, leur effet sur le Conseil avait été remarquable. Ordre avait rapidement été donné de démanteler la Base.

Devi-en déclara : « Jamais plus je ne consentirai à m'occuper de colonisation. »

L'administrateur déclara également d'un ton lugubre : « Il se peut qu'aucun de nous n'ait plus à se tourmenter de cela. Les sauvages de cette planète finiront par se civiliser, et une fois les grands primates eux-mêmes, avec leur forme de pensée, lâchés dans la Galaxie, cela signifiera la fin de… de… de… »

Le nez de Devi-en se tortilla. La fin de tout ; de tout le bien que Hurria avait apporté à la Galaxie ; de tout le bien qu'elle aurait pu continuer de distribuer dans le futur.

Il musa : « Nous aurions dû lâcher… » et n'acheva pas.

À quoi bon le dire ? Au prix même de la Galaxie tout entière, ils n'auraient pas pu lancer la bombe. S'ils en avaient été capables, ils se seraient eux-mêmes avilis au stade « grand primate » de la façon de penser, et il existe des calamités pires encore que la fin de tout.

Devi-en songeait aux vautours.

The Gentle Vultures.
Headline Publications, Inc., 1957.

AVEC UN S

MARSHALL ZEBATINSKY se sentait ridicule. Il avait l’impression que des yeux le fixaient à travers le verre sale de la devanture et par-dessus la cloison partielle au bois tout écorché. Des yeux l’observaient. Il n’éprouvait aucune confiance dans les vieux vêtements qu’il avait ressortis, ni dans le bord rabattu d’un chapeau qu’il ne portait jamais en temps normal, ni dans le fait qu’il avait laissé ses lunettes dans leur étui.

Il se sentait ridicule, ce qui rendait plus profondes les rides de son front et pâlissait encore son visage jeune-vieux.

Il n’aurait jamais pu expliquer à quiconque pourquoi un physicien nucléaire comme lui allait consulter un numérologiste. (Jamais, songeait-il, jamais.) Du diable s’il était capable de se l’expliquer à lui-même, sinon qu’il s’était laissé persuader par sa femme.

Le numérologiste était assis derrière un antique bureau qui devait être déjà d’occasion quand il l’avait acheté. Pas une table ne pouvait vieillir à ce point après avoir appartenu à une seule personne. On aurait pu en dire autant de son costume. Petit, la peau foncée, il examinait Zebatinsky de ses petits yeux sombres étonnamment vifs.

Il commença : « Je n’ai encore jamais eu de physicien dans ma clientèle, docteur Zebatinsky. »

Zebatinsky rougit aussitôt. « J’espère que vous comprenez bien que ma visite est confidentielle ? »

Le numérologiste sourit, ce qui creusa des rides aux coins de sa bouche et lui tendit la peau du menton. « Toutes mes affaires sont confidentielles. »

Zebatinsky reprit : « Je pense qu’il faut que je vous dise une chose. Je ne crois pas à la numérologie et je ne m’attends pas à m’y intéresser davantage. Si cela vous pose des difficultés, dites-le tout de suite.

— Mais alors pourquoi êtes-vous ici ?

— Ma femme estime que vous devez avoir un don, quel qu’il soit. Je lui ai fait une promesse et me voici. » Il haussa les épaules et le sentiment de sa sottise se fit plus aigu.

« Et que recherchez-vous ? L’argent ? La sécurité ? Une longue vie ? Quoi donc ? »

Zebatinsky resta silencieux un bon moment tandis que le numérologiste l’observait avec calme sans rien faire pour l’influencer.

Zebatinsky songeait : Qu’est-ce que j’ai donc à lui dire ? Que j’ai trente-quatre ans et pas d’avenir ?

Il répondit : « Je désire le succès. Je désire me faire connaître.

— Dans un meilleur emploi ?

— Dans un emploi *différent.* Une sorte *différente* d'emploi. Pour le moment, je fais partie d'une équipe, je travaille en sous-ordre. Les équipes ! Voilà tout ce qu'est la recherche gouvernementale. Vous n'êtes qu'un violoniste noyé dans un orchestre symphonique.

— Et vous souhaitez devenir soliste.

— Je veux sortir d'une équipe pour entrer… pour entrer en *moi*. » Zebatinsky se sentait emporté, la tête presque légère, rien que de formuler son souhait devant quelqu'un d'autre que son épouse. Il poursuivit : « Il y a vingt-cinq ans, avec mon genre de formation et de capacités, j'aurais pu travailler pour les premières centrales nucléaires. Aujourd'hui, j'en dirigerais une ou je serais le chef d'un groupe de recherches dans une université. Mais du fait que j'ai débuté à notre époque, où en serai-je dans vingt-cinq ans ? Nulle part. Toujours dans l'équipe. Toujours à assurer mes deux pour cent du travail. Je me perds dans une foule anonyme de physiciens nucléaires, et ce qu'il me faut, c'est de la place sur une terre ferme, si vous me suivez bien. »

Le numérologiste hocha lentement la tête. « Docteur Zebatinsky, vous vous rendez certainement compte que je ne peux pas vous garantir le succès ? »

Malgré son incrédulité, Zebatinsky éprouva la morsure de la déception. « Ah non ? Alors qu'est-ce donc que vous *garantissez* ?

— Une amélioration des probabilités. Mon travail est d'ordre statistique. Puisque vous vous occupez des atomes, je pense que vous comprenez les lois de la statistique.

— Et vous ? demanda le physicien d'un ton aigre.

— Je les comprends en effet. Je suis mathématicien et procède donc mathématiquement. Si je vous dis ceci, ce n'est pas pour augmenter mon prix. Le tarif ne change pas. C'est toujours cinquante dollars. Mais comme vous êtes un scientifique, vous êtes en meilleure position que mes autres clients pour apprécier la nature de mes travaux. C'est même un plaisir pour moi d'avoir l'occasion de vous les expliquer. »

Zebatinsky objecta : « Je préférerais que vous n'en fassiez rien, si cela ne vous dérange pas. Inutile de me parler de la valeur numérique des lettres, de leur signification mystique et ainsi de suite. Je ne considère pas cela comme des mathématiques. Venons-en à la question… »

Le numérologiste le coupa : « Vous désirez donc que je vous vienne en aide à la condition que je ne vous gêne pas en vous racontant les fondements stupides et non scientifiques de la façon dont je vous aiderai. Est-ce bien cela ?

— Tout à fait cela.

— Mais vous continuez de présumer que je suis un numérologiste, ce que je ne suis pas. Je prends cette appellation pour que la police me laisse en paix et (le petit homme émit un sec gloussement) les psychiatres aussi. Je suis mathématicien ; et de bon aloi. »

Zebatinsky sourit.

Le numérologiste reprit : « Je construis des ordinateurs. J'étudie les futurs probables.

— Comment ?

— Cela vous semble-t-il pire que la numérologie ? Pourquoi ? Avec des données en quantité suffisante et un ordinateur capable d'effectuer un nombre suffisant d'opérations en une unité de temps, le futur est prévisible, au moins en termes de probabilités. Lorsque vous calculez les mouvements d'un missile afin d'atteindre un anti-missile, n'est-ce pas prédire l'avenir ? Le missile et l'anti-missile n'entreraient pas en collision si l'avenir était prédit de façon inexacte. Je fais la même chose. Et comme je travaille en fonction d'un nombre plus élevé de variables, mes résultats sont moins précis.

— Voulez-vous dire que vous allez prédire *mon* avenir ?

— Très approximativement. Cela fait, je modifierai les données en modifiant votre nom mais aucun autre facteur de votre personnalité. J'introduis cette donnée modifiée dans le programme d'opération. Puis j'essaie d'autres noms modifiés. J'étudie chacun des avenirs modifiés et j'en découvre un qui renferme plus de notoriété pour vous que celui que vous avez actuellement devant vous. Ou plutôt, non ! Permettez que je m'exprime autrement : je vous trouverai un futur dans lequel la probabilité d'une notoriété suffisante sera plus élevée que cette même probabilité dans votre avenir actuel.

— Pourquoi changer mon nom ?

— C'est le seul changement auquel je procède jamais. Pour plusieurs raisons. En premier lieu, c'est une modification simple. Après tout, si j'apporte un trop grand changement, ou de nombreux changements, il entre dans l'équation tant de nouvelles variables que je ne suis plus en mesure d'interpréter le résultat. Ma machine est encore rudimentaire. Deuxièmement, c'est une modification raisonnable. Je ne peux pas modifier votre taille, n'est-ce pas ? Ni la couleur de vos yeux, ni même votre caractère. Troisièmement, c'est un changement important. Les noms comptent beaucoup pour les gens. Enfin, quatrièmement, c'est un changement courant auquel procèdent tous les jours diverses personnes. »

Zebatinsky s'enquit : « Et si vous ne découvriez pas un avenir meilleur ?

— C'est le risque qu'il nous faut accepter. Vous ne vous en porterez pas plus mal qu'à présent, mon ami. »

Mal à l'aise, Zebatinsky scrutait le visage du petit homme. « Je ne crois à rien de tout cela. Il me serait plus facile de croire à la numérologie. »

Le numérologiste poussa un soupir. « Je pensais qu'une personne comme vous se sentirait mieux à l'aise en sachant la vérité. Je souhaite vraiment vous aider et vous avez encore beaucoup à faire. Si vous me preniez pour un numérologiste, vous n'iriez pas jusqu'au bout, je croyais qu'en vous disant la vérité, vous me laisseriez vous secourir. »

Zebatinsky reprit : « Si vous pouvez voir l'avenir…

— Pourquoi ne suis-je pas l'homme le plus riche de la Terre ? C'est cela ? Mais je suis riche… de tout ce que je souhaite. Vous cherchez la notoriété et je ne demande qu'à avoir la paix. Je fais mon travail. Personne ne m'ennuie. Cela fait de moi un milliardaire. J'ai besoin d'un peu d'argent et ce sont des gens comme vous qui me le procurent. Aider les gens, c'est agréable et peut-être un psychiatre expliquerait-il que cela me donne un sentiment de puissance et alimente mon moi. Et maintenant… voulez-vous que je tente quelque chose en votre faveur ?

— Combien avez-vous dit ?

— Cinquante dollars. Il va falloir me fournir de nombreux éléments de votre biographie, mais j'ai un formulaire préparé pour vous guider. Je crains que ce ne soit un peu long. Cependant, si vous pouvez me le poster avant la fin de la semaine, j'aurai une réponse pour vous avant le… (il avança la lèvre inférieure et fronça les sourcils pour calculer), avant le 20 du mois prochain.

— Cinq semaines ? Cela prend si longtemps ?

— J'ai d'autres travaux, mon ami, et d'autres clients. Si j'étais un charlatan, je pourrais aller beaucoup plus vite. Alors, c'est entendu ? »

Zebatinsky se leva. « Oui, entendu… Naturellement, tout ceci reste confidentiel ?

— Absolument. Vous récupérerez tous les renseignements que vous m'aurez fournis quand je vous indiquerai la modification à apporter, et vous avez ma parole que je ne les utiliserai en rien à d'autres fins. »

Le physicien nucléaire s'arrêta à la porte. « N'avez-vous pas peur que je raconte que vous n'êtes pas numérologiste ? »

L'autre secoua la tête : « Qui vous croirait, mon ami ? En supposant même que vous consentiez à avouer à quiconque votre visite ici. »

Le 20, Marshall Zebatinsky était devant la porte à la peinture écaillée, jetant un regard oblique au petit carton contre la vitrine annonçant « Numérologie », à l'encre passée et à peine lisible à cause de la poussière accumulée. Il chercha à voir l'intérieur, avec le vague espoir qu'il y aurait là quelqu'un d'autre, ce qui lui

fournirait un prétexte à écarter de son esprit son incertaine intention et à rentrer chez lui.

Il avait à plusieurs reprises tenté d'effacer de sa pensée cette histoire. Il avait dû s'interrompre souvent dans l'exposé des renseignements nécessaires. C'était un travail embarrassant. Il se sentait d'une incroyable stupidité en énumérant le nom de ses amis, ses frais de logement, en disant si sa femme avait ou non avorté, et dans l'affirmative, quand ? Il abandonnait…

Mais il ne pouvait pas non plus tout arrêter. Il s'y remettait tous les soirs.

C'était peut-être l'idée de l'ordinateur qui le retenait, l'inquiétait ; l'infernal culot de ce petit bonhomme qui prétendait posséder un ordinateur ! La tentation de le placer devant son bluff fut la plus forte, irrésistible. Il voulait voir ce qui se passerait.

Il finit par envoyer les renseignements au complet, par courrier ordinaire, après avoir collé neuf « cents » de timbres sans avoir pesé le pli. Si elle me revient, songea-t-il, je mettrai fin à l'affaire.

La lettre ne lui fut pas retournée.

Maintenant, il regardait à l'intérieur de l'officine.

Il n'y avait personne. Zebatinsky n'avait d'autre choix que d'entrer. Une sonnette tinta.

Le vieux numérologue sortit d'une porte masquée par un rideau. « Oui ?… Ah, docteur Zebatinsky.

— Vous vous souvenez de moi ? » Le physicien s'efforçait de sourire.

« Bien sûr.

— Et quel est le verdict ? »

Le numérologue se frottait les mains. « Avant cela, monsieur, il reste une petite…

— … une petite question de paiement ?

— Le travail est exécuté, monsieur. Cet argent, je l'ai gagné. »

Zebatinsky ne souleva pas d'objection. Il était prêt à payer. Arrivé à ce point, il aurait été idiot de s'en retourner uniquement pour l'argent.

Il compta cinq billets de dix dollars et les poussa sur la table. « Alors ? »

Le numérologiste recompta les billets avec lenteur, puis il les mit dans un tiroir de son bureau.

Il commença : « Votre cas m'a beaucoup intéressé. Je vous conseillerais de transformer votre nom en Sebatinsky.

— Seba… Comment l'épelez-vous ?

— S-e-b-a-t-i-n-s-k-y. »

Zebatinsky lui lança un coup d'œil d'indignation. « Vous voulez que j'en change l'initiale ? Changer le Z en S ? Et c'est tout ?

— C'est suffisant. Du moment qu'elle suffit, une légère modification est plus sûre qu'une grande.

— Mais comment ce changement peut-il influer sur la situation ?

— Comment un nom quelconque le peut-il ? demanda le numérologiste, à voix basse. Je ne saurais vous le dire. Cela arrive, en quelque sorte, et je ne puis vous en dire plus. N'oubliez pas que je ne garantis pas de résultats. Bien sûr, si vous ne voulez pas procéder à cette modification, laissez les choses comme elles sont. Mais dans ce cas, je ne puis vous restituer mes honoraires. »

Zebatinsky demanda : « Que dois-je faire ? Seulement dire à tout le monde d'écrire mon nom avec un S ?

— À mon avis, vous devriez consulter un homme de loi. Transformer votre nom selon les voies légales. Il pourra vous donner des conseils sur des points de détail.

— Combien de temps cela prendra-t-il ? Je veux dire pour que ma situation s'améliore ?

— Comment le saurais-je ? Peut-être jamais. Et peut-être demain.

— Mais vous avez vu l'avenir. Vous *prétendez* le voir.

— Pas comme dans la boule de cristal. Non, non, docteur Zebatinsky. Tout ce que je tire de mon ordinateur, c'est un ensemble de chiffres en code. Je peux vous énumérer des probabilités, mais je n'ai pas vu d'images. »

Zebatinsky tourna les talons et sortit rapidement de l'officine. Cinquante dollars pour changer une seule lettre ! Cinquante dollars pour Sebatinsky ! Seigneur, quel nom ! Pire que Zebatinsky.

Il lui fallut encore un mois pour se décider à consulter un homme de loi, mais il finit par y aller.

Il se disait qu'il pourrait toujours reprendre l'ancienne orthographe.

Laisse voir, se disait-il.

Après tout, la loi ne l'interdisait pas.

Henry Brand examinait le dossier page après page, avec l'œil exercé d'un agent de la Sécurité depuis quatorze ans. Il n'avait pas besoin de lire tous les mots. Tout ce qu'il y avait de singulier sautait du papier et venait lui taper dans l'œil.

Il conclut : « L'homme me paraît honnête. » Henry Brand paraissait lui aussi honnête, avec sa panse arrondie et molle, son teint frais et rose, bien lavé. On eût dit que le contact continu de toutes sortes d'épaves humaines, de ceux qui l'étaient par ignorance à ceux qui l'étaient sans doute par trahison, l'avait obligé à se laver fréquemment.

Le lieutenant Albert Quincy, qui lui avait apporté le dossier, était, bien que jeune, chargé de la responsabilité d'officier de la Sécurité de la Station de Hanford. « Mais pourquoi Sebatinsky ? demanda-t-il.

— Pourquoi pas ?

— Parce que c'est insensé. Zebatinsky est un nom étranger, et je le ferais changer aussi si je le portais, mais j'en choisirais un qui soit anglo-saxon. Si Zebatinsky avait fait cela, ç'aurait été logique et je n'y aurais accordé aucune attention. Mais pourquoi remplacer un Z par un S ? Je pense que nous devons chercher ses raisons.

— Lui a-t-on posé directement la question ?

— Bien sûr. Dans le cours de la conversation, naturellement. J'en ai pris soin. Il ne veut rien dire de plus que ceci : il est fatigué d'être placé à la fin de l'alphabet.

— C'est possible, n'est-ce pas, lieutenant ?

— Possible, mais pourquoi pas changer son nom en Sands ou Smith, s'il tient particulièrement à un S ? Ou s'il en a tellement assez de Z, pourquoi pas un renversement total et choisir un nom en A ? Pourquoi pas, par exemple… Aarons ?

— Pas assez anglo-saxon », murmura Brand. Puis il reprit : « Mais il n'y a rien à relever contre cet homme. Si bizarre que soit un changement de nom, cela ne peut constituer un chef d'accusation contre personne. »

Le lieutenant Quincy parut fort malheureux.

Brand lui demanda : « Dites-moi, lieutenant, il doit y avoir quelque chose de spécial qui vous tourmente ? Une idée, une théorie, un truc. Qu'est-ce donc ? »

Le lieutenant plissa le front, ses sourcils clairs se rejoignirent et ses lèvres se pincèrent. « Eh bien, bon sang, cet homme est un Russe.

— Non pas. Américain à la troisième génération.

— Je veux dire que son nom est russe. »

Le visage de Brand perdit un peu de sa douceur trompeuse. « Non, lieutenant. Vous vous trompez encore. Il est polonais. »

Le lieutenant mit les paumes en avant, d'un geste impatient. « C'est la même chose. »

Brand, dont la mère avait pour nom de jeune fille Wiszewski, lança sèchement : « N'allez pas répéter cela à un Polonais, lieutenant… » Puis il poursuivit plus pensivement : « Ni à un Russe, j'imagine.

— Tout ce que je veux dire, monsieur, fit le lieutenant en rougissant, c'est que les Polonais et les Russes sont les uns et les autres de l'autre côté du Rideau.

— Tout le monde le sait.

— Et il se peut que Zebatinsky ou Sebatinsky, selon qu'il vous plaira, ait là-

bas des parents.

— Il est à la troisième génération. Mais il se peut qu'il y ait des cousins au deuxième degré. Et alors ?

— Rien en soi. Il y a des tas de gens qui y ont des parents. Mais Zebatinsky a changé son nom.

— Continuez.

— Il se peut que ce soit pour attirer l'attention. Un de ses cousins lointains devient peut-être trop connu au pays et notre Zebatinsky a peur que cela lui ôte toute occasion d'avancement.

— Changer son nom n'y ferait rien. Il resterait cousin au deuxième degré.

— D'accord, mais il n'aurait pas l'air de nous jeter cette parenté à la figure.

— Avez-*vous* jamais entendu parler d'un Zebatinsky de l'autre côté ?

— Non, monsieur.

— Alors c'est qu'il n'y en a pas de bien célèbre. Et comment notre Zebatinsky serait-il au courant ?

— Il se peut qu'il ait gardé des relations avec ses propres parents. Ce qui est suspect dans les circonstances, puisqu'il est physicien nucléaire. »

Brand parcourut de nouveau le dossier, méthodiquement. « C'est bien mince comme grief, lieutenant. Assez mince pour être absolument invisible.

— Dites-moi, monsieur, êtes-vous en mesure d'avancer une autre explication au fait qu'il ait transformé son nom uniquement de cette manière ?

— Non, j'en suis incapable, je le reconnais.

— Alors je pense que nous devrions ouvrir une enquête, monsieur. Nous devrions chercher s'il existe d'autres hommes du nom de Zebatinsky de l'autre côté, et voir s'il y a un lien possible. » La voix du lieutenant s'éleva un peu de ton quand une idée nouvelle lui vint à l'esprit. « Il se pourrait qu'il modifie l'orthographe de son nom pour détacher l'attention d'eux… pour les protéger, en quelque sorte.

— À mon avis, il fait plutôt le contraire.

— Il ne s'en rend sans doute pas compte, mais protéger les autres pourrait bien être un motif. »

Brand soupira. « Très bien. Nous allons étudier l'angle Zebatinsky… mais si nous ne trouvons rien, lieutenant, nous laissons tomber l'affaire. Laissez-moi le dossier. »

Quand les renseignements finirent par arriver jusqu'à Brand, il avait à peu près oublié les théories du lieutenant. En recevant des informations comprenant dix-sept notices biographiques de citoyens russes et polonais, tous nommés Zebatinsky, sa première pensée fut : que diable est-ce là ?

Puis il se le rappela, poussa un juron étouffé et commença la lecture du paquet.

Cela commençait par le côté américain. Marshall Zebatinsky (empreintes digitales) était né à Buffalo dans l'État de New York (dates, statistiques de l'hôpital). Son père était également né à Buffalo et sa mère à Oswego, État de New York. Ses grands-parents paternels étaient tous les deux nés à Bialystok, en Pologne (date d'entrée aux États-Unis, dates de naturalisation, photographies).

Les dix-sept citoyens russes et polonais appelés Zebatinsky étaient tous les descendants de gens qui, à peu près un demi-siècle auparavant, avaient habité Bialystok ou les environs. On pouvait présumer qu'il y avait entre eux des liens de parenté, mais ce n'était spécifié dans aucun cas particulier. (En Europe de l'Est, après la Première Guerre mondiale, les statistiques démographiques avaient été plutôt mal tenues, quand il y en avait.)

Brand parcourut les notices biographiques de chacun des Zebatinsky, hommes et femmes. (Stupéfiant comme le Renseignement était consciencieux dans le travail ; celui des Russes était probablement tout aussi consciencieux.) Il s'arrêta sur un cas et des lignes se creusèrent sur son front tandis que ses sourcils se haussaient d'un coup. Il mit le papier de côté et continua sa lecture. Pour finir, il empila toutes les autres biographies et les glissa dans leur enveloppe.

Les yeux écarquillés sur celle qu'il avait conservée, il se mit à tambouriner des ongles sur son bureau.

Ce fut certainement à regret qu'il alla rendre visite au Docteur Paul Kristow, de la Commission de l'Énergie Atomique.

Le visage du docteur Kristow resta de pierre tandis qu'il écoutait l'exposé de l'affaire. De temps à autre, il levait le petit doigt pour toucher son gros nez et en chasser une poussière inexistante. Il avait les cheveux gris fer, rares et coupés court. Il aurait tout aussi bien pu être complètement chauve.

Il déclara : « Non, je n'ai jamais entendu parler d'un Zebatinsky russe. Il faut dire que je n'ai jamais non plus entendu parler de l'Américain.

— Eh bien, fit lentement Brand en se grattant le bord des cheveux au-dessus de la tempe, je ne crois pas que tout cela ait beaucoup d'importance, mais je ne veux pas lâcher prise trop vite. J'ai un jeune lieutenant qui me talonne, et vous savez comment sont les jeunes. Je ne veux rien faire qui puisse l'inciter à s'adresser à un comité du Congrès. De plus, il est de fait que l'un de ces Zebatinsky russes, Mikhail Andreyevitch Zebatinsky, est bien physicien nucléaire. Êtes-vous certain que ce nom ne vous dise rien ?

— Mikhail Andreyevitch Zebatinsky ? Non… non, jamais entendu parler. Ce qui ne prouve rien, d'ailleurs.

— Je pourrais penser qu'il s'agit d'une coïncidence, mais vous savez bien que ce serait un comble. Un Zebatinsky ici et un Zebatinsky là-bas, tous les deux physiciens nucléaires, et voilà soudain celui d'ici qui change son nom en Sebatinsky, et qui paraît impatient de le faire, en plus. Il n'admet pas d'erreur. Il vous dit avec emphase : « Écrivez mon nom avec S. » Tout cela s'enchaîne assez bien pour que mon lieutenant atteint d'espionnite commence à paraître un peu trop malin… Et il y a encore un fait curieux : le Zebatinsky russe a disparu il y a environ un an. »

Le docteur Kristow dit sans s'émouvoir : « Exécuté !

— Possible. En temps normal, je le présumerais même, bien que les Russes ne soient pas plus idiots que nous et ne tuent pas leurs physiciens nucléaires s'ils peuvent l'éviter. Il existe une autre raison pour qu'un physicien nucléaire, entre toutes autres personnes, disparaisse soudainement. Inutile de vous la fournir.

— Recherches d'urgence. Très secret. Je pense que c'est à cela que vous faites allusion. Croyez-vous que ce soit le cas ?

— Ajoutez cela au reste, ajoutez-y l'intuition du lieutenant, alors je commence à me poser des questions.

— Passez-moi cette biographie. » Le docteur Kristow prit la feuille de papier et la lut deux fois de suite. Il secoua la tête. Puis il dit : « Je vais vérifier cela dans les *Extraits Nucléaires*. »

Les *Extraits Nucléaires* occupaient tout un mur du bureau du docteur Kristow, sous la forme de petites boites régulières, remplies chacune de carrés de microfilm.

L'homme de la C.E.A. se servit de son projecteur pour parcourir les index tandis que Brand le regardait faire avec toute la patience dont il était capable.

Le docteur Kristow marmonna : « Un certain Mikhail Zebatinsky a été l'auteur ou l'un des auteurs d'une demi-douzaine de communications dans les journaux scientifiques soviétiques au cours des six dernières années. Nous allons prendre ces extraits et peut-être arriverai-je à en tirer quelque chose. Mais j'en doute. »

Le sélecteur fit jaillir les cubes voulus. Le Docteur Kristow les aligna, puis les fit passer dans le projecteur, et progressivement son visage prit une expression d'intensité insolite. Il dit : « C'est étrange.

— Qu'est-ce qui est étrange ? » s'enquit Brand.

Le docteur Kristow se rassit confortablement. « Je préfère ne pas vous le dire tout de suite. Pouvez-vous me procurer une liste d'autres physiciens nucléaires qui aient disparu en Union Soviétique au cours de l'année passée ?

— Vous voulez dire que vous trouvez quelque chose ?

— Pas exactement. Ce n'est pas comme si je regardais un seul de ces

documents. C’est seulement de les voir tous ensemble et de penser que cet homme travaille peut-être à un projet de recherchés primordiales, et par-dessus le marché les soupçons que vous m’avez mis en tête… » Il haussa les épaules. « Ce n’est rien. »

Brand prit le ton grave : « J’aimerais que vous me révéliez ce que vous avez en tête. Aussi bien nous partager la sottise, si c’en est une.

— Si tel est votre sentiment… Il est tout juste possible que cet homme ait approché de la réflexion des rayons gamma.

— Ce qui signifie ?

— Si l’on pouvait fabriquer un bouclier réfléchissant contre les rayons gamma, il serait également possible de construire des abris individuels contre les retombées. Ce sont ces dernières qui constituent le véritable danger, vous savez. Une bombe à l’hydrogène peut détruire une ville, mais les retombées radioactives pourraient tuer lentement toute la population sur un terrain de milliers de kilomètres de long sur des centaines de large.

— Est-ce que nous travaillons à cela ? demanda vivement Brand.

— Non.

— Et s’ils trouvent et nous pas, ils sont en mesure de détruire la totalité des États-Unis au prix de… disons… une dizaine de villes, une fois qu’ils auront mené à bien leur programme d’abris ?

— C’est encore loin dans l’avenir… Et qu’est-ce qui nous prend de nous emballer ainsi ? Pas autre chose qu’un homme qui a fait changer une lettre de son nom.

— D’accord, je suis fou, fit Brand. Mais je ne vais pas lâcher l’affaire à ce point. Pas à *ce* point. Je vais vous procurer votre liste de physiciens nucléaires disparus, même si je dois aller la chercher à Moscou. »

Il obtint la liste. Ils étudièrent tous les documents de recherche signés par les uns ou les autres. Ils convoquèrent la Commission en réunion plénière ; c’était le rassemblement des cerveaux nucléaires de toute la nation. Le Docteur Kristow sortit enfin d’une séance de nuit à laquelle le Président en personne avait assisté.

Brand l’accueillit. Tous les deux étaient hagards et manquaient visiblement de sommeil.

Brand demanda : « Alors ? »

Kristow inclina la tête. « La plupart sont d’accord.

Certains doutent encore, mais dans l’ensemble, ils sont d’accord.

— Et vous-même ? Avez-vous une certitude ?

— J’en suis loin, mais laissez-moi vous donner mon point de vue. Il est plus facile de croire que les Soviets travaillent à un écran anti-rayons gamma que de

croire que tous les renseignements que nous avons recueillis n'aient pas de liens entre eux.

— A-t-il été décidé que nous passions aussi aux recherches de protection dans ce domaine ?

— Oui. » La main de Kristow passa sur ses cheveux courts et hérissés, avec un petit bruit sec. « Nous allons nous y mettre avec toutes nos ressources. Connaissant les documents rédigés par les disparus, nous pouvons leur courir sur les talons. Nous les battrons peut-être… Bien entendu, ils apprendront le but de nos travaux.

— Tant mieux, tant mieux, fit Brand. Cela les empêchera d'attaquer. Je ne vois aucun avantage à sacrifier dix de nos villes rien que pour leur en détruire dix… si nous sommes protégés d'un côté comme de l'autre et qu'ils soient trop bouchés pour s'en rendre compte.

— Mais pas trop vite ! Il ne faut pas qu'ils s'en aperçoivent *trop* tôt. Et notre Zebatinsky-Sebatinsky américain ? »

Brand prit un air solennel tout en hochant la tête.

« Il n'y a encore rien pour démontrer qu'il ait un rapport quelconque avec tout cela. Bon sang ! Nous avons *cherché*. Naturellement, je pense comme vous.

Il est dans une position délicate en ce moment et nous ne pouvons nous permettre de l'y laisser, même s'il n'y a rien à lui reprocher.

— Nous ne pouvons pas non plus l'expulser tout simplement, sinon les Russes vont se poser des questions.

— Avez-vous une idée ? »

Ils suivaient le long couloir en direction de l'ascenseur dans le désert de quatre heures du matin.

Le Docteur Kristow reprit : « J'ai examiné ses travaux. C'est un homme de valeur, plus calé que la plupart des autres, et il ne se plaît pas dans sa place, en outre. Il n'a pas le tempérament propre au travail en équipe.

— Alors ?

— Mais il est du genre à occuper un poste académique. Si nous arrivions à ce qu'une grande université lui offre une chaire de physique, je crois qu'il accepterait avec empressement. Il y aurait suffisamment de domaines sans danger pour l'occuper ; nous l'aurions plus facilement sous les yeux ; et ce serait une progression logique. Les Russes ne se gratteraient probablement pas le crâne à son sujet. Qu'en dites-vous ? »

Brand approuva de la tête. « C'est une idée. Qui me paraît même bonne. Je vais la soumettre au patron. »

Ils entrèrent dans la cabine de l'ascenseur et Brand se laissa aller à muser. Quelle conclusion à ce qui avait commencé par l'initiale d'un nom !

Marshall Sebatinsky avait du mal à parler. Il dit à sa femme : « Je te jure que je ne comprends pas comment c'est arrivé. Je n'aurais pas cru qu'ils seraient capables de me distinguer d'un simple détecteur à mésons… Bon Dieu ! Sophie, Professeur-adjoint de physique à Princeton ! Tu te rends compte !

— Penses-tu que c'est à cause de ton exposé devant l'A.P.S. ? demanda Sophie.

— Je ne vois pas pourquoi. Ce n'était qu'un écrit sans inspiration, après que tout le personnel du service eut dit tout ce qu'il avait à dire. » Il claqua des doigts. « Ce devait être Princeton qui menait une enquête sur moi. C'est cela même. Tu te rappelles tous ces formulaires que j'ai remplis, les six derniers mois ; tous ces entretiens sur lesquels on refusait de me fournir des explications. Sincèrement, je commençais à me croire soupçonné de subversion… C'était Princeton qui se renseignait à mon sujet. Ils sont consciencieux !

— C'était peut-être à cause de ton nom, insinua Sophie. À cause du changement.

— En tout cas, suis-moi bien ! Enfin ma vie professionnelle va m'appartenir, je me ferai connaître. Une fois que j'aurai la possibilité de faire mon boulot sans… » Il s'interrompit pour se tourner vers sa femme. « Mon nom ! Tu veux parler de l'*S* ?

— On ne t'a fait cette offre qu'après que tu eus modifié ton nom, n'est-ce pas ?

— Pas trop longtemps après. Non, ce n'est là qu'une coïncidence. Je te l'ai déjà dit, Sophie, il ne s'agissait que de gaspiller cinquante dollars pour te faire plaisir. Dieu ! Que j'ai pu me sentir idiot pendant tous ces mois où j'insistais constamment sur ce stupide S. »

Sophie se mit aussitôt sur la défensive. « Je ne t'y ai nullement forcé, Marshall. Je te l'ai suggéré, mais je ne t'ai pas tanné sans arrêt. Ne dis pas ça. De plus, le résultat est satisfaisant. Je suis sûre que c'est à cause du nom. »

Sebatinsky esquissa un sourire indulgent.

« Allons, ce n'est que superstition de ta part.

— Peu m'importe ce que tu en penses. Mais ne change plus l'orthographe de ton nom.

— Eh bien, non, je n'en ai pas l'intention. J'ai déjà eu tellement de mal à faire écrire mon nom avec un S que je n'oserais même pas affronter les gens pour une nouvelle modification. Mais peut-être que je pourrais demander à m'appeler Jones, hein ? » Il eut un rire nerveux.

Mais Sophie ne rit pas. « Laisse-le comme il est.

— Oh, c'est bon ! Je plaisantais… Je vais te dire.

Un de ces jours, je retournerai voir ce vieux mec pour lui dire que tout a bien marché, et je lui glisserai dix dollars de mieux. Es-tu satisfaite ? »

Il était si heureux qu'il s'en acquitta la semaine suivante. Cette fois, il ne s'était pas déguisé. Il portait ses lunettes et son complet habituel, et n'avait pas de chapeau.

Il chantonnait même en approchant de la boutique et s'écarta pour livrer passage à une femme fatiguée, au visage amer, qui poussait une voiture d'enfant.

Il posa la main sur le bec de cane et le pouce sur le loquet de fer. Le loquet ne céda pas sous la pression. La porte était fermée à clé.

Le carton poussiéreux et vétuste annonçant « Numérologiste » avait disparu, maintenant qu'il examinait la devanture. Une autre pancarte, imprimée, qui commençait déjà à jaunir et à se gondoler au soleil, indiquait : « À louer ».

Sebatinsky haussa les épaules. Tant pis. Il avait voulu faire ce qu'il fallait.

Haround, ravi d'être débarrassé de toute excroissance corporelle, au point que ses tourbillons énergétiques luisaient en violet pâle sur des hyper-kilomètres cubes, demanda : « Ai-je gagné ? Ai-je gagné ? »

Mestack était distant, ses tourbillons formant presque une sphère lumineuse dans l'hyperespace. « Je n'ai pas encore fait les calculs.

— Alors, vas-y. Ce n'est pas en prenant tout ton temps que tu changeras les résultats… Ouf ! Quel soulagement de redevenir de l'énergie bien propre. Il m'a fallu perdre un microcycle de temps dans un corps de chair ; et un corps presque usé, en plus. Mais cela valait le coup, rien que pour *te* faire voir !

— C'est bon, dit Mestack. Je reconnais que tu as empêché une guerre nucléaire sur la planète.

— Est-ce un effet de Classe A, ou non ?

— C'est un effet de Classe A. Bien entendu.

— Très bien. Maintenant, vérifie si je n'ai pas obtenu cet effet de Classe A avec un stimulant de Classe F. J'ai changé une seule lettre d'un seul nom.

— Quoi ?

— Oh, peu importe. C'est tout noté. J'ai tout préparé pour toi. »

Mestack dit à regret : « Je cède. Un stimulant de Classe F.

— Alors je *gagne*. Reconnais-le.

— Nous ne gagnerons ni l'un ni l'autre quand le Veilleur jettera un coup d'œil là-dessus. »

Haround, qui avait été sur la Terre un numérologiste vieillissant et restait un peu bouleversé de soulagement de ne plus l'être, déclara : « Tu ne t'inquiétais pas de cela quand nous avons parié.

— Je ne te croyais pas assez bête pour aller jusqu'au bout.

— Par la Perte de Chaleur ! Mais pourquoi s'inquiéter ? Jamais le Veilleur ne détectera un stimulant de Classe F.

— Peut-être pas, mais il détectera un effet de Classe A. Ces incarnés vivront encore dans une douzaine de microcycles. Le Veilleur s'en apercevra.

— Ce qui te tracasse, Mestack, c'est que tu n'as pas envie de payer. Tu tergiverses.

— Je paierai. Mais attends que le Veilleur découvre que nous avons joué avec un problème qui ne nous était pas affecté et que nous avons procédé à une modification non motivée. Bien sûr, si nous… »

Il s'interrompit.

Haround répondit : « Très bien, nous allons rechanger la situation. Il ne le saura jamais. »

Un éclair de ruse traversa les tourbillons plus lumineux de l'énergie de Mestack. « Il va te falloir trouver un autre stimulant de Classe F si tu souhaites qu'il ne remarque rien. »

Haround hésita, puis dit : « J'en suis capable.

— J'en doute.

— Je pourrais.

— Es-tu prêt à faire un autre pari là-dessus ? »

La jubilation s'infiltrait dans les radiations de Mestack.

« Certainement, affirma Haround sous l'aiguillon de la tentation. Je vais replacer ces incarnés exactement où ils se trouvaient auparavant, et le Veilleur ne s'apercevra jamais d'une quelconque différence. »

Mestack poursuivit son avantage : « Alors, on laisse le premier pari en suspens. Et on triple les enjeux pour le second. »

L'excitation croissante du jeu envahissait également Haround. « D'accord, je suis preneur. On triple les enjeux.

— Alors, tenu !

— Tenu. »

Spell my Name with an S.
Ballantine Magazines, Inc., 1958.

L’ULTIME QUESTION

L’ULTIME question fut posée pour la première fois, moitié sous forme de plaisanterie, le 21 mai 2061, époque où l’humanité faisait enfin son entrée dans la lumière. La question naquit d’un pari de cinq dollars engagé au-dessus de deux grands verres de whisky. Elle se souleva comme suit :

Alexander Adell et Bertram Lupov étaient deux des fidèles serviteurs de Multivac. Ils connaissaient, aussi bien que possible pour des êtres humains, ce que dissimulait la façade froide, cliquetante et scintillante – qui s’étalait sur des kilomètres et des kilomètres – de l’ordinateur géant. Ils avaient au moins de vagues notions du plan général des relais et circuits qui avaient de longtemps dépassé le stade où un seul homme aurait eu la possibilité de comprendre clairement tout cet ensemble.

Multivac était auto-réglable et auto-correcteur. Il le fallait, car aucun être humain n’aurait pu le régler ou le corriger assez rapidement ou même suffisamment… Adell et Lupov n’assistaient donc le géant que légèrement et superficiellement, mais aussi bien que le pouvaient de simples hommes. Ils l’alimentaient en données, adaptaient les questions à ses besoins et interprétaient les réponses fournies. Certes, eux-mêmes et les autres qui travaillaient comme eux avaient le plein droit à leur part dans la gloire de Multivac.

Depuis des dizaines d’années, Multivac avait aidé à concevoir les vaisseaux et à calculer les routes qui permettaient à l’homme d’atteindre la Lune, Mars et Vénus, mais plus loin, les faibles ressources de la Terre ne suffisaient pas à ravitailler les vaisseaux. Il fallait trop d’énergie pour les longs voyages. La Terre avait beau exploiter son charbon et son uranium avec une efficacité accrue, il n’y avait toujours qu’une quantité limitée de l’un et de l’autre.

Mais Multivac avait peu à peu assez appris pour répondre plus fondamentalement à des questions plus profondes, et le 14 mai 2061, ce qui n’était encore que théorie devint fait accompli.

L’énergie solaire, emmagasinée, transformée, était utilisée sur toute la planète. Toute la Terre avait coupé l’alimentation en charbon brûlant et en uranium fissile, puis établi le contact qui reliait le tout à une petite station d’un kilomètre et demi de diamètre, en orbite autour de la Terre à mi-distance de la Lune. Tout le globe était animé par d’invisibles faisceaux de puissance solaire.

Sept jours n’avaient pas suffi à ternir la gloire de l’exploit et Adell ainsi que Lupov avaient finalement pu s’esquiver de la cérémonie publique pour se retrouver dans le lieu calme où personne ne songerait à les chercher : les chambres souterraines désertes où apparaissaient des parties du vaste corps

enterré de Multivac. Sans surveillance, paresseusement, triant ses renseignements à petits cliquetis de satisfaction, Multivac avait lui aussi bien gagné son repos, et les deux hommes en étaient conscients. Pour commencer, ils n'avaient aucune intention de le déranger.

Ils s'étaient munis d'une bouteille et leur seule idée pour le moment était de se délasser mutuellement, avec la participation active du flacon.

« C'est stupéfiant, quand on y songe », dit Adell.

Des rides de lassitude marquaient son large visage et il agitait lentement sa boisson avec une tige de verre, observant les cubes de glace qui s'entrechoquaient. « Toute l'énergie que nous pourrons jamais employer, et pour rien ! Assez d'énergie, si nous le voulions, pour transformer toute la Terre en une énorme goutte de fer impur en fusion. Et encore, l'énergie ainsi gaspillée ne nous manquerait pas. Toute l'énergie que nous pourrons jamais utiliser, à jamais et à jamais et à jamais ! »

Lupov pencha la tête de côté. C'était sa façon de montrer qu'il allait manifester son esprit de contradiction, et il en avait envie pour le moment parce que c'était lui qui avait dû porter la glace et les verres.

« Pas à jamais, dit-il.

— Oh, du diable, c'est tout comme ! Jusqu'à ce que le Soleil meure, Bert.

— Ce qui ne veut pas dire à jamais.

— Bon. D'accord. Des milliards et des milliards d'années. Peut-être bien vingt milliards. Tu es content ? »

Lupov passa la main dans ses cheveux clairsemés comme pour s'assurer qu'il lui en restait, puis but une petite gorgée. « Vingt milliards d'années, ce n'est pas à jamais.

— En tout cas cela durera au moins autant que nous, pas vrai ?

— De même que le charbon et l'uranium.

— D'accord, seulement à présent on peut brancher chacun des vaisseaux spatiaux sur la Station Solaire, et il ira jusqu'à Pluton et retour un million de fois sans avoir à se soucier de ravitaillement en carburant. Ce qui serait impossible avec le charbon et l'uranium. Demande donc à Multivac, si tu ne me crois pas.

— Pas besoin de lui demander, je le sais bien.

— Alors arrête de diminuer tout ce que Multivac fait pour nous, s'écria Adell, énervé. Il se débrouille très bien.

— Qui te dit le contraire ? Tout ce que j'affirme, c'est qu'un soleil ne dure pas éternellement. Voilà tout. Nous sommes tranquilles pour vingt milliards d'années, mais après ? » Lupov pointa un doigt tremblant vers son compagnon. « Et ne me dis pas qu'on se branchera sur un autre soleil. »

Le silence régna un moment. Adell ne portait que rarement son verre à sa

bouche, et les yeux de Lupov se fermaient lentement. Ils se reposaient.

Les yeux de Lupov se rouvrirent soudain : « Tu penses qu'on va se brancher sur un autre soleil quand le nôtre sera foutu, pas vrai ?

— Je ne pense pas.

— Bien sûr que si ! Mais tu n'es pas fortiche en logique, c'est ton point faible. Tu es comme le type de l'histoire, celui qui se trouve pris sous une averse brutale et qui court jusqu'à un bouquet d'arbres pour se cacher sous l'un d'eux, et il n'a pas d'inquiétude, tu comprends ? Parce qu'il a réfléchi que lorsque la pluie finirait par traverser les branches et les feuilles, il n'aurait simplement qu'à se mettre à l'abri sous un autre.

— Je pige, fit Adell. Mais pas besoin de crier. Quand le Soleil sera mort, les autres étoiles le seront aussi.

— Tu l'as foutrement dit ! marmonna Lupov. Tout a eu un commencement lors de l'explosion cosmique originelle – même si on ne sait pas ce que c'était – et tout prendra fin quand toutes les étoiles seront usées. Il y en a qui s'usent plus vite que les autres. Bon Dieu ! Les géantes ne dureront même pas cent millions d'années. Le Soleil durera vingt milliards d'années et peut-être que les naines en dureront cent milliards, pour ce qu'elles sont utiles ! Mais accordons-nous un billion d'années, et tout sera dans le noir. Il faut que l'entropie atteigne à son maximum, voilà tout.

— Je sais tout de l'entropie, dit Adell, se drapant dans toute sa dignité.

— Tu parles que tu sais !

— J'en sais toujours autant que toi.

— Dans ce cas, tu sais que tout aura une fin un jour.

— Bien sûr. Qui te dit le contraire ?

— Toi, pauvre couillon. Tu prétends que nous aurons toute l'énergie nécessaire à jamais. Tu as dit « à jamais ». »

Adell adopta à son tour l'attitude contradictoire. « On pourra peut-être reconstruire les choses un jour, fit-il.

— Jamais.

— Pourquoi pas ? Un jour !

— Jamais.

— Demande à Multivac.

— Toi, demande-le à Multivac. Je te mets au défi. Je te parie cinq dollars que ce n'est pas possible. »

Adell était tout juste assez ivre pour essayer, et conservait juste assez de raison pour regrouper les symboles et opérations indispensables sous la forme d'une question qui, en termes courants aurait correspondu à celle-ci : « Est-ce qu'un jour l'humanité, sans une dépense équivalente d'énergie, sera en mesure

de redonner au Soleil sa pleine jeunesse après qu'il sera mort de vieillesse ? »

Ou peut-être pourrait-on la poser plus simplement, comme ceci : « Comment peut être diminué massivement le total net d'entropie de l'univers ? »

Multivac se figea dans le silence. Le lent scintillement des voyants cessa, les cliquetis des relais lointains s'éteignirent.

Et puis, alors que les techniciens effrayés avaient le sentiment qu'ils ne pourraient plus bien longtemps retenir leur souffle, le téléscripteur correspondant à cette partie de Multivac s'anima d'un seul coup. Il imprima cinq mots : DONNEES INSUFFISANTES POUR REPONSE SENSEE.

« Plus de pari », murmura Lupov. Ils filèrent en hâte.

Le lendemain matin, les deux hommes, avec des battements sous le crâne et du coton dans la bouche, avaient complètement oublié l'incident.

Jerrodd, Jerrodine et Jerrodette I et II observaient l'image étoilée qui changeait sur la visiplaque tandis que le passage en hyperespace se faisait en rien de temps. Aussitôt, le saupoudrage régulier d'étoiles fit place à un unique disque de marbre éclatant, bien centré sur l'écran.

« C'est X-23 », dit Jerrodd avec assurance. Il joignit ses mains maigres derrière son dos et les serra au point que les articulations en blanchirent.

Les deux petites Jerrodette venaient de subir le passage en hyperespace pour la première fois de leur vie et se sentaient honteuses de leur sensation passagère intérieur-extérieur ! Elles étouffèrent leurs gloussements et se mirent à se poursuivre follement autour de leur mère, en hurlant : « On a atteint X-23… on a atteint X-23… on a…

— La paix, enfants, dit sèchement Jerrodine. En es-tu certain, Jerrodd ?

— Qu'est-ce qui pourrait m'empêcher d'en être certain ? » rétorqua Jerrodd en levant la tête pour regarder le renflement de métal nu juste sous le plafond. Cette saillie traversait la longueur de la pièce, pour disparaître derrière les parois à l'une et l'autre extrémités. Elle était aussi longue que le vaisseau.

Jerrodd ne savait à peu près rien de cette épaisse tige de métal, sinon qu'on l'appelait un Microvac et qu'on lui posait des questions quand on le souhaitait ; et que si on ne lui en posait pas, elle avait quand même le devoir de mener le vaisseau à une destination choisie d'avance, de s'alimenter en énergie à l'une des Stations sous-galactiques, et de calculer les équations nécessaires aux sauts hyperspatiaux.

Jerrodd et sa famille n'avaient rien d'autre à faire que de vivre dans leurs confortables quartiers de bord et d'attendre.

On avait une fois expliqué à Jerrodd que la finale « ac » de Microvac voulait dire en ancien anglais « analog computer », mais il l'avait déjà presque oublié.

Jerrodine avait les larmes aux yeux en observant la plaque de vision. « Je n'y peux rien. Cela me fait tout drôle de quitter la Terre.

— Pourquoi donc, au nom du Ciel ? lui demanda Jerrodd. Nous n'avions rien à nous, sur la Terre. Nous aurons tout sur X-23. Tu ne seras pas toute seule. Nous n'aurons pas une vie de pionniers. Il y a déjà un million de personnes sur la planète. Grand Dieu ! Nos arrière-petits-enfants devront chercher des mondes neufs parce que X-23 sera surpeuplé. » Il s'interrompit un instant pour réfléchir, puis reprit :

« Moi, je te le dis, c'est une veine que les ordinateurs aient trouvé le moyen de nous faire voyager parmi les étoiles, vu la vitesse d'accroissement de la population.

— Je sais, je sais », fit Jerrodine, néanmoins assez tristement.

Jerrodette I intervint brusquement : « Notre Microvac, c'est le meilleur au monde.

— Je le crois aussi », répondit Jerrodd, en lui ébouriffant les cheveux.

C'était effectivement bien agréable d'avoir un Microvac tout à soi, et Jerrodd se réjouissait d'appartenir à sa génération et non à une plus ancienne. Au temps de la jeunesse de son père, les seuls ordinateurs en existence étaient d'énormes machines occupant chacune une centaine de kilomètres carrés de territoire. Il n'y en avait qu'un seul par planète. On les appelait des A.C. planétaires. Durant un millier d'années ils avaient régulièrement occupé de plus en plus d'espace et puis, d'un coup, ç'avait été le perfectionnement. Les transistors avaient été remplacés par des semi-conducteurs moléculaires si bien que le plus volumineux A.C. planétaire n'occupait que la moitié d'un vaisseau spatial.

Jerrodd se sentait enthousiaste comme chaque fois qu'il songeait que son Microvac personnel était nombre de fois plus complexe que l'antique et primitif Multivac qui, le premier, avait apprivoisé le Soleil, et presque aussi compliqué que l'A.C. planétaire de la Terre (le plus grand) qui avait résolu le problème du déplacement en hyperespace et rendu possibles les voyages parmi les étoiles.

« Tant d'étoiles, tant de planètes », soupira Jerrodine, perdue dans ses propres pensées. « J'imagine qu'il y aura toujours des familles pour gagner des mondes nouveaux, comme nous en ce moment.

— Pas toujours, la reprit Jerrodd en souriant. Tout cela prendra fin un jour, mais pas avant des milliards d'années. De nombreux milliards. Les étoiles elles-mêmes s'usent, tu sais. L'entropie augmente constamment.

— Qu'est-ce que c'est, l'entropie ? lança Jerrodette II de sa voix perçante.

— L'entropie, ma petite chérie, c'est un mot qui exprime la quantité d'usure de l'univers. Tout s'use. Comme ton petit robot walkie-talkie, tu te rappelles ?

— Et tu ne peux pas tout simplement y mettre un nouvel accumulateur,

comme dans mon robot ?

— Ce sont les étoiles, les accumulateurs, chérie. Une fois qu'elles seront mortes, il n'y aura plus d'accumulateurs d'énergie. »

Jerrodette I se mit incontinent à brailler : « Ne les laisse pas, papa ! Ne laisse pas les étoiles s'user !

— Tiens, voilà à quoi tu as réussi, murmura Jerrodine exaspérée.

— Comment aurais-je pu deviner que cela les effraierait ? protesta Jerrodd à mi-voix.

— Demande au Microvac, geignit Jerrodette I. Demande-lui comment faire remarcher les étoiles.

— Vas-y, conseilla Jerrodine. Cela va les calmer. » (Jerrodette II commençait également à pleurer.)

Jerrodd haussa les épaules : « Allons, allons, les petites ! Je vais poser la question à Microvac. Ne vous inquiétez pas, il va nous le dire. »

Il demanda la réponse à Microvac en ajoutant vivement : « Par écrit. »

Jerrodd recueillit dans sa paume la bande de film mince et dit d'un ton enjoué : « Vous voyez bien ! Le Microvac dit qu'il s'occupera de tout quand le temps sera venu. Alors pas la peine de se tourmenter. »

Jerrodine intervint : « Eh bien, les enfants, c'est l'heure d'aller au lit. Nous serons bientôt dans notre nouvelle maison. »

Jerrodd relut les mots que portait le film, avant de le détruire : DONNEES INSUFFISANTES POUR REPONSE PRECISE.

Il haussa de nouveau les épaules et se retourna vers la visiplaque. X-23 était droit devant.

VJ-23X de Lameth contemplait les noires profondeurs de la carte tridimensionnelle à petite échelle de la Galaxie. Il demanda : « Ne sommes-nous pas un peu ridicules de nous inquiéter à ce point de la chose ? »

MQ-17J de Nicron secoua la tête. « Je ne le pense pas. Tu sais bien que la Galaxie sera remplie dans cinq ans, à la cadence actuelle d'expansion. »

Ils paraissaient tous deux âgés d'un peu plus de vingt ans, tous les deux grands et parfaits de forme.

« Quand même, dit VJ-23X, j'hésite à soumettre un rapport pessimiste au Conseil Galactique.

— Je me refuse à envisager toute autre sorte de rapport. Cela va les remuer un brin. Il faut que nous les fassions bouger. »

VJ-23X poussa un soupir. « L'espace est infini. Il y a là cent milliards de galaxies à ramasser… et plus encore.

— Cent milliards, *ce n'est pas* l'infini et cela devient tous les jours moins

infini. Réfléchis ! Il y a vingt mille ans, l'humanité a pour la première fois résolu le problème de l'utilisation de l'énergie stellaire, et quelques siècles après, les voyages interstellaires sont devenus possibles. Il a fallu à l'humanité un million d'années pour emplir un seul petit monde, et seulement quinze mille ans pour peupler le reste de la Galaxie. Maintenant le chiffre de la population double tous les dix ans…

— Nous en sommes redevables à l'immortalité, coupa VJ-23X.

— Très bien. L'immortalité est un fait acquis et nous devons en tenir compte. Je reconnais volontiers que cette immortalité a son côté douteux. L'AC galactique a résolu pour nous de nombreux problèmes, mais en apportant la solution à ceux du vieillissement et de la mort, il a mis par terre toutes ses autres solutions.

— Cependant, tu ne voudrais pas abandonner la vie, j'imagine ?

— Sûrement pas ! » lança MQ-17J, qui radoucit aussitôt le ton : « Du moins pas encore. Je ne suis certes pas assez vieux. Quel âge as-tu ?

— Deux cent vingt-trois ans. Et toi ?

— Pas encore deux cents… Mais pour en revenir à ce que je disais, la population double tous les dix ans. Une fois cette Galaxie remplie, nous en peuplerons une autre en dix ans. Dix ans de plus, et cela fera deux galaxies supplémentaires. Dix ans encore, quatre de plus. Dans cent ans, nous aurons peuplé un millier de galaxies. Dans un millier d'années, un million. Dans dix mille ans, tout l'Univers connu. Et alors ?

— À titre de question secondaire, émit VJ-23X, je vois un problème de transports. Je me demande combien d'unités de puissance solaire il faudra pour transborder des galaxies entières d'individus d'une galaxie à une autre.

— Bonne question. L'humanité consomme déjà deux unités de puissance solaire par an.

— Dont la plus grande partie est gaspillée. Après tout, notre propre Galaxie débite à elle seule un millier d'unités de puissance solaire par an et nous n'en employons que deux.

— D'accord. Toutefois, même avec une efficacité à cent pour cent, nous ne ferions que retarder la fin. Nos besoins d'énergie augmentent en progression géométrique… et encore plus vite que la population. Nous serons à court d'énergie avant même d'être à court de galaxies. Bonne question. Très bonne question.

— Nous devrons tout simplement fabriquer de nouvelles étoiles à partir des gaz interstellaires.

— Ou à partir de la chaleur dissipée ? fit MQ-17J d'un ton ironique.

— Il pourrait bien exister un moyen d'inverser l'entropie. Nous devrions

poser la question à l'AC galactique. »

VJ-23X n'avait pas parlé trop sérieusement, mais MQ-17J tira de sa poche sa liaison AC et la posa devant lui sur la table.

— J'ai à moitié envie de lui demander, musa-t-il. C'est une situation devant laquelle l'humanité se trouvera placée un jour. »

Il regardait son petit instrument AC d'un air sombre. Il n'occupait guère que trois centimètres cubes et n'était rien en soi, mais il était relié à travers l'hyperespace au grand AC Galactique qui desservait l'humanité tout entière. Compte tenu de l'hyperespace, c'était une partie intégrante de l'AC Galactique.

MQ-17J prit le temps de se demander si quelque jour de sa vie d'immortel il aurait l'occasion de voir l'AC Galactique. Ce dernier était installé sur un petit monde à lui seul, une toile d'araignée de faisceaux énergétiques maintenant la matière au sein de laquelle des vagues de sous-mesons avaient remplacé les semi-conducteurs moléculaires antiques et peu pratiques. Pourtant, et malgré ses fonctions sous-éthériques, on savait que l'AC Galactique mesurait trois cents bons mètres de diamètre.

MQ-17J demanda soudain à sa liaison AC : « L'entropie peut-elle jamais être inversée ? »

VJ-23X parut étonné et déclara aussitôt : « Oh, dis donc, je ne penserais pas sérieusement que tu poserais cette question.

— Pourquoi pas ?

— Nous savons bien tous les deux que l'entropie est irréversible. On ne peut pas refaire un arbre avec de la fumée et des cendres.

— Y a-t-il des arbres sur ton monde ? » s'enquit MQ-17J.

Le bruit de l'AC Galactique les réduisit au silence. Sa voix sortait, ténue et belle de l'appareil de liaison posé sur le bureau. Elle dit : LES DONNEES SONT INSUFFISANTES POUR VOUS FOURNIR UNE REPONSE SIGNIFICATIVE.

VJ-23X s'écria : « Tu vois ! »

Sur quoi ils revinrent tous les deux à la question du rapport qu'ils allaient expédier au Conseil Galactique.

L'esprit de Zed Prime parcourait la nouvelle Galaxie avec un intérêt minime envers les amas d'étoiles qui la poudraient. Il n'avait encore jamais examiné celle-ci. Les verrait-il un jour toutes ? Il y en avait tant… chacune avec son chargement d'humanité… Mais c'était une charge presque équivalente à un poids mort. De plus en plus, c'était ici, dans l'espace que l'on pouvait découvrir la véritable essence de l'homme.

Les esprits, pas les corps ! Les corps immortels restaient sur les planètes, suspendus au-dessus des ères. Ils se remuaient parfois pour une activité concrète,

mais c'était de plus en plus rare. Il ne venait au jour que peu d'individualités nouvelles pour se joindre à l'incroyablement puissante masse, mais qu'importait ? Il n'y avait guère de place dans l'Univers pour de nouvelles personnalités.

Zed Prime s'arracha à sa rêverie en tombant sur les filaments minces d'un autre esprit.

« Je suis Zed Prime, dit celui-ci. Et vous ?

— Moi, je suis Dé Sous Un. Quelle est votre galaxie ?

— Nous l'appelons simplement la Galaxie. Et la vôtre ?

— Nous lui donnons le même nom. Tous les hommes appellent leur galaxie la Galaxie, et rien de plus. Pourquoi pas ?

— Évidemment, puisque toutes les Galaxies se ressemblent.

— Pas toutes les Galaxies. La race humaine doit avoir pris naissance sur une Galaxie particulière, ce qui fait toute la différence. »

Zed Prime demanda : « Laquelle ?

— Je n'en sais rien. L'AC Universel le saurait.

— On le lui demande ? Je me sens soudain curieux. »

Les perceptions de Zed Prime s'élargirent au point que les galaxies même se ratatinèrent pour devenir un nouveau poudroiement plus diffus sur un fond considérablement plus vaste. Il y en avait tant de centaines de milliards, toutes avec leur charge d'êtres intelligents dont les pensées dérivaient en liberté à travers l'espace ! Et pourtant l'une d'entre elles était unique en son genre, parce qu'elle était la Galaxie originelle. L'une d'entre elles, dans un passé vague et lointain, avait connu une période où elle était la seule Galaxie habitée par l'homme.

Zed Prime brûlait de curiosité de voir cette Galaxie particulière, aussi appela-t-il : « AC Universel ! Sur quelle Galaxie l'humanité a-t-elle eu son origine ? »

L'AC Universel l'entendit car sur tous les mondes et dans tout l'espace, ses récepteurs étaient en attente, et chacun d'eux aboutissait à travers l'hyperespace à quelque point inconnu où l'AC Universel reposait dans son isolement.

Zed Prime n'avait connaissance que d'un seul homme dont les pensées eussent pénétré jusqu'à distance de perception de l'AC Universel, et il n'avait signalé qu'un globe brillant, de soixante centimètres de diamètre, difficile à distinguer.

« Mais comment cela peut-il constituer l'ensemble de l'AC Universel ? lui avait demandé Zed Prime.

— Il se situe en majeure partie dans l'hyperespace, avait été la réponse. Sous quelle forme, je ne saurais l'imaginer. »

Et personne ne pouvait en avoir idée, Zed Prime le savait, car le temps était

de longtemps dépassé où un homme quelconque participait à la construction de l'AC Universel. Chacun des AC Universels concevait et construisait son successeur. Chacun d'eux, durant son million ou plus d'existence, accumulait les renseignements nécessaires pour élaborer un successeur meilleur et plus compliqué, plus capable, où se noyait son propre avoir de données d'individualité.

L'AC Universel coupa le cours des pensées errantes de Zed Prime, non par des mots, mais par une orientation. La mentalité de Zed Prime se trouva conduite dans la mer indistincte des Galaxies, puis dans une seule agrandie en étoiles claires.

Une pensée lui parvint, infiniment lointaine, mais aussi infiniment nette : « VOICI LA GALAXIE ORIGINELLE DE L'HOMME. »

Mais elle était en définitive la même ; la même que toute autre, et Zed Prime dissimula sa déception.

Dé Sous Un, dont l'esprit avait accompagné l'autre, lui dit soudain : « Et l'une de ces étoiles serait l'étoile originelle de l'homme ? »

L'AC Universel répondit : « L'ETOILE ORIGINELLE DE L'HOMME EST DEVENUE NOVA. C'EST MAINTENANT UNE NAINE BLANCHE.

— Est-ce que les hommes qui l'habitaient sont morts ? » demanda Zed Prime, étonné, sans réfléchir.

L'AC Universel déclara : « COMME DANS TOUS LES CAS SEMBLABLES, UN MONDE NOUVEAU A ETE CONSTRUIT EN TEMPS OPPORTUN POUR LEURS CORPS.

— Oui, bien sûr », fit Zed Prime, mais il n'en était pas moins écrasé sous le sentiment d'une perte irréparable. Son esprit relâcha sa prise sur la Galaxie originelle de l'Homme, la laissant rebondir et se perdre parmi les points lumineux confus. Il souhaitait ne jamais la revoir.

Dé Sous Un lui demanda : « Qu'y a-t-il ?

— Les étoiles meurent. L'étoile originelle est morte.

— Elles doivent toutes mourir. Pourquoi pas ?

— Mais une fois toute l'énergie disparue, nos corps finiront par mourir, et vous et moi aussi bien.

— Cela prendra des milliards d'années.

— Je ne voudrais pas que cela arrive même après des milliards d'années. L'AC Universel ! Comment pourrait-on empêcher les étoiles de mourir ? »

Dé Sous Un, amusé, répliqua : « Vous demandez simplement comment on peut inverser la direction de l'entropie. »

Et l'AC Universel répondit : « LES DONNEES SONT ENCORE INSUFFISANTES POUR UNE REPONSE SIGNIFICATIVE. »

Les pensées de Zed Prime se reportèrent sur sa propre Galaxie. Il n'accorda

plus d’attention à Dé Sous Un, dont le corps était peut-être en attente sur une Galaxie à un trillion d’années-lumière de distance, ou aussi bien sur l’étoile la plus voisine de celle de Zed Prime. Peu importait.

Ce fut sans joie que Zed Prime commença à recueillir de l’hydrogène interstellaire pour se construire une petite étoile bien à lui. Si toutes les étoiles devaient mourir un jour, du moins restait-il encore possible d’en construire quelques-unes.

L’Homme tenait compte de lui-même, car en un sens, l’Homme ne faisait mentalement qu’un. Il se composait d’un trillion de trillions de trillions de corps sans âge, chacun à sa place, chacun calme et incorruptible, alors que les esprits de tous les corps se fondaient librement les uns dans les autres, sans distinction possible.

L’Homme disait : « L’Univers se meurt. »

L’Homme contemplait les Galaxies pâlissantes. Les étoiles géantes, ces paniers percés, avaient de longtemps disparu, loin dans le passé le plus lointain. Presque toutes les étoiles étaient des naines blanches, qui approchaient de leur fin.

Des étoiles nouvelles s’étaient faites de la poussière interstellaire, certaines par un processus naturel, d’autres de la main de l’Homme, et elles aussi étaient sur le déclin. Il était encore possible de précipiter les naines blanches les unes contre les autres, et grâce aux énormes forces ainsi libérées, des étoiles neuves se construiraient, mais une seule pour un millier de naines anéanties, et ces astres artificiels périraient à leur tour.

L’Homme disait : « Ménagée avec soin, selon les directives de l’AC Cosmique, l’énergie qui persiste encore dans l’Univers durera des milliards d’années.

— Et quand même, ajoutait l’Homme, tout aura sa fin un jour. Malgré toutes les économies, malgré les rationnements, l’énergie dépensée disparaît et ne saurait se reconstituer. L’entropie doit croître à jamais jusqu’au maximum. »

L’Homme demandait : « Ne peut-on inverser l’entropie ? Demandons-le à l’AC Cosmique. »

L’AC Cosmique les entourait, mais non pas dans l’espace. Pas une fraction de l’AC n’était située dans l’espace. Il se trouvait dans l’hyperespace et était fait d’une chose qui n’était ni matière ni énergie. La question de ses dimensions et de sa nature ne se posait plus en des termes que l’Homme pût comprendre.

« AC Cosmique, interrogeait l’Homme, comment pourrait-on inverser l’entropie ? »

L’AC Cosmique répondait : « LES DONNEES RESTENT INSUFFISANTES POUR UNE

REPONSE SATISFAISANTE. »

L’Homme disait : « Recueillez des renseignements supplémentaires. »

L’AC Cosmique répondait : « JE VAIS LE FAIRE. JE LE FAIS DEPUIS CENT MILLIARDS D’ANNEES. LA QUESTION A ETE BIEN SOUVENT POSEE À MES PREDECESSEURS COMME À MOI TOUS LES RENSEIGNEMENTS DONT JE DISPOSE SONT ENCORE INSUFFISANTS.

— Viendra-t-il un jour, répondait l’Homme, où les données seront suffisantes, ou le problème sera-t-il insoluble en toutes circonstances concevables ?

— IL N’Y A PAS DE PROBLEME INSOLUBLE DANS TOUTES LES CIRCONSTANCES CONCEVABLES.

— Quand disposerez-vous de données suffisantes pour répondre à la question ?

— LES DONNEES RESTENT INSUFFISANTES POUR UNE REPONSE SATISFAISANTE.

— Continuerez-vous à chercher la solution ?

— JE CONTINUERAI.

— Nous attendrons donc », répondit l’Homme.

Les étoiles et les galaxies moururent, s’éteignirent, et l’espace devint noirceur après dix trillions d’années d’usure.

Unité par unité, l’Homme se fondit dans l’AC, chacun des corps physiques perdant son identité d’une manière qui constituait non pas une perte, mais un gain.

Le dernier esprit de l’Homme s’immobilisa avant la fusion, pour contempler un espace qui ne comportait plus que les cendres d’une dernière étoile noircie et rien d’autre, sinon une matière incroyablement ténue, remuée au hasard par les ultimes ondes de chaleur qui se mouraient, en asymptote, vers le zéro absolu.

L’Homme demanda : « AC, est-ce la fin ? Ce chaos ne peut-il redevenir l’Univers ? Est-ce impossible à accomplir ? »

L’AC répondit : « LES DONNEES RESTENT INSUFFISANTES POUR UNE REPONSE SATISFAISANTE. »

Le dernier esprit humain se fondit et il ne subsista que l’AC… encore était-ce dans l’hyperespace.

L’Homme et l’énergie avaient pris fin, en même temps que la durée et l’espace. L’AC lui-même n’existait plus que pour l’unique question à laquelle il n’eût pas répondu depuis le temps où un ordinateur à moitié ivre, dix trillions d’années auparavant, avait posé la question à un ordinateur qui était pour l’AC beaucoup moins important qu’un seul homme pour toute l’Humanité.

Toutes autres questions avaient reçu réponse, et tant qu'il n'aurait pas également répondu à cette ultime question, l'AC ne pourrait pas libérer sa conscience.

Toutes les données recueillies avaient pris une fin ultime. Il n'y avait plus rien à recueillir.

Mais il fallait encore établir toutes les corrélations possibles entre tous les renseignements amassés et les placer dans toutes les formes de rapports possibles.

Un intervalle intemporel y fut consacré.

Et vint le moment où l'AC apprit comment on pouvait inverser le sens de marche de l'entropie.

Mais il n'y avait plus un seul homme à qui l'AC pût fournir la réponse à l'ultime question. Plus de matière. Mais la réponse – par la démonstration – en tiendrait également compte.

Pendant un autre intervalle intemporel, l'AC réfléchit à la meilleure façon de s'y prendre. L'AC organisa avec soin son programme.

Les connaissances de l'AC couvraient tout ce qui avait été en un temps un Univers et sa conscience s'attristait de voir ce qui n'était plus que le Chaos. Pas à pas, il fallait créer.

Et l'AC dit : « QUE LA LUMIERE SOIT ! »

Et la lumière fut…

The Last Question.
Columbia Publications, Inc., 1956.

L’AFFREUX PETIT GARÇON

EDITH FELLOWES lissa sa blouse de travail comme elle en avait coutume avant d’ouvrir la porte à la serrure compliquée pour franchir l’invisible ligne de partage entre *l’existe* et le *n’existe pas.* Elle portait son porte-plume et son bloc, bien qu’elle ne prît plus de notes, sauf lorsqu’elle sentait la nécessité absolue de faire un compte rendu.

Cette fois, elle avait en outre une valise. (« Des jouets pour l’enfant », avait-elle dit en souriant au garde… qui depuis longtemps ne songeait même plus à la questionner, et lui faisait seulement signe d’entrer.)

Et, comme toujours, l’affreux petit garçon sut qu’elle était entrée et accourut à elle en criant : « Miss Fellowes… Miss Fellowes… » de sa voix douce et un peu confuse.

« Timmie », dit-elle en passant la main sur les cheveux bruns en broussaille sur la petite tête difforme. « Qu’est-ce qui ne va pas ? »

Il demanda : « Est-ce que Jerry reviendra jouer ? Je suis désolé de ce qui est arrivé.

— N’y pense plus, maintenant, Timmie. Est-ce pour cela que tu as pleuré ? »

Il détourna les yeux. « Pas seulement ça, Miss Fellowes. J’ai encore fait un rêve.

— Le même ? » Miss Fellowes serrait les lèvres. Bien sûr, l’histoire avec Jerry avait dû faire revenir le rêve.

Il fit un signe affirmatif. Ses dents trop grandes apparurent quand il s’efforça de sourire et ses lèvres saillantes s’étirèrent largement. « Quand est-ce que je serai assez grand pour sortir, Miss Fellowes ?

— Bientôt, répondit-elle avec gentillesse, tout en sentant son cœur se fendre. Bientôt. »

Miss Fellowes lui laissa prendre sa main et elle eut plaisir à sentir la chaleur de la peau épaisse et sèche de la paume de l’enfant. Il l’entraîna à travers les trois pièces qui composaient la totalité de la Première Section de Stase… assez confortables, certes, mais néanmoins une prison permanente pendant les sept (était-ce bien sept ?) années de vie de l’affreux petit garçon.

Il la mena à une fenêtre qui donnait sur une partie boisée et sauvage du monde de *l’existe* (pour le moment cachée par la nuit), où une clôture et un panneau d’instructions interdisaient à toute personne de s’aventurer sans autorisation.

Il s’écrasa le nez contre la vitre. « Là, dehors, Miss Fellowes ?

— De meilleurs endroits. Des lieux plus jolis », dit-elle avec chagrin en

regardant le pauvre petit visage du prisonnier dont le profil se découpait sur la fenêtre. Le front fuyait, presque plat, et les cheveux y étaient plantés par touffes. L'arrière du crâne, renflé, paraissait rendre trop lourde la tête qui s'inclinait en avant, forçant tout le corps à se voûter. Déjà, des arêtes osseuses commençaient à gonfler la peau au-dessus de ses yeux. Sa grande bouche avançait plus loin que son nez épaté et aplati, et il n'avait pour ainsi dire pas de menton, seulement une mâchoire inférieure mollement incurvée vers l'arrière. Il était petit pour son âge et ses jambes courtes étaient arquées.

C'était un très laid petit garçon, et Miss Fellowes l'aimait tendrement.

Comme son propre visage était hors du champ visuel de l'enfant, elle se permit le luxe d'un tremblotement des lèvres.

Ils ne le tueraient pas. Elle ferait tout pour l'empêcher. N'importe quoi. Elle ouvrit sa valise et entreprit d'en tirer les vêtements qu'elle contenait.

Il y avait juste un peu plus de trois ans qu'Édith Fellowes avait franchi pour la première fois le seuil de la Société Stasis Inc. À l'époque elle n'avait pas la moindre idée de ce que signifiait Stase, ni de ce qui se passait dans les lieux. D'ailleurs, personne ne le savait, sauf ceux qui y travaillaient. En fait, ce ne fut que le lendemain de son arrivée que la nouvelle fut connue du monde.

Sur le moment, l'institut avait simplement publié une offre d'emploi pour une femme ayant des connaissances de physiologie, une certaine expérience de la chimie clinique, et aimant les enfants. Édith avait été infirmière dans une maternité et avait l'impression qu'elle répondait aux conditions posées.

Gérald Hoskins, au nom duquel s'ajoutait sur la plaquette du bureau les lettres PH.D. (Docteur en Philosophie), se gratta la joue avec l'ongle du pouce et la regarda fixement.

Miss Fellowes se raidit automatiquement et sentit que son visage (au nez un peu asymétrique, aux sourcils un peu trop épais) se mettait à frémir.

Il n'a lui-même rien du jeune premier rêvé, songea-t-elle avec ressentiment. Il devient chauve et sa bouche a un pli de bouderie… Toutefois, le salaire mentionné était beaucoup plus élevé qu'elle ne l'avait escompté, aussi attendit-elle.

Hoskins lui demanda : « Voyons, aimez-vous vraiment les enfants ?

— Je ne le dirais pas si ce n'était pas vrai.

— Ou bien n'aimez-vous que les jolis enfants ? Les jolis petits bien potelés avec de petits nez retroussés et des gargouillis affectueux ? »

Miss Fellowes répondit : « Les enfants sont les enfants, docteur Hoskins, et ceux qui ne sont pas jolis peuvent être aussi ceux qui ont le plus grand besoin de secours.

— Alors, en supposant que nous vous prenions…

— Vous voulez dire que vous m'offrez la place ? »

Il ébaucha un sourire, et durant un instant, son visage épais assuma une sorte de charme distrait. Il déclara : « Je prends mes décisions rapidement. Néanmoins, mon offre reste provisoire. Il se peut que je prenne tout aussi vite la décision de vous rendre votre liberté. Êtes-vous prête à en courir le risque ? »

Miss Fellowes crispa les mains sur son sac et calcula aussi vite qu'elle le put, puis laissa de côté tout calcul pour obéir à son impulsion. « Très bien.

— Parfait. Nous allons former la Stase ce soir et je pense que vous feriez bien d'être présente pour assumer vos fonctions immédiatement. Ce sera à huit heures et je vous serais obligé d'être présente ici à sept heures et demie.

— Mais que…

— C'est bon. C'est bon. Ce sera tout pour le moment. »

À un signal, une secrétaire souriante vint pour la reconduire.

Miss Fellowes contempla un moment la porte refermée du Dr Hoskins. Qu'était-ce que la Stase ? Qu'est-ce que cette grande baraque – avec ses employés portant au revers leur nom, ses couloirs improvisés, et son air de provisoire auquel il n'y avait pas à se tromper – pouvait bien avoir de commun avec des enfants ?

Elle se demandait si elle devait revenir le soir même ou s'en abstenir pour donner une leçon à cet arrogant. Mais elle savait bien que, par pur dépit, elle reviendrait. Elle tenait à apprendre ce que faisaient là des enfants.

Elle revint à sept heures et demie et n'eut pas à se faire annoncer. L'un après l'autre, hommes et femmes paraissaient la connaître et être informés de ses fonctions. Elle était en quelque sorte sur une glissière quand on la dirigea vers l'intérieur de la bâtisse.

Le docteur Hoskins était présent, mais il se contenta de lui adresser un regard lointain en murmurant « Miss Fellowes ».

Il ne lui proposa même pas de prendre un siège, mais elle en tira un contre la balustrade et s'assit.

Ils se trouvaient sur une galerie dominant un vaste amphithéâtre rempli d'instruments qui paraissaient un compromis entre le bureau de commandes d'un vaisseau spatial et la façade d'un ordinateur. D'un côté s'élevaient des cloisons qui semblaient enclore un appartement sans plafond, une énorme maison de poupée, dont elle pouvait voir les pièces d'en haut.

Elle distinguait une cuisinière électrique et un congélateur dans une pièce et près d'une autre, une salle de bains. Et certainement l'objet dont elle voyait un bout dans une des chambres était-il un lit, un petit lit.

Hoskins parlait à un autre homme et, avec Miss Fellowes, ils étaient seuls à occuper la galerie. Hoskins ne la présenta pas à l'autre homme et Miss Fellowes l'observa discrètement. Il était mince, et bien que d'âge moyen, tout à fait séduisant. Il portait une fine moustache et ses yeux aigus paraissaient s'intéresser à tout.

Il disait : « Je ne prétendrai pas un seul instant que je comprenne tout ceci, docteur Hoskins ; sauf bien sûr ce qu'un profane, un profane d'intelligence moyenne, peut en saisir. Cependant il reste un élément que je comprends moins bien que les autres, c'est cette question de sélectivité. On ne peut aller que jusqu'à un certain point ; cela semble raisonnable ; plus on avance, plus les choses se font vagues ; il faut davantage d'énergie… Mais par contre, on ne peut pas agir à une moindre distance. C'est ce qui m'intrigue.

— Je peux vous présenter la chose sous un angle moins paradoxal, si vous me permettez de procéder par analogie, Deveney. »

(Miss Fellowes sut qui était cet homme dès qu'elle eut entendu son nom. Et elle en fut impressionnée malgré elle. C'était de toute évidence Candide Deveney, le journaliste scientifique de Telenews, qui se trouvait toujours – c'était bien connu – sur les lieux de toute découverte scientifique importante. Elle reconnut même son visage comme l'un de ceux qu'elle avait aperçus sur l'écran des informations lorsque l'on avait annoncé l'arrivée des hommes sur Mars… le Dr Hoskins devait donc avoir un progrès important à communiquer.)

« Je vous en prie, recourez à l'analogie, dit Deveney d'un ton lugubre. Si vous pensez que cela puisse m'éclairer.

— Bon. Vous êtes incapable de lire un livre imprimé en caractères courants lorsqu'on le tient à deux mètres de vous, mais vous le lisez sans peine si on l'approche à trente centimètres de vos yeux. Jusqu'à présent, plus c'est près, mieux cela vaut. Toutefois, si vous mettez le livre à trois centimètres de vos prunelles, vous perdez de nouveau le texte. Il y a des cas où l'on est trop près, comprenez-vous ?

— Hum-hum, fit Deveney.

— Prenez un autre exemple. Votre épaule droite est à environ soixante-quinze centimètres de l'extrémité de votre index droit ; or vous pouvez poser le bout de votre index droit sur votre épaule droite. Votre coude droit n'est qu'à moitié de la distance de votre index droit ; il devrait donc selon toute logique être plus facile à toucher, et pourtant il vous est impossible de poser l'index droit sur le coude droit. Ici encore, nous nous trouvons devant le paradoxe du trop près. »

Deveney demanda : « Puis-je mentionner ces analogies dans mon article ?

— Mais bien sûr, voyons. Je n'en serai que trop heureux. Il y a bien

longtemps que j’attends de pouvoir fournir un article à un homme tel que vous. Je vous donnerai tous autres détails que vous souhaiterez. Le temps est enfin venu que le monde regarde par-dessus notre épaule. Il verra certainement quelque chose ! »

(Miss Fellowes se surprit à admirer malgré elle la certitude et le calme du docteur. Il y avait là une force.)

Deveney reprit : « Jusqu’où comptez-vous atteindre ?

— Quarante mille ans. »

Miss Fellowes en eut le souffle coupé.

Quarante mille ans ?

Il y avait de la tension dans l’air. Les hommes placés aux commandes bougeaient à peine. Un autre parlait d’un ton monotone et bas dans un microphone, par phrases courtes qui n’avaient aucun sens pour Miss Fellowes.

Deveney, penché sur la balustrade avec une intense attention, s’enquit : « Allons-nous voir quoi que ce soit, docteur Hoskins ?

— Comment ? Non. Rien avant que le travail soit terminé. Nous détectons indirectement ; un peu selon le principe du radar, sinon que nous avons recours aux mesons plutôt qu’aux radiations. Les mesons remontent en arrière dans les conditions appropriées. Certains sont réfléchis et nous devons alors analyser ces réflexions.

— Cela me paraît difficile. »

Hoskins eut encore un bref sourire : « C’est le résultat final de cinquante ans de recherches ; elles avaient déjà duré quarante ans avant que j’entre en campagne… Oui, c’est difficile. »

L’homme au micro leva la main.

Hoskins reprit : « Depuis des semaines, nous sommes centrés sur un moment particulier du temps. À rompre le contact, à le rétablir après avoir calculé nos propres mouvements dans le temps ; à nous assurer que nous sommes en mesure de manipuler l’écoulement du temps avec une précision suffisante. À présent, cela devrait marcher. »

Mais il avait le front luisant de transpiration.

Édith Fellowes avait quitté son siège pour s’accouder à la balustrade, mais il n’y avait rien à voir.

L’homme du micro dit d’un ton calme : « Maintenant. »

Il y eut un intervalle de silence suffisant pour prendre haleine, puis le cri d’un petit garçon terrifié s’élevant des pièces de la maison de poupée. La terreur ! Une terreur perçante !

La tête de Miss Fellowes se tourna brusquement vers le point d’où montait le

cri. Un enfant était en cause. Elle l’avait oublié.

Et le poing du docteur Hoskins martela la balustrade et il lança d’une voix étranglée mais vibrante de triomphe : « *Nous avons réussi*. »

La paume de Hoskins, durement pressée entre les omoplates de Miss Fellowes, lui fit descendre le court escalier en spirale. Il ne disait mot.

Maintenant, les hommes qui avaient occupé les commandes se tenaient debout, fumant, souriants, tout en observant les trois personnes qui arrivaient au rez-de-chaussée. De la maison de poupée parvenait un bourdonnement très doux.

Hoskins dit à Deveney : « On peut entrer en Stase sans le moindre danger. Cela m’est arrivé un millier de fois. Il n’y a qu’une sensation bizarre, mais qui ne dure pas et reste sans aucune importance. »

À titre de démonstration muette, il franchit une porte ouverte, et Deveney, avec un sourire tendu et après une visiblement profonde inspiration d’air, le suivit.

Hoskins appela : « Miss Fellowes ! S’il vous plaît ! » Il fit un signe impatient de son doigt courbé.

Miss Fellowes acquiesça de la tête et passa le seuil, la démarche un peu raide. Elle eut l’impression qu’une vaguelette passait en elle, un chatouillement interne.

Mais une fois à l’intérieur, tout lui parut normal. Il y avait l’odeur de bois fraîchement scié de la maison de poupée et une autre… de… de terre, en quelque sorte.

Le silence régnait à présent, du moins n’entendait-on pas de voix, mais le frottement sec des pas, un frôlement de main sur du bois… et puis un faible gémissement.

« Où est-il ? » demanda Miss Fellowes, malheureuse. Est-ce que ces idiots d’hommes *s’en fichaient* ?

L’enfant était dans la chambre, ou du moins dans la pièce où se trouvait le lit.

Il était debout, tout nu, et sa petite poitrine souillée de boue se soulevait convulsivement. Un boisseau d’humus et d’herbe grossière était répandu autour de ses pieds nus et bruns. C’était de là que provenait l’odeur de terre, avec un rien de fétidité.

Hoskins suivit le regard horrifié de Miss Fellowes et lui dit d’un ton contrarié : « On ne peut pas arracher proprement un petit garçon au temps, Miss Fellowes. Il nous a fallu, à titre de sécurité, prendre avec lui une partie de son environnement. Ou auriez-vous préféré qu’il arrive ici avec une jambe en moins, ou seulement la moitié de sa tête ?

— *S’il vous plaît* ! fit Miss Fellowes, au paroxysme de l’horreur. Allons-nous

rester plantés là ? Ce pauvre gosse est effrayé. Et il est *dégoûtant*. »

Elle avait parfaitement raison. Le petit être était encroûté de terre et de graisse et portait à la cuisse une égratignure rouge et infectée.

Quand Hoskins s'approcha de lui, le garçon, qui semblait avoir un peu plus de trois ans, se courba et recula rapidement. Il souleva la lèvre supérieure et gronda en crachant, comme un chat. D'un geste vif, Hoskins saisit les deux bras de l'enfant et le souleva du sol, malgré ses glapissements et ses mouvements désordonnés.

Miss Fellowes prit la parole : « Maintenant, tenez-le bien. Il a besoin avant tout d'un bain chaud. Il faut le laver. Avez-vous ce qu'il faut ? Alors faites apporter le nécessaire et j'aurai besoin d'aide pour m'occuper de lui, au commencement. De plus, au nom du Ciel, faites donc enlever toutes ces ordures et ces saletés. »

C'était elle qui commandait, à présent, et cela lui donnait bonne conscience. Et comme elle était maintenant dans son rôle d'infirmière efficace, plutôt que simple spectatrice impuissante, elle examina l'enfant d'un œil professionnel… et durant un instant de stupéfaction, elle hésita. Elle voyait derrière la crasse et les hurlements, derrière les battements des membres et les tortillements inutiles du corps. Elle voyait le petit garçon lui-même.

C'était le petit garçon le plus laid qu'elle eût jamais vu. Il était affreux, horrible, de sa tête difforme à ses jambes torses.

Trois hommes vinrent l'aider à nettoyer l'enfant, tandis que d'autres tournaient et viraient pour tenter de remettre un peu de propreté dans la pièce. Elle travaillait en silence, pénétrée d'un sentiment d'indignation, contrariée par l'enfant qui continuait de crier en se débattant, et furieuse des éclaboussures d'eau savonneuse auxquelles elle était soumise.

Le docteur Hoskins lui avait donné à entendre que l'enfant ne serait pas joli, mais c'était loin de compte, avec ses difformités répugnantes. Et le petit garçon dégageait une puanteur que l'eau et le savon avaient du mal à faire disparaître.

Elle avait une violente envie de coller le gosse, tout savonneux qu'il était, dans les bras d'Hoskins et de s'en aller ; mais elle avait sa fierté professionnelle. Après tout, elle avait accepté une mission… Et le docteur aurait cette expression dans le regard… Un air de froideur qui dirait : « Seulement les jolis enfants, Miss Fellowes ? »

Il se tenait à distance, les observant avec calme, un demi-sourire aux lèvres quand elle croisa son regard, comme s'il se fût amusé de sa fureur.

Elle décida d'attendre un peu avant d'abandonner. Le faire dès à présent l'aurait humiliée.

Et puis, quand l'enfant fut devenu d'un rose acceptable et imprégné du parfum du savon, elle se sentit mieux, de toute façon. Les cris du petit s'étaient transformés en geignements de fatigue tandis qu'il examinait les alentours, ses yeux chargés de soupçon et de peur se portant tour à tour sur tous ceux qui étaient présents. Sa propreté accentuait encore sa nudité et sa maigreur, tandis qu'il frissonnait de froid après le bain.

Miss Fellowes commanda sèchement : « Que l'on m'apporte une robe de chambre pour ce petit ! »

Le vêtement apparut aussitôt. On eût dit que tout était prêt et que pourtant rien ne l'était avant qu'elle donne ses ordres ; comme s'ils eussent délibérément laissé toute l'affaire entre ses mains, sans aucune aide, pour la mettre à l'épreuve.

Deveney, le journaliste, s'approcha et dit : « Je vais le tenir, Miss. Vous n'arriveriez pas à la lui passer toute seule.

— Je vous remercie », répondit-elle. Et ce fut en vérité un combat, mais la robe de chambre fut passée, et quand le garçon fit un geste pour l'arracher, elle lui donna un coup sec sur la main.

Il rougit, mais ne pleura pas. Il la regarda fixement : les doigts écartés de sa main se déplacèrent lentement sur la flanelle du vêtement, pour en palper l'étrangeté.

Miss Fellowes songeait désespérément : « Alors, maintenant, quoi ? »

Tout le monde paraissait suspendu dans le temps, en attente de ce qu'elle allait dire… y compris le petit garçon.

Miss Fellowes demanda d'une voix brusque : « Avez-vous prévu de la nourriture ? Du lait ? »

Ils y avaient pensé. On fit approcher un meuble sur roues, avec un compartiment de réfrigération renfermant trois litres de lait, avec un réchaud et une provision de fortifiants sous forme de gouttes vitaminées, de sirop de cuivre-cobalt-fer, et d'autres encore qu'elle n'avait pas le temps de passer en revue. Il y avait une grande diversité de produits pour les petits, dans des boites auto-chauffantes.

Pour commencer, elle n'usa que de lait. L'unité radar le porta à la température désirée en une dizaine de secondes, puis s'arrêta. Miss Fellowes en versa un peu dans une soucoupe. Elle était certaine d'avoir affaire à un petit sauvage. Il n'aurait pas su comment se débrouiller avec une tasse.

Elle hocha la tête en disant à l'enfant : « Bois, bois. » Elle fit le geste de porter le lait à sa bouche. Les yeux de l'enfant suivirent son mouvement, mais il ne bougea pas.

Soudain, l'infirmière recourut aux méthodes directes. Elle prit d'une main le

bras du petit et plongea l'autre dans le lait. Elle lui frotta ses doigts sur les lèvres, et le liquide dégoulina sur le bas des joues et le menton effacé.

Un instant l'enfant cria sur le mode aigu, puis il passa la langue sur ses lèvres mouillées. Miss Fellowes recula.

L'enfant s'approcha de la soucoupe, se pencha dessus, puis lança en haut et derrière lui un vif coup d'œil comme s'il se fût attendu à voir quelque ennemi en embuscade ; il se courba de nouveau et lapa le lait avec ardeur, comme un chat. Il émettait des bruits de bouche. Il ne se servait pas de ses mains pour lever la soucoupe.

Miss Fellowes laissa transparaître sur ses traits un peu de la répulsion qu'elle éprouvait. Ce fut plus fort qu'elle.

Deveney s'en aperçut peut-être. Il demanda : « Est-ce que l'infirmière est au courant, Docteur Hoskins ?

— Au courant de quoi ? » fit Miss Fellowes.

Deveney hésita, mais Hoskins (arborant de nouveau cet air d'amusement détaché) répondit :

« Allez-y, dites-lui. »

Deveney se tourna vers Miss Fellowes. « Vous ne le soupçonnez sans doute pas, Miss, mais il se trouve que vous êtes la première femme civilisée de l'Histoire à prendre soin d'un enfant du Néandertal. »

Elle s'en prit à Hoskins avec une sorte de férocité contenue : « Vous auriez pu me le dire, docteur.

— Pourquoi ? Qu'est-ce que cela change ?

— Vous m'avez parlé d'un enfant.

— N'en est-ce pas un ? Avez-vous jamais eu de chiot ou de chaton, Miss Fellowes ? Sont-ils plus proches des humains ? S'il s'agissait d'un bébé-chimpanzé, vous répugnerait-il ? Vous êtes infirmière, Miss Fellowes. Selon votre dossier, vous avez travaillé trois ans dans une maternité. Avez-vous jamais refusé de vous occuper d'un enfant difforme ? »

Miss Fellowes sentait ses défenses céder. Ce fut d'un ton beaucoup moins catégorique qu'elle répéta : « Vous auriez pu m'avertir.

— Et vous auriez refusé la place ? Eh bien, la refusez-vous maintenant ? » Il la scrutait froidement tandis que Deveney suivait la scène d'un peu plus loin et que l'enfant du Néandertal, ayant bu le lait et léché la soucoupe, levait sur elle un visage humide et de grands yeux suppliants.

Le garçon désigna de la main le lait et laissa soudain échapper une courte suite de sons, répétés à plusieurs reprises, des sons formés de gutturales et de claquements de langue complexes.

De surprise, Miss Fellowes s'écria : « Mais il parle !

— Naturellement, fit Hoskins. L'Homo neandertalis n'est pas vraiment une espèce distincte, mais plutôt une sous-espèce de l'Homo sapiens. Pourquoi ne parlerait-il pas ? Il demande probablement davantage de lait. »

Miss Fellowes tendit automatiquement la main vers la bouteille de lait, mais Hoskins lui prit le poignet. « Alors, Miss Fellowes, avant d'aller plus loin, conservez-vous votre emploi ? »

Elle se dégagea, irritée. « Ne le nourririez-vous pas si je m'en allais ? Je resterai avec lui… pour un temps. »

Elle versa le lait.

Hoskins reprit : « Nous allons vous laisser avec l'enfant, Miss Fellowes. Ceci est l'unique porte de la Stase Numéro Un et elle est bouclée hermétiquement et gardée. Je désire que vous appreniez le fonctionnement de la serrure qui, bien entendu, sera adaptée à vos empreintes digitales, comme elle l'est déjà aux miennes. Les espaces ménagés au-dessus (il levait les yeux sur les ouvertures de la maison de poupée) sont également surveillés et nous serons avertis s'il se passe quoi que ce soit ici. »

Miss Fellowes protesta avec indignation : « Vous voulez dire que je serai exposée à la vue… » Elle se rappelait soudain comme elle-même s'était penchée sur la balustrade de la galerie pour examiner l'intérieur des pièces.

« Non-non ! » déclara Hoskins d'un ton grave. « Votre intimité sera entièrement respectée. La surveillance consistera uniquement en symboles électroniques que seul un ordinateur recevra. Vous allez donc rester avec lui cette nuit, Miss Fellowes, ainsi que toutes les nuits jusqu'à nouvel ordre. On vous relèvera dans la journée selon l'emploi du temps qui vous conviendra. Nous vous en laissons le soin. »

Miss Fellowes inspecta du regard la maison de poupée, l'air intrigué. « Mais pourquoi toutes ces précautions, docteur Hoskins ? L'enfant serait-il dangereux ?

— C'est une question d'énergie, Miss Fellowes. On ne doit jamais lui permettre de sortir de ces chambres. Jamais. Pas un instant. Pour aucune raison. Pas même pour lui sauver la vie. Pas même pour sauver *la vôtre*, Miss Fellowes. Est-ce clair ? »

Elle redressa le menton. « Je comprends les ordres, docteur Hoskins, et les infirmières ont coutume de faire passer leurs devoirs avant leur sécurité personnelle.

— Bien. Vous pouvez toujours faire savoir si vous avez besoin d'aide. »

Les deux hommes s'en allèrent.

Miss Fellowes reporta son attention sur le petit garçon. Il l'observait ; il restait du lait dans la soucoupe. Elle s'efforça de lui montrer comment la prendre pour la porter à ses lèvres. Il résistait, mais ne poussa pas de cris quand elle le

toucha.

Il ne la quittait pas de ses yeux effrayés, la surveillant, la guettant, à l'affût du moindre faux mouvement. Elle entreprit de l'amadouer, s'efforçant d'approcher très lentement la main de ses cheveux, en la laissant bien en vue tout au long du mouvement, pour lui montrer qu'elle ne présentait aucun danger.

Et elle parvint à lui effleurer la tête un instant.

Elle lui dit : « Il va falloir que je t'enseigne à utiliser les toilettes. Crois-tu pouvoir apprendre ? »

Elle parlait à voix contenue, avec douceur, sachant bien qu'il ne comprenait pas les paroles, mais espérant qu'il réagirait favorablement au calme du ton.

De nouveau le garçon lança une phrase cliquetante.

Elle demanda : « Puis-je te prendre par la main ? »

Elle tendit la sienne, que l'enfant regarda. Elle la laissa immobile et attendit. La menotte du petit avança avec précaution vers les doigts offerts.

« C'est cela », fit-elle.

La petite main vint à deux ou trois centimètres de celle de Miss Fellowes, mais le courage manqua au garçonnet. Il retira brusquement le bras.

« Très bien, dit Miss Fellowes. On recommencera plus tard. Voudrais-tu t'asseoir ici ? » Elle tapotait le matelas du petit lit.

Les heures s'écoulaient avec lenteur et les progrès étaient minimes. Elle n'eut aucun succès, ni avec les toilettes ni avec le lit. D'ailleurs l'enfant, après avoir montré des signes évidents de sommeil proche, s'allongea sur le sol nu, et d'un preste déplacement, alla se rouler sous le lit.

Elle se baissa pour le regarder et vit ses yeux luisants tandis qu'il claquait de la langue à son adresse.

« Bon, dit-elle. Si tu t'y sens plus en sûreté, tu peux dormir là-dessous. »

Elle referma la porte de la chambre et alla s'installer sur la couchette qui lui était réservée dans la plus grande des pièces. Sur ses instances, on avait tendu un dais au-dessus. Elle songeait : il faudra que ces imbéciles d'hommes installent ici un miroir et une commode plus grande ainsi qu'un cabinet de toilette séparé s'ils comptent que j'y passerai mes nuits.

Il était difficile de dormir. Elle se surprenait à tendre l'oreille pour percevoir des bruits éventuels dans la chambre voisine. L'enfant ne pouvait pas s'en échapper, n'est-ce pas ? Les parois étaient nues et d'une hauteur impossible… mais si ce petit être avait la capacité de grimper comme un singe ? Eh bien, Hoskins n'avait-il pas dit qu'il y avait des organes d'observation dans le plafond ?

Tout d'un coup, elle se demanda : Pourrait-il être dangereux ? Du point de

vue physique ?

Hoskins ne l’avait sûrement pas pensé. Il ne l’aurait certainement pas laissée là toute seule si…

Elle voulut rire de ses craintes. Ce n’était jamais qu’un gamin de trois à quatre ans. Néanmoins, elle n’avait pas réussi à lui couper les ongles. S’il l’attaquait griffes et dents pendant qu’elle dormait…

Son souffle s’accéléra. Oh, que c’était donc ridicule, et pourtant…

Elle tendit l’oreille avec une attention pénible, et cette fois elle perçut un bruit particulier.

L’enfant pleurait.

Ce n’étaient pas des cris de frayeur ni de colère, ni hurlements, ni plaintes. Il pleurait faiblement, avec les sanglots déchirants d’un enfant perdu, tout seul.

Pour la première fois, Miss Fellowes éprouva une peine au cœur : pauvre petite chose !

Bien sûr que c’était simplement un tout-petit ! Qu’importait la forme de son crâne ? C’était un enfant devenu orphelin d’une façon qui ne s’était jamais encore présentée. Il avait non seulement perdu sa mère et son père, mais aussi toute sa race. Impitoyablement arraché à son temps, il était devenu l’unique créature de son espèce au monde. La dernière. La seule.

Elle sentait grandir en elle sa pitié et sa honte aussi d’avoir été si brutale. Ramenant avec soin sa chemise de nuit sur ses chevilles (il lui vint une pensée incongrue : il faudra que j’apporte une robe de chambre, demain), elle quitta son lit pour passer dans la chambre de l’enfant.

« Petit garçon, fit-elle en un murmure, petit garçon. »

Elle allait passer la main sous le lit, puis s’en abstint à l’idée d’une possible morsure. Elle donna donc de la lumière et déplaça le lit.

La pauvre chose se tassait dans l’angle de la pièce, les genoux ramenés sous le menton, et la regardait de ses yeux embrumés et remplis de crainte.

Dans la lumière atténuée, elle n’avait plus conscience de ce qu’il avait de répugnant.

« Pauvre petit, dit-elle, pauvre petit. » Elle lui caressa les cheveux et le sentit se contracter, puis il se laissa aller. « Pauvre petit. Puis-je te prendre dans mes bras ? »

Elle s’assit sur le plancher près de lui et lui caressa rythmiquement, mais avec douceur, les cheveux, puis la joue, puis le bras. À voix basse, elle se mit à fredonner une chanson tendre et lente.

Il releva la tête, lui regardant la bouche dans la pénombre, comme étonné par les sons.

Elle le rapprocha d’elle pendant qu’il écoutait. Peu à peu, elle amena contre

elle sa tête, jusque sur son épaule. Elle lui passa un bras sous les cuisses et d'un mouvement souple et continu, elle le posa sur ses genoux.

Elle continuait de chanter, la même phrase sans cesse répétée tout en se balançant d'avant en arrière, d'arrière en avant.

Il cessa de pleurer et au bout d'un moment, le rythme régulier de sa respiration montra qu'il s'était endormi.

Avec des précautions infinies elle repoussa le lit contre le mur et l'y déposa. Elle le couvrit et le contempla. Il avait le visage si paisible et si petit garçon, en dormant ! Ce n'était pas tellement important qu'il fût si laid. Sincèrement.

Elle allait partir sur la pointe des pieds quand elle songea : et s'il se réveille ?

Elle se retourna, lutta en vain contre son instinct, puis avec un soupir, elle se glissa doucement au lit avec l'enfant.

La couche était trop petite pour elle, elle était tassée et mal à l'aise, faute de dais, mais la main de l'enfant se coula dans la sienne et, finalement, elle s'endormit dans cette position.

Elle s'éveilla en sursaut avec une terrible envie de hurler. Elle réussit néanmoins à étouffer son cri en un vague gargouillis. Le garçon la regardait, les yeux écarquillés. Il lui fallut un long moment pour se rappeler qu'elle s'était couchée près de lui. Alors, tout doucement, sans cesser de le regarder dans les yeux, elle tendit précautionneusement une jambe et posa le pied au sol, puis l'autre.

Elle lança un bref regard méfiant vers le haut de la pièce, puis tendit ses muscles pour se dégager vivement.

Mais à cet instant, les doigts courts de l'enfant lui touchèrent les lèvres. Il dit quelque chose.

Elle se recroquevilla à ce contact. Il était terriblement affreux à la lumière du jour.

L'enfant parla de nouveau. Il ouvrit sa propre bouche et fit un geste de la main, comme s'il en sortait quelque chose.

Miss Fellowes devina son intention et demanda d'une voix tremblante : « Tu voudrais que je chante ? »

Le garçon ne répondit pas mais continua de lui regarder fixement la bouche.

D'une voix un peu faussée par la tension nerveuse, Miss Fellowes reprit la chansonnette du soir précédent et l'affreux petit garçon sourit. Il se balançait maladroitement, à peu près au rythme du chant, émettant de petits sons de gorge qui pouvaient être précurseurs d'un rire.

Miss Fellowes éprouva un soulagement intérieur. La musique avait assez de charmes pour apaiser l'animal sauvage. Cela pourrait servir…

« Attends, lui dit-elle. Laisse-moi le temps de m'habiller. Il n'y en a que pour un instant. Ensuite je te préparerai le petit déjeuner. »

Elle se mit vivement au travail, toujours consciente du manque de plafond, à chacun de ses gestes. Le petit restait au lit, l'observant chaque fois qu'elle entrait dans son champ de vision. Elle lui souriait alors en agitant la main. Finalement, il lui renvoya son signe et elle en fut enchantée.

Puis elle lui demanda : « Aimerais-tu des flocons d'avoine avec du lait ? » Elle consacra un certain temps à la confection de ce mets, puis elle l'appela d'un signe du doigt.

Qu'il ait compris le geste ou qu'il fût attiré par l'odeur, Miss Fellowes l'ignorait, mais il quitta le lit.

Elle s'efforça de lui démontrer l'usage de la cuiller, mais il s'en écarta avec une frayeur apparente. (Il y a tout le temps, songea-t-elle). Elle trouva un compromis en insistant pour qu'il prenne le bol entre ses mains. Il le fit avec gaucherie et se barbouilla pas mal, mais la plus grande partie de l'avoine lui entra dans la bouche.

Cette fois, elle voulut lui faire boire le lait dans un verre et le petit geignit en constatant que l'ouverture était trop étroite pour qu'il pût y plonger tout le visage. Elle lui guida la main autour de la forme du verre, le lui fit incliner, lui pressa les lèvres contre le bord.

De nouveau des éclaboussures, mais là encore, il avala la plus grande partie du contenu. Quant au nettoyage, elle en avait l'habitude.

À sa grande surprise et à son soulagement, la question des toilettes fut moins difficile. Il parut comprendre ce qu'elle attendait de lui.

Elle se surprit à lui tapoter la tête en murmurant : « Un grand garçon ! Un petit garçon intelligent ! »

Et au grand plaisir de Miss Fellowes, l'enfant sourit à ces paroles.

Elle se disait : quand il sourit, il est tout à fait supportable. Sincèrement.

Plus tard dans la journée arrivèrent ces messieurs de la presse.

Elle prit l'enfant dans ses bras et il se cramponna farouchement à elle tandis que de l'autre côté de la porte ouverte, les hommes s'affairaient à installer leurs appareils de prises de vues. La bousculade et le bruit effrayaient le petit, aussi se mit-il à pleurer, mais dix bonnes minutes passèrent avant qu'on la laissât battre en retraite et déposer le gamin dans la chambre voisine.

Elle en ressortit, le visage empourpré de colère, sortit de l'appartement (pour la première fois depuis dix-huit heures) et referma la porte derrière elle.

« J'estime que vous en avez assez vu et fait. Il va me falloir un bon moment pour le calmer. Allez-vous-en.

— Mais oui, mais oui, dit l'homme du *Times-Herald.* Mais s'agit-il vraiment d'un Néandertal ou est-ce quelque sorte de blague ? »

La voix de Hoskins s'éleva soudain à l'arrière-plan : « Je vous affirme que ce n'est pas une blague. Cet enfant est un authentique Homo neandertalensis.

— Garçon ou fille ?

— Garçon, lança Miss Fellowes d'un ton sec.

— L'enfant-singe, dit le représentant du *News*.

Voilà ce que nous venons de voir. Un enfant-singe. Comment se comporte-t-il, madame l'infirmière ?

— Exactement comme un petit garçon », répliqua-t-elle, contrariée et par conséquent sur la défensive. « Et ce n'est pas un enfant-singe. Il s'appelle… Timothée, ou Timmie… et sa façon de se comporter est des plus normales. »

Elle avait pris le nom de Timothée au hasard. C'était le premier qui lui était venu en tête.

« Timmie, l'Enfant-Singe », insista le type du *News*, et par la suite, ce fut comme « Timmie l'Enfant-Singe » que le monde apprit son existence.

Le journaliste du *Globe* se tourna vers Hoskins et lui demanda : « Doc, que comptez-vous faire de cet enfant-singe ? »

Hoskins haussa les épaules. « Mon projet d'origine s'est achevé après que j'eus démontré qu'il était possible de l'amener dans notre temps, ici. Toutefois, j'imagine qu'il intéressera grandement les anthropologues et les physiologues. Nous avons là, somme toute, une créature juste en bordure de l'humanité. D'après ce petit, nous devrions apprendre beaucoup sur nous-mêmes et nos ancêtres.

— Combien de temps comptez-vous le garder ?

— Jusqu'au moment où nous aurons davantage besoin de la place qu'il occupe que de lui-même. Ce qui voudra peut-être dire un bon bout de temps. »

L'homme du *News* intervint : « Pourriez-vous le faire sortir à l'air libre pour nous permettre de monter le matériel sous-éthérique et donner un spectacle qui vaille la peine ?

— Je suis désolé, mais il est impossible de faire quitter la Stase à l'enfant.

— Qu'est-ce au juste que la Stase ?

— Ah ! » Hoskins s'accorda un de ses brefs sourires. « Cela demanderait de longues explications, messieurs. En Stase, le temps tel que nous le connaissons n'existe pas. Ces chambres sont situées dans une bulle invisible qui ne fait pas exactement partie de notre Univers. C'est pourquoi l'enfant a pu être arraché à son propre temps.

— Allons, allons ! Un instant ! » protesta l'homme du *News*, mécontent.

« Qu'est-ce que vous nous racontez ? L'infirmière entre bien dans l'appartement et en ressort.

— Et n'importe lequel d'entre vous le pourrait aussi, dit simplement Hoskins. Vous vous déplaceriez parallèlement aux lignes de force temporelles et il ne s'ensuivrait ni grand gain ni grosse perte d'énergie. Toutefois, l'enfant a été pris dans le passé lointain. Il a traversé les lignes et a de ce fait acquis un potentiel temporel. Le transporter dans l'Univers et dans notre propre temps absorberait assez d'énergie pour griller toutes les lignes dans notre établissement et supprimerait probablement toute énergie dans la ville de Washington. Nous avons dû emmagasiner sur place les déchets et ordures ramenés avec lui et nous serons dans l'obligation de ne les éliminer que peu à peu. »

Les reporters s'affairaient à noter en hâte les phrases que leur débitait Hoskins. Ils n'y comprenaient rien et avaient la certitude que leurs lecteurs ne comprendraient pas mieux, mais cela avait un tour scientifique, ce qui importait surtout.

Le représentant du *Times-Herald* s'enquit :

« Seriez-vous disponible pour une interview sur l'ensemble des réseaux ce soir même ?

— Je le pense », répondit aussitôt Hoskins, sur quoi ils se retirèrent tous.

Miss Fellowes les suivit des yeux. Elle ne comprenait pas davantage que la presse toutes ces histoires de Stase et de force temporelle, mais elle avait saisi au moins une chose : l'emprisonnement de Timmie (c'était déjà Timmie quand elle pensait à lui, à présent) était une réalité et non pas imposé par la volonté arbitraire de Hoskins. Il semblait bien que l'enfant ne pût jamais être ôté de la sphère de Stase.

Le pauvre gosse. Le pauvre petit.

Elle reprit soudain conscience des pleurs de l'enfant et s'empressa d'aller le consoler.

Miss Fellowes n'eut pas l'occasion de voir Hoskins sur les chaînes, et bien que l'interview fût diffusée à toutes les parties du monde, et même à l'avant-poste de la Lune, il ne pénétra pas dans l'appartement où vivaient Miss Fellowes et l'affreux petit garçon.

Mais Hoskins vint le lendemain, rayonnant de joie.

Miss Fellowes lui demanda : « L'interview s'est bien déroulée ?

— Au mieux. Et comment va… Timmie ? »

Miss Fellowes eut plaisir à l'entendre user de ce nom. « Il va très bien. Voyons, Timmie, viens par ici, le gentil monsieur ne te fera pas de mal. »

Mais Timmie resta dans l'autre pièce, une boucle de ses cheveux pointant

derrière la porte, ainsi que, de temps à autre, un œil.

« En réalité, reprit Miss Fellowes, il s'adapte de façon stupéfiante. Il est parfaitement intelligent.

— En êtes-vous surprise ? »

Elle n'hésita qu'un instant, puis déclara : « Oui, je le suis. Je crois que j'avais dû le prendre pour un enfant-singe.

— Eh bien, enfant-singe ou pas, il a beaucoup fait pour nous. Il a porté Stasis Inc. à la connaissance du public. Nous sommes connus, Miss Fellowes, on parle de nous. » On eût dit qu'il éprouvait le besoin d'exprimer à quelqu'un son sentiment de triomphe, ne fût-ce qu'à Miss Fellowes.

« Ah ? » Elle le laissait parler.

Il mit les mains aux poches et poursuivit : « Dix ans durant, nous avons travaillé à la petite semaine, ramassant des fonds, sou à sou, partout où nous le pouvions. Nous avons dû risquer un grand coup, le tout pour le tout, c'était même tout ou rien. Et quand je parle de tout, c'est bien ce que je veux dire. Cette tentative de ramener à nous un Néandertal nous a coûté jusqu'au dernier centime que nous avons pu emprunter ou voler, et une partie de nos fonds a bel et bien été *volée*… des financements destinés à d'autres projets, employés pour celui-ci, sans autorisation. Si l'expérience n'avait pas réussi, j'étais un homme fini. »

Miss Fellowes demanda tout à coup : « Est-ce pour cela qu'il n'y a pas de plafond ?

— Pardon ? Hoskins leva les yeux.

— N'aviez-vous plus d'argent pour les plafonds ?

— Oh ? Eh bien, ce n'était pas la seule raison. Nous ne savions pas au début quel âge aurait exactement notre Néandertal. Nous ne distinguions que vaguement dans le temps et il aurait pu aussi bien être grand et féroce. Il était possible que nous ayons à agir sur lui à distance, comme pour un fauve en cage.

— Mais comme il s'est révélé très différent, je pense que vous pouvez maintenant installer un plafond.

— Maintenant, oui. Nous avons à présent beaucoup d'argent. On nous promet des fonds de tous les côtés. Tout cela tient du merveilleux, Miss Fellowes. » Son large visage s'illuminait d'un sourire durable, et quand il s'en alla, même de dos, il paraissait encore sourire.

Miss Fellowes songea : voilà un homme tout à fait charmant quand il n'est pas sur la défensive et qu'il oublie d'être un savant.

Elle se demanda un bref instant s'il était marié, puis, un peu confuse, chassa cette pensée.

« Timmie ! appela-t-elle. Viens ici, Timmie. »

Au fil des mois, Miss Fellowes se sentait devenir partie intégrante de

Stasis Inc. On lui avait attribué un petit bureau tout à elle, avec son nom sur la porte, tout près de la maison de poupée (comme elle appelait la bulle de Stase renfermant Timmie). On lui donna une augmentation de salaire fort substantielle. La maison de poupée avait maintenant un plafond ; le mobilier était complété et amélioré ; une seconde salle de bain avait été installée… malgré quoi on lui avait également donné un appartement privé sur les terrains de l'institut et il lui arrivait de ne pas rester la nuit près de Timmie. Un interphone reliait la maison de poupée à l'appartement et Timmie avait appris à s'en servir.

Miss Fellowes s'était habituée à Timmie. Elle était même moins consciente de sa laideur. Un jour qu'elle observait un petit garçon ordinaire dans la rue, elle se surprit à trouver quelque chose de difforme et peu attirant dans son front haut et bombé, ainsi que dans son menton en saillie. Elle dut se secouer pour échapper à la fascination.

Il était plus agréable de s'accoutumer aux visites de Hoskins, peu fréquentes. De toute évidence, il était parfois ravi d'échapper aux soucis croissants de ses fonctions de chef de Stasis Inc., et de plus s'intéressait sentimentalement à l'enfant qui était à l'origine de tout ; Miss Fellowes avait cependant aussi l'impression qu'il aimait converser avec elle.

(De son côté, elle avait appris divers faits au sujet de Hoskins. Il était l'inventeur de la méthode d'analyse de la réflexion du faisceau mésonique qui pénétrait dans le passé ; il avait également trouvé le moyen d'établir la Stase. Sa froideur apparente visait à dissimuler sa tendre nature ; et, au fait ! Oui, *il était marié.)*

Ce à quoi Miss Fellowes *ne pouvait pas* s'habituer, c'était de se trouver engagée dans une entreprise scientifique expérimentale. Malgré tous ses efforts, elle se sentait personnellement en cause, au point de se quereller avec les physiologistes.

En une certaine occasion, Hoskins alla la voir et la trouva en pleine envie de meurtre. Ils n'avaient pas le droit ; ils n'avaient aucun *droit…* Même si c'était un petit Néandertal, ce n'était cependant pas un animal !

Elle les regardait fixement, dans une aveugle fureur ; elle regardait par la porte ouverte, tout en écoutant sangloter Timmie, quand elle se rendit compte que Hoskins se tenait devant elle. Il était peut-être là depuis plusieurs minutes.

Il demanda : « Puis-je entrer ? »

Elle inclina sèchement la tête, puis se précipita vers Timmie qui se raccrocha à elle en lui enroulant autour du corps ses petites jambes torses… toujours maigres, si maigres.

Hoskins les observa, puis déclara d'un ton sérieux : « Il a l'air très

malheureux. »

Miss Fellowes répliqua : « Je ne saurais le lui reprocher. Ils s'attaquent à lui toute la journée, maintenant, avec leurs prises de sang et leurs sondages. Ils le soumettent à des régimes de produits synthétiques que je ne donnerais pas à manger à une bête.

— Vous savez, c'est le genre d'expériences qu'ils ne peuvent pas tenter sur des êtres humains.

— Et ils n'ont pas le droit de les tenter non plus sur Timmie, docteur Hoskins. J'insiste ! Vous m'avez dit que c'était la venue de Timmie qui avait fait grandir Stasis Inc. Si vous lui en avez la moindre gratitude, vous *devez* les forcer à se tenir à l'écart de Timmie au moins jusqu'à ce qu'il soit assez grand pour comprendre un peu mieux. Chaque fois qu'il a subi une séance pénible entre leurs mains, il a des cauchemars et ne peut plus dormir. À présent, je vous avertis, (elle avait soudain atteint le sommet de sa fureur) je ne les laisserai plus entrer ici. »

(Elle s'aperçut qu'elle criait, mais elle ne pouvait s'en empêcher.)

Elle reprit toutefois avec un peu plus de sang-froid : « Je sais qu'il est Néandertal, mais il y a bien des choses dont nous ne sommes pas au courant, chez les Néandertals. J'ai lu des ouvrages à leur sujet. Ils avaient leur civilisation propre. Certaines des inventions humaines les plus importantes se sont faites à l'époque néanderthalienne. La domestication des animaux, par exemple ; la roue ; diverses méthodes de façonner la pierre. Ils avaient même des aspirations spirituelles. Ils enterraient leurs morts avec leurs biens, pour montrer qu'ils croyaient en une autre vie après la mort. Ce qui revient à dire qu'ils ont inventé la religion. Est-ce que cela ne signifie pas que Timmie a le droit d'être traité humainement ? »

Elle tapota doucement le derrière de l'enfant pour l'envoyer dans sa salle de jeu. Quand la porte en fut ouverte, Hoskins ébaucha un sourire à la vue de tous les jouets.

Sur la défensive, Miss Fellowes s'expliqua : « Le pauvre gosse les mérite bien. Il ne possède rien d'autre et c'est lui qui les gagne avec toutes les misères qu'on lui fait.

— Mais je n'ai aucune objection, je vous l'assure. Je réfléchissais seulement au changement qui s'est produit en vous depuis le premier jour, alors que vous étiez si en colère que je vous aie collé un Néandertal sur les bras. »

Miss Fellowes dit à voix basse : « J'imagine que je ne voyais… » et n'acheva pas sa phrase.

Hoskins changea de sujet. « À votre avis, quel âge peut-il avoir, Miss Fellowes ?

— Je l’ignore, puisque nous ne savons pas comment se développaient les Néanderthaliens. Par la taille, il n’aurait que trois ans, mais la race est dans l’ensemble petite et, avec tous ces mauvais traitements, il est probable qu’il ne grandit pas. Mais à sa façon d’apprendre l’anglais, je dirais qu’il a nettement plus de quatre ans.

— Vraiment ? Je n’ai rien lu dans les rapports sur le fait qu’il apprenne l’anglais.

— Il ne veut parler à personne que moi. Du moins pour le moment. Il a une peur terrible des autres, et pour cause ! Mais il est capable de demander un aliment particulier ; il est en mesure d’exprimer à peu près tous ses besoins ; et il comprend presque tout ce que je dis. Bien sûr… (Elle le scruta avec ruse, s’efforçant de juger si le moment était propice)… il se pourrait que ses progrès ne continuent pas.

— Pourquoi cela ?

— Tout enfant a besoin de stimulants et celui-ci mène une vie solitaire, isolée. Je fais de mon mieux, mais je ne suis pas sans cesse avec lui et je ne suis pas tout ce dont il aurait besoin. Docteur Hoskins, je veux dire qu’il lui faudrait un autre petit garçon avec qui jouer. »

Hoskins hocha lentement la tête. « Malheureusement il est seul en son genre, n’est-ce pas ? Pauvre gosse. »

Miss Fellowes eut aussitôt un sentiment chaleureux. « Vous aimez bien Timmie, n’est-ce pas ? » fit-elle. C’était bon de sentir qu’une autre personne partageait ses penchants.

« Certainement », répondit Hoskins, et maintenant qu’il ne se tenait plus sur sa réserve, elle lisait la lassitude dans ses yeux.

Miss Fellowes abandonna l’idée d’exposer sans plus tarder ses plans. Ce fut avec une réelle sollicitude qu’elle dit : « Vous paraissez épuisé, docteur Hoskins.

— Vraiment, Miss Fellowes ? Alors il va falloir que je m’exerce à prendre l’air plus alerte.

— Je crois que Stasis Inc. est une société fort active et qu’elle vous impose un travail de tous les instants.

— Eh bien, vous n’êtes pas tellement occupée vous-même pour l’instant, dit-il, prenant une décision impulsive. Je passerai vous chercher demain à onze heures pour vous faire visiter moi-même l’établissement. Qu’en dites-vous ?

— J’en serai ravie », dit-elle en souriant de plaisir.

Il fit un signe d’acquiescement et sourit aussi, puis il se retira.

Miss Fellowes chantonna à plusieurs reprises durant le reste de la journée. À la vérité… le penser était bien sûr ridicule… Mais à la vérité, c’était presque… comme un rendez-vous sentimental.

Il arriva à l’heure fixée le lendemain, avec le sourire et des manières empressées. Elle avait remplacé son uniforme d’infirmière par une simple robe de coupe très classique, cela va de soi. Néanmoins, elle ne s’était plus sentie aussi féminine depuis des années.

Il la complimenta de son apparence d’un ton grave et elle accepta avec la même réserve gracieuse. Un prélude parfait, songeait-elle. Puis la pensée vint s’ajouter aussitôt : prélude à quoi ?

Elle la chassa en se hâtant de dire au revoir à Timmie, en lui assurant qu’elle ne tarderait pas à revenir. Elle lui indiqua en quoi consisterait son déjeuner et où tout se trouvait.

Hoskins la conduisit dans l’aile récemment construite où elle n’avait jamais encore mis les pieds. Le bâtiment conservait l’odeur du neuf et quelques bruits assourdis indiquaient que des travaux d’extension étaient en cours.

« Animal, végétal et minéral, dit Hoskins, comme il l’avait expliqué la veille. La partie animale est précisément ici, avec nos échantillons les plus sensationnels. »

L’espace clos était divisé en pièces multiples, chacune constituant une bulle distincte de Stase. Hoskins la mena devant la fenêtre de l’une d’elles ; elle regarda. Ce qu’elle vit lui donna d’abord l’impression d’un poulet à queue, couvert d’écailles. Sautillant sur deux minces pattes, la chose courait d’un mur à l’autre, tournant de tous côtés sa délicate tête d’oiseau surmontée d’un cimier osseux semblable à la crête d’un coq. Les griffes de ses courts membres antérieurs se crispaient et se décontractaient sans cesse Hoskins déclara : « C’est notre dinosaure. Nous l’avons depuis des mois. Je ne sais pas quand nous serons en mesure de l’abandonner.

— Un dinosaure ?

— Vous attendiez-vous à le voir gigantesque ? »

Elle sourit, et des fossettes apparurent dans ses joues. « J’imagine que c’est ainsi que l’on se les représente. Mais je sais qu’il y en avait de petits.

— Nous ne visions qu’à en capturer un petit, croyez-moi. En général, il est sous observation, mais il semble que nous tombions à une heure de repos. Nous avons découvert des choses intéressantes. Par exemple il n’est pas entièrement à sang froid. Il dispose d’un moyen rudimentaire pour maintenir sa température

interne au-dessus de celle de son environnement. Malheureusement, c'est un mâle. Depuis que nous l'avons ramené, nous tentons de repérer une femelle, mais sans succès jusqu'à présent.

— Pourquoi une femelle ? »

Il lui adressa un coup d'œil chargé d'humour.

« Pour avoir une certaine chance d'obtenir des œufs fécondables, et en conséquence des bébés-dinosaures.

— Bien sûr ! »

Il l'entraîna dans la section des trilobites. « C'est le domaine du professeur Dwayne de l'Université de Washington, dit-il. Il est chimiste nucléaire. Si je me rappelle bien, il fait le compte des isotopes dans l'oxygène de l'eau.

— Pourquoi ?

— C'est de l'eau primitive ; vieille d'au moins un demi-milliard d'années. La proportion d'isotopes indique la température de l'océan à cette époque. Il se trouve que lui-même se désintéresse totalement des trilobites, mais les autres s'occupent surtout de les disséquer. Ce sont eux les plus veinards, parce qu'ils n'ont besoin que de scalpels et de microscopes. Dwayne est obligé de monter un spectrographe de masse chaque fois qu'il procède à une expérience.

— Pourquoi ? Ne peut-il pas…

— Non, il ne peut pas. Il ne peut rien faire sortir de cette pièce, autant que possible. »

Il y avait aussi des échantillons de vie végétale et des morceaux de formations rocheuses. C'étaient les parties végétale et minérale. Et pour chaque échantillon, il y avait un chercheur. On aurait dit un musée ; un musée animé, qui servait de centre de recherches plus qu'actives.

« Et c'est vous qui devez diriger tout cela, docteur Hoskins ?

— Indirectement, oui, Miss Fellowes. Dieu merci, j'ai des subordonnés. Mes intérêts personnels portent uniquement sur les aspects théoriques de l'affaire : la nature du Temps, la technique de détection mésonique intemporelle et ainsi de suite. J'échangerais tout cela contre un moyen de détecter des objets plus proches dans le Temps que dix mille ans avant nous. Si nous pouvions puiser dans les époques historiques… »

Un bruit dans un compartiment éloigné l'interrompit : une voix ténue montée par la colère. Il fronça les sourcils et marmonna en hâte : « Veuillez m'excuser », puis il partit rapidement.

Miss Fellowes le suivit de son mieux sans toutefois se mettre à courir.

Un homme d'un certain âge, avec une mince barbe et un visage rouge, disait à cet instant : « J'avais à terminer des parties essentielles de mes recherches. Ne le comprenez-vous pas ? »

Un technicien en uniforme, avec le monogramme entrelacé S.I. sur sa blouse de laboratoire (les initiales de Stasis Inc.) prit la parole : « Docteur Hoskins, il était entendu dès le début avec le professeur Ademewski que l'échantillon ne pourrait rester ici plus de deux semaines.

— Je ne savais pas combien de temps mon travail exigerait. Je ne suis pas prophète », répliqua méchamment le professeur Ademewski.

Le docteur Hoskins intervint : « Professeur, vous savez bien que la place nous est limitée ; nous devons entretenir la circulation des échantillons. Il faut que ce morceau de chalcopyrite reparte ; il y a des hommes qui attendent autre chose.

— Alors pourquoi ne pas me le laisser ? Permettez-moi de l'emporter d'ici.

— Vous savez que c'est impossible.

— Un bout de chalcopyrite, un pauvre bout de cinq kilos ? Pourquoi pas ?

— Nous ne pouvons nous permettre cette dépense d'énergie ! répondit Hoskins avec brusquerie. Vous le savez bien. »

Le technicien coupa : « La vérité, docteur Hoskins, c'est qu'il a tenté de voler le caillou contre toutes les règles et j'ai failli crever la Stase pendant qu'il était dedans, alors que je l'ignorais. »

Il se fit un court silence, puis le docteur Hoskins se tourna vers le chercheur avec froideur : « Est-ce exact, professeur ? »

Ce dernier toussota. « Je ne voyais pas de mal à… »

Hoskins leva la main vers une poignée qui pendait juste à sa portée, devant la salle d'échantillon en cause. Il tira.

Miss Fellowes qui observait l'intérieur, regardant le morceau de roche absolument ordinaire, cause de la querelle, eut le souffle coupé quand il cessa simplement d'exister. La pièce était maintenant vide.

Hoskins reprit : « Professeur, votre autorisation de mener des recherches en Stase est définitivement annulée. J'en suis désolé.

— Mais… attendez…

— Je regrette. Vous avez violé l'une de nos règles les plus strictes.

— J'en appellerai devant l'Association internationale…

— Appelez tant que vous voudrez. Vous vous apercevrez que dans un tel cas, ma décision est sans appel. »

Il tourna délibérément le dos, laissant le professeur égrener ses protestations, et s'adressa à Miss Fellowes (il avait encore le visage livide de colère) : « Me feriez-vous le plaisir de déjeuner avec moi, Miss Fellowes ? »

Il l'emmena dans le coin de la cafétéria réservé à l'administration. Il salua les membres présents et leur présenta Miss Fellowes avec beaucoup d'aisance, alors

qu'elle-même se sentait péniblement intimidée.

Que doivent-ils penser ? se demandait-elle. Et elle s'efforçait désespérément de paraître très professionnelle.

Elle s'enquit : « Avez-vous souvent des difficultés de ce genre, docteur Hoskins ? Je veux parler de cette affaire avec le professeur ? » Elle prit sa fourchette et commença à manger.

— Non, répondit Hoskins avec force. C'est la première fois. Naturellement, je dois toujours rappeler aux intéressés qu'ils ne peuvent nullement emporter les échantillons, mais c'est la première fois que l'un d'eux a réellement *voulu* le faire.

— Je me rappelle que vous m'avez une fois parlé de l'énergie que cela consommerait.

— C'est vrai. Bien sûr, nous avons fait tout notre possible pour en tenir compte. Des accidents peuvent se produire et nous avons donc des sources particulières d'énergie pour pallier la perte consécutive à un enlèvement accidentel en Stase, mais cela ne signifie nullement que nous souhaitions voir disparaître un an d'approvisionnement en énergie en une demi-seconde – ni que nous puissions le subir sans voir nos plans d'extension reculés pendant des années… En outre, imaginez que le professeur se soit trouvé dans la salle alors que la bulle de stase menaçait d'être crevée…

— Que lui serait-il arrivé ?

— Eh bien, nous en avons fait l'expérience avec des objets inanimés et avec des souris. Ils ont disparu. Sans doute sont-ils repartis dans le temps, entraînés pour ainsi dire par l'attraction de l'objet qui regagnait en même temps son temps normal. C'est pour cette raison que nous devons amarrer au sein de la Stase les objets que nous ne voulons pas perdre, et c'est un processus très compliqué. Le professeur n'était nullement ancré, et il se serait retrouvé en plein Pliocène à l'instant où nous aurions expédié la roche… plus, bien entendu, les deux semaines pendant lesquelles il était resté ici, dans le temps présent.

— Mais ç'aurait été terrifiant !

— Pas pour le professeur lui-même, je vous l'affirme. Puisqu'il était assez bête pour tenter d'enlever le caillou, il n'aurait eu que ce qu'il méritait. Mais imaginez l'effet sur le public si la chose s'était sue. Il suffirait que les gens soient mis au courant des dangers encourus pour que les fonds cessent de nous parvenir comme cela ! » Il claqua des doigts, puis se mit à jouer avec sa nourriture.

Miss Fellowes reprit : « Ne pourriez-vous le faire revenir, comme vous vous êtes procuré le morceau de pierre, pour commencer ?

— Non, parce qu'une fois qu'un objet est reparti, notre point de repère originel est perdu, à moins que nous ne l'ayons volontairement retenu, et il n'y

avait aucune raison de le faire dans le cas présent. Ce n'est jamais nécessaire. Retrouver le professeur aurait été l'équivalent de rechercher un point particulier, comme de jeter sa ligne dans les abîmes océaniques dans le but de pêcher un certain poisson bien déterminé… Mon Dieu, quand je pense aux précautions que nous prenons pour prévenir tout accident, cela me met en rage. Nous établissons chacune des unités de Stase avec un système particulier de crevaison… il le faut, puisque chacune des unités a un point de repère distinct et doit pouvoir être désactivée isolément. Cependant, le point important, c'est qu'aucun des moyens de crevaison n'est jamais activé avant la dernière minute. Donc nous rendons impossible la mise hors d'activité autrement que par une traction sur un cordon soigneusement étiré jusqu'à l'extérieur de la bulle de Stase. Cette traction est un mouvement mécanique élémentaire qui exige un gros effort, et non pas quelque chose qui puisse se produire accidentellement. »

Miss Fellowes demanda : « Mais est-ce que cela ne… modifie pas l'Histoire que de déplacer une chose dans le Temps, dans un sens, puis dans l'autre ? »

Hoskins haussa les épaules. « Oui, en théorie ; mais non, sauf dans des cas inhabituels. Nous faisons continuellement sortir des objets de la Stase. Des molécules d'air, des bactéries, des poussières. Environ dix pour cent de notre énergie passent à combler des micro-pertes de cette nature. Mais déplacer des objets plus gros dans le Temps cause des modifications qui s'atténuent peu à peu. Par exemple, ce morceau de chalcopyrite du Pliocène. En raison de son absence durant deux semaines, quelque insecte n'a pas trouvé l'abri qu'il aurait eu et a été tué. Cela pourrait entraîner toute une chaîne de changements, mais les mathématiques de la Stase indiquent que c'est une chaîne convergente. La quantité de changement diminue avec l'écoulement du temps et les choses reviennent à l'état antérieur.

— Vous voulez dire que la réalité se guérit elle-même ?

— C'est une façon de l'exprimer. Arrachez un humain au Temps ou envoyez-en un, et vous causez une blessure plus importante. S'il s'agit d'un individu ordinaire, cette blessure guérit également. Naturellement, il y a des tas de gens qui nous écrivent tous les jours pour nous demander de ramener Abraham Lincoln au temps présent, ou Mahomet, ou Lénine. Cela n'est pas possible, bien entendu. Même si nous pouvions les trouver, le changement apporté à la réalité en enlevant un des modeleurs de l'Histoire serait trop grand pour qu'il y ait remède. Il existe des méthodes de calcul des conséquences quand un déplacement serait probablement trop important, et nous évitons même d'approcher de cette limite.

— Alors, Timmie…, avança Miss Fellowes.

— Non, il ne pose pas de problème en ce sens. La réalité est en sûreté.

Mais… » Il lui lança un coup d’œil, vif, perçant, et poursuivit : « Mais ne vous faites pas de souci. Vous m’avez dit hier que Timmie avait besoin de compagnie.

— Oui. » Elle sourit de joie. « Je ne croyais pas que vous y ayez prêté attention.

— Bien sûr que si, voyons. Je l’aime bien, cet enfant. Je comprends vos sentiments envers lui et cela m’a suffisamment inquiété pour que je souhaite m’en expliquer avec vous. Maintenant, c’est fait ; vous savez ce que nous faisons ; vous avez une idée des difficultés qui se posent ; alors vous savez aussi pourquoi, avec la meilleure volonté du monde, nous ne pouvons pas donner de compagnons à Timmie.

— Vous ne pouvez pas ? » Elle était soudain effarée.

« Mais je viens de vous l’expliquer. Nous ne saurions espérer trouver un autre Néandertal de son âge sans une chance incroyable, et si nous y parvenions, il ne serait pas honnête de multiplier les risques en mettant un autre être humain en Stase. »

Miss Fellowes reposa sa cuiller et protesta avec énergie : « Mais, docteur Hoskins, ce n’est pas du tout ce que j’avais en tête. Je ne tiens pas à ce que vous rameniez dans le temps présent un autre Néandertal. J’ai compris que c’est à peu près impossible. Mais il n’est pas impossible d’amener ici un autre enfant pour jouer avec Timmie. »

Hoskins la regarda d’un air soucieux. « Un enfant humain ?

— Un *autre* enfant », insista Miss Fellowes, à présent nettement hostile. « Timmie est humain.

— Je ne pourrais pas imaginer pareille chose.

— Pourquoi pas ? Pourquoi n’y penseriez-vous pas ? Qu’est-ce que cette idée a de si mauvais ? Vous avez arraché cet enfant du Temps et vous en avez fait un prisonnier à perpétuité. Ne lui avez-vous pas une dette ? Docteur Hoskins, s’il y a dans notre monde un seul homme qui soit le père de cet enfant à tous les points de vue, sauf biologiquement, c’est bien vous. Pourquoi ne pouvez-vous pas faire cet acte minime en sa faveur ?

— Son *père* ? » Hoskins se leva, mal assuré sur ses jambes. « Miss Fellowes, je pense qu’il est temps que je vous reconduise, si vous n’y voyez pas d’inconvénient. »

Ils regagnèrent la maison de poupée dans un silence absolu, que ni l’un ni l’autre ne chercha à rompre.

Ce ne fut que longtemps après qu’elle revit Hoskins, sauf au passage dans les couloirs. Par moments, elle en avait du regret ; et d’autres fois, quand Timmie se montrait plus désespéré qu’à l’ordinaire, ou quand il passait des heures de

silence le nez contre la fenêtre à ne rien voir, ou presque, elle songeait avec fureur : quel homme stupide !

Le parler de Timmie s'améliorait et se précisait de jour en jour. Il ne se débarrassait pas d'un doux zézaiement que Miss Fellowes trouvait plutôt attachant. Quand il s'énervait, il se remettait à claquer de la langue, mais c'était de plus en plus rare. Il devait oublier peu à peu les jours qu'il avait vécus avant de venir dans le temps présent… sauf dans ses rêves.

Tandis qu'il devenait plus âgé, les physiologues s'intéressaient moins à lui mais les psychologues davantage. Miss Fellowes n'était pas très sûre de ne pas préférer encore le premier groupe. Plus d'injections hypodermiques, plus de ponctions ni de prélèvements, ni de régimes spéciaux. Mais à présent on imposait à Timmie de franchir des barrières pour atteindre sa nourriture et sa boisson. Il lui fallait soulever des panneaux, déplacer des barreaux, tirer sur des ficelles. Les petites secousses électriques le faisaient pleurer et rendaient Miss Fellowes folle de rage et de chagrin.

Elle ne désirait pas faire appel à Hoskins ; elle ne voulait pas recourir à lui ; car chaque fois qu'elle pensait à lui, elle revoyait son visage, de l'autre côté de la table du déjeuner, à la cafétéria. Ses yeux se mouillaient et elle se répétait : idiot, idiot d'homme.

Et puis un jour, la voix inattendue de Hoskins retentit à l'extérieur de la maison de poupée. « Miss Fellowes ? »

Elle sortit, l'air froid, en lissant son uniforme, puis elle se figea, prise de confusion en se trouvant devant une femme mince et pâle, de taille moyenne. Les cheveux blonds et le teint clair de cette personne lui conféraient une apparence de fragilité. Debout derrière elle et accroché à sa jupe se cachait à demi un enfant de quatre ans au visage rond, aux grands yeux.

Hoskins dit : « Ma chère, je vous présente Miss Fellowes, l'infirmière chargée du garçon. Miss Fellowes, voici ma femme. »

(Était-ce cela, sa femme ? Elle n'était pas du tout comme se l'était imaginée Miss Fellowes. Mais après tout, pourquoi pas ? Un homme comme Hoskins devait se choisir une compagne faible pour lui servir de repoussoir. Si c'était là ce qu'il désirait…)

Elle se força aux politesses de rigueur : « Très heureuse, madame Hoskins. Est-ce là… votre petit garçon ? »

(*Cela* constituait la surprise. Elle avait bien vu Hoskins comme un mari, mais pas comme un père, sinon, bien entendu… Elle croisa soudain les yeux graves de Hoskins et se sentit rougir.)

Hoskins répondit : « Oui, c'est mon fils, Jerry. Dis bonjour à Miss Fellowes, Jerry. »

(Avait-il mis une certaine emphase sur *c'est* mon fils ? Impliquait-il que *celui-ci* était son fils et non pas…)

Jerry se dissimula un peu plus dans les plis de la jupe maternelle et murmura un bonjour. Les yeux de Mme Hoskins regardaient par-dessus l'épaule de Miss Fellowes, scrutant la pièce, à la recherche de quelque chose.

Hoskins reprit : « Allons, entrons. Venez, chère. Vous éprouverez un léger inconfort en franchissant le seuil, mais cela passera immédiatement. »

Miss Fellowes intervint : « Désirez-vous que Jerry entre aussi ?

— Bien sûr. Il sera le camarade de jeu de Timmie. Vous m'avez bien dit qu'il en avait besoin ? Ou l'avez-vous oublié ?

— Mais… » Elle le fixait avec un étonnement colossal. « Votre propre petit garçon ? »

Il prit un ton irrité : « Et alors, quel autre petit garçon ? C'est bien ce que vous vouliez, n'est-ce pas ? Venez, ma chère. Entrons. »

Mme Hoskins fit un effort visible pour prendre son enfant dans ses bras, puis, après une hésitation, passa le seuil. Jerry s'agita, la sensation ne lui plaisant pas.

Mme Hoskins demanda d'une voix ténue : « Est-ce que cette créature est là ? Je ne la vois pas. »

Miss Fellowes appela : « Timmie, sors ! »

Timmie passa la tête au bord de la porte, contemplant le petit garçon qui lui rendait visite. Les muscles de Mme Hoskins se contractèrent de façon évidente.

Elle s'adressa à son mari : « Gerald, êtes-vous certain qu'il n'y ait aucun danger ? »

Miss Fellowes prit aussitôt la parole : « Si vous avez peur que Timmie soit dangereux, je peux vous affirmer que non. C'est un gentil petit garçon.

— Mais c'est un… un sauvage ! »

(Ces histoires d'enfant-singe dans les journaux !) Miss Fellowes répliqua avec emphase : « Ce n'est pas un sauvage. Il est aussi sage et raisonnable que l'on peut l'espérer d'un gosse de cinq ans et demi. Et c'est très généreux de votre part, madame Hoskins, de permettre que votre propre enfant vienne jouer avec Timmie. Mais, je vous en prie, n'ayez aucune crainte. »

Mme Hoskins s'anima un peu : « Je ne suis pas du tout certaine d'être d'accord.

— Nous en avons discuté, ma chère, fit Hoskins. Ne reprenons pas le débat. Posez Jerry à terre. »

Mme Hoskins s'exécuta et l'enfant se tassa contre elle, les yeux fixés sur ceux de Timmie ; derrière la porte de la chambre.

« Viens, Timmie, dit Miss Fellowes. N'aie pas peur. »

Timmie s'avança lentement. Hoskins se baissa pour dégager les doigts de Jerry de la jupe de sa mère. « Veuillez vous reculer, chère. Laissons une chance aux petits. »

Les deux gamins étaient face à face. Bien qu'étant le plus jeune, Jerry avait néanmoins trois centimètres de plus et devant son attitude droite, sa tête haut dressée et bien proportionnée, les aspects grotesques de Timmie redevenaient d'un coup presque aussi accentués que durant les premiers jours.

Les lèvres de Miss Fellowes frémissaient.

Ce fut le petit Néandertal qui parla le premier, de sa voix aiguë : « Comment t'appelles-tu ? » Et Timmie projeta soudain la tête en avant comme pour examiner de plus près les traits de l'autre.

Surpris, Jerry répondit d'une vigoureuse bourrade qui expédia Timmie à la renverse. Ils se mirent tous les deux à pleurer bruyamment et Mme Hoskins ramassa sa progéniture tandis que Miss Fellowes, rouge de colère rentrée, relevait Timmie et entreprenait de le consoler.

Mme Hoskins observa : « C'est clair. D'instinct, ils ne se plaisent pas.

— Il n'y a pas plus d'instinct là-dedans que pour deux enfants, n'importe lesquels, qui se déplaisent. Maintenant, reposez Jerry à terre, qu'il s'accoutume à la situation. D'ailleurs, mieux vaut que nous nous retirions. Miss Fellowes pourra me ramener Jerry au bureau dans un moment et je le ferai reconduire à la maison. »

Les deux enfants passèrent l'heure suivante à s'observer attentivement. Jerry pleurait après sa mère, cherchait à frapper Miss Fellowes et ne se laissa finalement consoler qu'avec une sucette. Timmie en reçut une également et, au bout de l'heure, Miss Fellowes avait réussi à les faire jouer avec le même jeu de cubes, bien qu'ils se tinssent aux extrémités opposées de la pièce.

Elle se sentait une gratitude presque humble envers Hoskins quand elle lui ramena Jerry.

Elle chercha une formule pour le remercier, mais la froideur même de son attitude était un reproche. Peut-être ne pardonnait-il pas qu'elle ait donné l'impression d'être un père cruel. Peut-être le fait de présenter son propre fils n'était-il après tout qu'une tentative de se prouver à lui-même qu'il était capable de bonté paternelle envers Timmie tout en n'étant pas du tout son père. Les deux à la fois !

Aussi ne trouva-t-elle rien d'autre que : « Je vous remercie. Merci beaucoup. »

Cela devint une habitude. Deux fois par semaine, Jerry venait jouer durant

une heure, et par la suite, deux heures. Les enfants apprirent réciproquement leurs noms et leurs manières. Ils jouaient ensemble.

Et pourtant, après son premier élan de reconnaissance, Miss Fellowes s'aperçut qu'elle n'aimait pas Jerry. Il était plus grand et plus lourd et se montrait dominateur en tout, forçant Timmie à occuper une place tout à fait secondaire. Il n'y avait pour lui faire accepter la situation que le fait de voir Timmie, en dépit de ses difficultés, attendre avec une impatience croissante et un plaisir grandissant les visites régulières de son camarade de jeu.

C'était tout ce qu'il avait, se lamentait-elle toute seule.

Et une fois, en les regardant, elle songea : Hoskins a deux enfants, l'un de sa femme, l'autre de la Stase !

Tandis qu'elle-même…

Mon Dieu, se dit-elle, en se portant les poings aux tempes et avec un sentiment de honte, voilà que je suis jalouse !

« Miss Fellowes », s'enquit Timmie (elle avait pris grand soin de ne jamais le laisser l'appeler autrement) « quand est-ce que j'irai à l'école » ?

Elle contempla ses yeux bruns et chaleureux, levés vers elle, et passa doucement la main dans sa tignasse épaisse et bouclée. Il n'était pas très bien coiffé, car elle lui coupait les cheveux elle-même, tandis qu'il s'impatientait sous les ciseaux. Elle préférait ne pas recourir aux services d'un coiffeur car la maladresse même de la coupe dissimulait l'inclinaison prononcée du front aussi bien que le renflement de la masse crânienne.

Elle lui demanda : « Qui t'a parlé d'école ?

— Jerry va à l'école. Au jar-din d'en-fants. » Il prononça le mot avec attention. « Il y a beaucoup d'endroits où il va. Dehors. Quand est-ce que j'irai dehors, Miss Fellowes ? »

Une petite douleur poignit le cœur de Miss Fellowes. Évidemment – elle s'en rendait compte – il n'y avait aucun moyen d'éviter que Timmie entende de plus en plus parler du monde extérieur où il ne pourrait jamais pénétrer.

En s'efforçant à prendre un ton gai, elle demanda : « Mais voyons, que ferais-tu au jardin d'enfants, Timmie ?

— Jerry dit qu'ils jouent à des jeux, ils ont des images sur bandes, il dit qu'il y a des tas d'enfants. Il dit… il dit… » Un instant de réflexion, puis un geste triomphant des deux mains levées, petits doigts bien écartés les uns des autres. « Il dit autant que ça. »

Miss Fellowes lui demanda : « Aimerais-tu voir des images sur bandes ? Je peux t'en faire voir. De très jolies. Et te faire de la musique sur bandes aussi. »

Si bien que Timmie fut provisoirement satisfait.

En l’absence de Jerry, il dévorait les bandes dessinées et Miss Fellowes lui lisait des livres ordinaires, des heures durant.

Il y avait tant à lui expliquer même dans le conte le plus simple, tant de choses qui échappaient au monde fermé de ses trois chambres. Timmie se mettait à rêver plus souvent maintenant que l’extérieur lui était enseigné.

Des rêves qui restaient toujours les mêmes, sur le dehors. D’une voix hésitante, il s’efforçait de les raconter à Miss Fellowes. Dans ces rêves, il se voyait à l’extérieur, un extérieur désert mais très vaste, avec des enfants et des objets bizarres mal dirigés par sa pensée d’après les descriptions livresques qu’il ne comprenait qu’à moitié, ou d’après ses lointains souvenirs du Néandertal, plus qu’à demi effacés.

Mais les enfants et les objets ne s’occupaient pas de lui et bien qu’il fût dans le monde, il n’en faisait jamais partie, mais se trouvait tout seul comme s’il eût été dans sa propre chambre… et il s’éveillait en pleurant.

Miss Fellowes essayait bien de rire de ces rêves, mais certains soirs, dans son appartement privé, il lui arrivait aussi de pleurer.

Un jour qu’elle lui faisait la lecture, Timmie lui releva doucement le menton d’une main, pour qu’elle quitte le livre des yeux et regarde dans les siens.

Il s’enquit : « Comment savez-vous ce qu’il faut dire, Miss Fellowes ? »

Elle répondit : « Tu vois ces petits signes ? Ce sont eux qui m’indiquent ce que je dois dire. Ces signes forment des mots. »

Il lui prit le livre des mains pour examiner longuement et curieusement les signes. « Il y en a qui sont les mêmes », constata-t-il.

Elle rit de plaisir à cette observation sagace et lui dit : « C’est vrai. Aimerais-tu que je te montre comment faire les signes ?

— Beaucoup. Ce serait un jeu amusant. »

Il ne vint pas à l’esprit de Miss Fellowes qu’il pût apprendre à lire. Jusqu’à l’instant même où il se mit à lire dans un livre, à son intention, elle n’avait pas eu la moindre idée qu’il pût se mettre à lire lui-même.

Puis, des semaines plus tard, elle fut frappée de l’énormité de ce qui s’était passé. Timmie, assis sur ses genoux, en suivant mot après mot le texte d’un livre enfantin, lui faisait la lecture. Il lisait pour elle !

Elle se leva, ahurie et annonça : « Écoute, Timmie, je reviendrai plus tard. Il faut que je voie le Dr Hoskins. »

Excitée presque jusqu’à la frénésie par sa découverte, il lui semblait qu’elle allait peut-être trouver un remède à la mélancolie de l’enfant. S’il était impossible à Timmie de pénétrer dans le monde, alors il fallait apporter le monde dans les trois pièces de Timmie… le monde entier, sous forme de livres et de

films et de sons. Il fallait l'instruire au maximum de ses capacités. Le monde lui devait bien cela.

Hoskins était dans une humeur étrangement analogue à celle de l'infirmière : une sorte de triomphe et de gloire. Ses bureaux étaient en général très occupés et pendant un moment, elle crut qu'elle ne le verrait pas, alors qu'elle se tenait, intimidée, dans l'antichambre.

Mais il la vit et un sourire éclaira son large visage. « Venez donc, Miss Fellowes. »

Il lança quelques brèves paroles dans l'interphone, puis coupa le contact. « Êtes-vous au courant ?… Non, bien sûr, vous ne pouvez pas. Nous avons réussi. Nous avons bel et bien réussi. Nous disposons de la détection inter-temporelle à courte portée.

— Vous voulez dire… » Elle s'efforça de distraire un instant sa pensée des bonnes nouvelles qu'elle apportait de son côté. «…que vous êtes en mesure de ramener un personnage des temps historiques dans le temps présent ?

— Tout juste. En ce moment même, nous sommes centrés sur un individu du XIVe siècle. Imaginez cela. *Imaginez* ! Si seulement vous saviez comme je suis heureux de lâcher cette sempiternelle contemplation du Mésozoïque, de remplacer les paléontologistes par les historiens… Mais vous avez quelque chose à me dire, n'est-ce pas ? Allez-y, je vous écoute. Vous tombez dans un moment d'humeur heureuse. Vous obtiendrez tout ce que vous voudrez. »

Elle sourit. « J'en suis bien aise. Parce que je me demande si nous ne devrions pas organiser un système d'instruction à l'usage de Timmie.

— D'instruction ? Et à quoi ?

— Eh bien, à tout. Une école. Pour qu'il puisse apprendre.

— Mais le *peut*-il ?

— Certainement. *Il apprend déjà.* Il sait lire. J'ai pu l'enseigner jusque-là. »

Hoskins restait assis, l'air soudain déprimé. « Je ne sais pas, Miss Fellowes. »

Elle protesta : « Vous venez de me dire que tout ce que je demanderais…

— Exact, mais je n'aurais pas dû. Comprenez-moi, Miss Fellowes. Je suis certain que vous vous rendez compte que nous sommes dans l'impossibilité de poursuivre indéfiniment l'expérience Timmie. »

Elle le regardait fixement, saisie d'une horreur subite, sans comprendre vraiment ce qu'il venait de dire. Qu'entendait-il par « l'impossibilité de poursuivre » ? Un éclair de mémoire lui évoqua de façon douloureuse le Professeur Ademewski et son échantillon minéral qu'on lui avait ôté au bout de

deux semaines. Elle fit une tentative : « Mais c'est d'un petit garçon que vous parlez, et non pas d'un caillou… »

Hoskins était mal à l'aise. « On ne saurait accorder une importance démesurée même à un garçon, Miss Fellowes. Maintenant que nous attendons des personnes des temps historiques, nous avons besoin de tout l'espace de Stase dont nous pouvons disposer… le plus possible. »

Elle n'y était plus du tout : « Mais vous n'avez pas le droit. Timmie… Timmie…

— Allons, Miss Fellowes, ne vous mettez pas dans cet état, je vous en prie. Timmie ne va pas nous quitter immédiatement ; peut-être pas avant des mois. En attendant, nous ferons tout ce qu'il sera possible. »

Elle gardait les yeux écarquillés sur lui.

« Permettez que je vous fasse apporter un remontant, Miss Fellowes.

— Non, souffla-t-elle, je n'ai besoin de rien. »

Elle se leva, prise dans une sorte de cauchemar et quitta le bureau.

« Timmie, songea-t-elle, tu ne mourras pas. *Tu ne mourras pas*. »

C'était très bien de se cramponner à l'idée que Timmie ne devait pas mourir, mais comment s'y prendre ? Durant les premières semaines, Miss Fellowes ne se raccrocha qu'au seul espoir que la tentative de ramener une personne du XIVe siècle serait un échec total. La théorie de Hoskins pouvait être erronée, ou l'expérience défectueuse. Alors la vie reprendrait comme avant.

Bien sûr, tel n'était pas l'espoir du reste du monde et, déraisonnablement, Miss Fellowes haïssait maintenant le monde à cause de cela. « Le Projet Moyen Âge » avait atteint un sommet de publicité ardente. La presse et le public étaient affamés d'une telle réussite. Il y avait déjà longtemps que Stasis Inc. ne créait pas l'événement sensationnel dont elle avait besoin. Un caillou nouveau ou un poisson primitif n'agitaient plus la foule. Mais cette fois, c'était le grand coup.

Un humain historique ; un adulte parlant une langue connue ; quelqu'un qui ouvrirait aux savants une nouvelle page de l'Histoire.

L'heure zéro approchait, et cette fois, il ne s'agissait plus de trois spectateurs sur la galerie. Cette fois, il y aurait une assistance mondiale. Cette fois les techniciens de Stasis Inc. opéreraient devant toute l'humanité, ou presque.

Miss Fellowes elle-même était affolée dans l'attente. Quand le petit Jerry Hoskins vint pour jouer comme prévu avec Timmie, elle fit à peine attention à lui. Ce n'était pas lui qu'elle attendait.

(La secrétaire qui l'accompagnait repartit en hâte après un infime signe de tête de Miss Fellowes. Elle se hâtait pour avoir une bonne place d'où assister au dénouement du Projet Moyen Âge… Et Miss Fellowes aurait dû y aller elle aussi

pour une raison beaucoup plus sensée, songeait-elle avec amertume, si seulement cette imbécile de fille voulait bien arriver !)

Jerry Hoskins l'approcha en oblique, embarrassé.

« Miss Fellowes ? » Il tira de sa poche la reproduction d'une bande d'information.

— Oui ? Qu'y a-t-il, Jerry ? »

Miss Fellowes l'examina, puis lui arracha la bande de la main. L'intérêt du Projet Moyen Âge avait redonné un peu de vie à Timmie dans une partie de la presse.

Jerry la surveillait étroitement ; il déclara : « Cela dit que Timmie est un enfant-singe. Qu'est-ce que ça veut dire ? »

Miss Fellowes lui prit le poignet en réprimant une vive envie de le secouer. « Ne répète jamais cela, Jerry. Jamais, tu as compris ? C'est un vilain mot que tu ne dois pas employer. »

Jerry se débattit et se libéra, effrayé.

D'un tour de main brutal, Miss Fellowes déchira la bande imprimée. « Et maintenant, entre, va jouer avec Timmie. Il a un nouveau livre à te montrer. »

Et enfin, la fille fit son apparition. Miss Fellowes ne la connaissait pas. Aucune des remplaçantes auxquelles elle avait eu recours quand elle était occupée ailleurs n'était disponible à présent, pas avec le Projet Moyen Âge au summum de la notoriété, mais la secrétaire de Hoskins avait promis de trouver *quelqu'un.* Ce devait être cette fille.

Miss Fellowes s'efforça de dissimuler son irritation dans sa voix. « Êtes-vous la personne affectée à la Première Section de Stase ?

— Oui. Je m'appelle Mandy Terris. Et vous êtes sans doute Miss Fellowes ?

— C'est exact.

— Désolée d'être en retard. Il y a tant d'animation !

— Je sais. Eh bien, je voudrais que vous… »

Mandy coupa : « Vous allez assister à l'expérience, je pense ? » Son joli visage un peu sot reflétait l'envie.

« Peu importe. Je vous demande d'entrer pour faire connaissance avec Timmie et Jerry. Ils vont s'amuser ensemble pendant deux heures, aussi ne vous causeront-ils pas de difficultés. Ils ont du lait et des jouets en abondance. D'ailleurs, mieux vaudrait que vous les laissiez seuls le plus possible. À présent, je vais vous indiquer ou sont rangés tous les produits et…

— Est-ce Timmie qui est l'enfant-sss…

— Timmie est le sujet de la Stase, trancha Miss Fellowes.

— Je voulais vous demander… c'est bien celui qui ne doit pas sortir, n'est-ce pas ?

— Oui. Allons, venez. Nous n’avons guère de temps. »

Et quand elle put enfin s’en aller, Mandy Terris lui lança d’une voix perçante : « J’espère que vous aurez une bonne place, et, doux Jésus, j’espère aussi que cela marchera ! »

Miss Fellowes ne se sentait pas en mesure de fournir une réaction normale. Elle fila sans un regard en arrière.

Toutefois ce retard fit qu’elle *n’eut pas* une bonne place. Elle ne put aller plus loin que l’écran de vision mural dans la salle de réunion. Elle le regrettait amèrement. Si elle avait été sur les lieux ; si elle avait pu d’une façon ou d’une autre tripoter les instruments ; si elle avait découvert un moyen de faire rater l’expérience…

Elle trouva la force de réprimer sa folie. Une simple destruction n’aurait servi de rien. Ils auraient rebâti et reconstruit et renouvelé leur tentative. Et jamais on ne lui aurait permis de revoir Timmie.

Rien n’y ferait. Rien que l’échec de l’expérience en soi ; que ce soit une défaite définitive.

Alors elle attendit pendant le compte à rebours, observant tout ce qui se passait sur l’écran, scrutant les visages des techniciens au fur et à mesure que l’image se portait sur eux, cherchant à lire l’inquiétude, l’incertitude qui indiqueraient que quelque chose ne fonctionnait pas, quelque chose d’inattendu. Elle observait, elle scrutait…

Pas la moindre expression de doute. Le compte tomba à zéro et, dans le plus grand calme et la plus grande simplicité, l’expérience réussit !

Dans la nouvelle bulle de Stase installée là se tenait un paysan voûté, barbu, d’âge imprécis, vêtu de haillons et chaussé de sabots, qui écarquillait des yeux mornes mais également terrifiés sur le changement soudain et dément qui s’était abattu sur lui.

Et pendant que tout le monde jubilait follement, Miss Fellowes restait figée dans son chagrin, dans la bousculade, se faisant presque piétiner, entourée de triomphe alors qu’elle sombrait dans la défaite.

Et quand le haut-parleur lança avec force son nom, il dut le répéter trois fois avant qu’elle réagisse.

« *Miss Fellowes. Miss Fellowes. On vous demande dans la Première Section de Stase immédiatement. Miss Fellowes. Miss Fell…* »

« Laissez-moi passer ! » s’époumonait-elle, hors d’haleine tandis que le haut-parleur continuait de lancer ses appels. Elle se fraya passage dans la foule avec une farouche énergie, frappant des deux poings, battant des bras, se rapprochant de la porte avec une lenteur de cauchemar.

Mandy Terris était en larmes. « Je ne sais pas comment c’est arrivé. Je suis

juste allée au bord du couloir pour observer un écran portatif qu'on venait d'installer. Rien qu'une minute. Et puis avant j'aie pu bouger ou faire… » Sa voix s'éleva soudain, accusatrice : « Vous m'aviez dit qu'il n'y aurait pas de difficultés ; *vous* m'avez dit de les laisser tranquilles… »

Miss Fellowes, échevelée, saisie de tremblements incoercibles, lui adressa un sombre regard. « Où est Timmie ? »

Une infirmière tamponnait le bras d'un Jerry geignard avec un désinfectant et une autre préparait une piqûre antitétanique. Il y avait du sang sur les vêtements de Jerry.

« Il m'a mordu, Miss Fellowes ! s'écria Jerry, rageur. Il m'a *mordu* ! »

Mais Miss Fellowes ne le voyait même pas.

« Qu'avez-vous fait de Timmie ? cria-t-elle.

— Je l'ai enfermé dans la salle de bain, répondit Mandy. J'y ai tout simplement jeté ce petit monstre et je l'ai bouclé à l'intérieur. »

Miss Fellowes se précipita dans la maison de poupée. Elle s'y prit maladroitement et mit une éternité à ouvrir la serrure pour entrer et découvrir l'affreux petit garçon tassé peureusement dans un coin.

« Ne me fouettez pas, Miss Fellowes », murmura-t-il. Il avait les yeux rouges, les lèvres frémissantes. « Je ne voulais pas.

— Oh, Timmie, qui t'a donc parlé de fouets ? » Elle le serrait contre elle en une farouche étreinte.

Il dit d'une voix tremblante : « Elle l'a dit, avec une longue corde. Elle a dit que vous alliez me frapper et me frapper…

— Mais non. Elle a été méchante de te dire cela. Mais que s'est-il passé ? Qu'est-il arrivé ?

— Il m'a appelé enfant-singe. Il a dit que je n'étais pas un vrai garçon. Il a dit que j'étais un animal. » Timmie fondit en un nouveau flot de larmes. « Il a dit qu'il ne jouerait plus jamais avec un singe. J'ai dit que je n'étais pas un singe. *Je ne suis pas* un singe. Il a dit que j'étais tout drôle à regarder. Il a dit que j'étais horrible et affreux. Il le répétait, il le répétait, et je l'ai mordu. »

Ils étaient deux à pleurer, à présent. Miss Fellowes sanglotait. « Mais ce n'est pas vrai. Tu le sais bien, Timmie. Tu es un vrai petit garçon. Tu es un cher petit garçon, le meilleur au monde. Et personne, mais *personne* ! ne viendra jamais te prendre à moi. »

Il lui était devenu facile d'adopter une décision, facile de savoir que faire. Mais il fallait agir vite. Hoskins n'attendrait plus bien longtemps, avec son fils abîmé…

Non, il fallait même agir ce soir, dès *ce* soir, alors que les quatre cinquièmes

du personnel dormaient et que le dernier cinquième était intellectuellement ivre de triomphe à propos du Projet Moyen Âge.

Ce serait pour elle une heure de rentrée inhabituelle, mais c'était déjà arrivé. Le garde la connaissait bien et il ne lui viendrait pas à l'idée de poser des questions. Il ne s'étonnerait pas qu'elle porte une valise. Elle se répéta la phrase peu compromettante :

« Des jouets pour l'enfant », et s'exerça à sourire.

Pourquoi ne le croirait-il pas ?

Il le crut. Quand elle regagna la maison de poupée, Timmie était encore éveillé et elle se força à une attitude désespérément normale pour éviter de lui faire peur. Elle lui parla de ses rêves et l'écouta s'enquérir tristement de Jerry.

Il y aurait peu de gens pour la voir après, et personne ne s'inquiéterait du ballot qu'elle porterait.

Timmie resterait silencieux et ce serait alors le *fait accompli*. Ce serait fait, et à quoi servirait-il de le défaire ? On la laisserait tranquille. On les laisserait tous les deux en paix.

Elle ouvrit la valise, y prit le manteau, le bonnet de laine à oreillettes, et tout le reste.

Timmie, qui commençait à s'alarmer, lui demanda : « Pourquoi me mettez-vous tous ces vêtements, Miss Fellowes ? »

Elle répondit : « Je vais t'emporter dehors, Timmie. Là où se trouvent tous tes rêves.

— Mes rêves ? » Son visage se convulsa soudain de désir, et pourtant la peur s'y lisait aussi. « Tu n'auras pas peur. Tu seras avec moi. Tu n'auras pas peur si tu es avec moi, n'est-ce pas, Timmie ?

— Non, Miss Fellowes. »

Il s'enfouit la tête contre le flanc de Miss Fellowes qui, en refermant le bras sur lui, sentit battre très fort le petit cœur.

Il était minuit. Elle le prit dans ses bras. Elle débrancha le système d'alarme et ouvrit la porte sans bruit.

Et elle poussa un cri, car, devant elle, devant l'embrasure de la porte se tenait Hoskins !

Il y avait deux hommes avec lui, et il écarquillait les yeux, aussi stupéfait qu'elle-même.

Miss Fellowes reprit ses esprits la première, avec une seconde d'avance, et elle tenta de passer en le bousculant, mais ce faible retard d'une seconde lui avait laissé le temps nécessaire. Il la saisit brutalement et la repoussa contre la commode. Il fit signe aux hommes d'entrer, puis fit face à l'infirmière, lui barrant la sortie.

« Je ne m’attendais pas à cela. Êtes-vous devenue complètement folle ? »

Elle s’était arrangée pour que son épaule, et non pas Timmie, se heurte au meuble. Elle demanda d’un ton suppliant : « Quel mal cela peut-il faire que je le prenne, docteur Hoskins ? Vous n’allez pas mettre en balance une simple perte d’énergie avec une vie humaine ? »

Avec fermeté, Hoskins lui enleva Timmie des bras. « Une perte d’énergie de cet ordre signifierait une perte de millions de dollars pour les poches de nos commanditaires. Ce serait un coup terrible pour Stasis Inc. Cela signifierait aussi éventuellement tout le ridicule pour l’infirmière sentimentale qui aurait détruit tout cela pour sauver un enfant-singe.

— *Un enfant-singe* ! se récria Miss Fellowes, au comble d’une impuissante fureur.

— C’est ainsi que les reporters l’appelleraient », dit Hoskins.

Un des hommes fit son apparition, bouclant une corde de nylon dans des œillets ménagés à la partie supérieure de la cloison.

Miss Fellowes se rappelait la poignée qu’avait tirée Hoskins à l’extérieur de la pièce qui renfermait l’échantillon de roche du professeur Ademewski, il y avait si longtemps.

Elle protesta : « Non ! »

Mais Hoskins reposa doucement Timmie sur le sol et lui ôta avec gentillesse le manteau qu’il portait.

« Tu vas rester ici, Timmie. Il ne t’arrivera rien. Nous ne sortons que pour un petit moment. D’accord ? »

Timmie, pâle et sans mots, réussit à faire un *signe* d’acquiescement.

Hoskins fit passer Miss Fellowes devant lui, hors de la maison de poupée. Pour l’instant, Miss Fellowes avait passé toute résistance. Elle remarqua avec abrutissement la poignée que l’on ajustait à l’extérieur de la maison de poupée.

« Je suis désolé, Miss Fellowes, dit Hoskins. Je vous aurais épargné cela. J’avais prévu que cela se ferait de nuit pour que vous ne le sachiez qu’après. »

Elle déclara en un murmure de lassitude : « Parce que votre propre fils a eu mal. Parce qu’il a tourmenté ce petit jusqu’à ce qu’il se rebiffe.

— Non. Croyez-moi. Je comprends très bien l’incident d’aujourd’hui et j’ai conscience que c’était la faute de Jerry. Mais l’histoire s’est répandue. C’était fatal, avec toute la presse autour de nous, ce jour entre tous ! Je ne peux pas courir le risque que l’on déforme les choses en parlant de négligence et de prétendus sauvages du Néandertal, ce qui aurait pour effet de réduire le succès du Projet Moyen Âge. Il fallait de toute façon que Timmie reparte bientôt ; aussi bien dès maintenant, ce qui ne laissera guère de possibilités aux fauteurs de sensationnalisme pour fonder les ordures qu’ils débitent.

— Il ne s'agit pas de renvoyer un vulgaire caillou. Vous allez tuer un être humain.

— Pas le tuer. Il n'éprouvera aucun malaise. Il sera seulement un enfant néanderthalien dans un monde néanderthalien. Il ne sera plus ni prisonnier ni différent. Il aura la chance de mener une vie de liberté.

— Quelle chance ? Il n'a que sept ans, il a pris l'habitude que l'on s'occupe de lui, qu'on le nourrisse, qu'on le protège. Il sera tout seul. Sa tribu ne sera peut-être plus au même endroit maintenant que quatre ans se sont écoulés. Et même s'ils y sont encore, ils ne le reconnaîtront pas. Il devra se débrouiller par ses propres moyens. Comment le pourrait-il ? »

Hoskins secoua négativement la tête, l'air désespéré. « Mon Dieu, Miss Fellowes, croyez-vous que nous n'y ayons pas pensé ? Est-ce que vous vous imaginez que nous aurions ramené ici un enfant, si ce n'avait été le premier repérage réussi d'un humain ou d'un quasi-humain et que d'autre part, nous n'osions pas courir le risque de modifier le pointage de nos appareils pour tenter de trouver un autre point d'ancrage tout aussi bon ? Pourquoi estimez-vous que nous ayons conservé Timmie aussi longtemps, sinon parce que nous répugnions à renvoyer un enfant dans le passé ? Mais tout simplement… » Sa voix se chargeait de toute l'urgence du désespoir. « … Nous ne pouvons plus attendre. Timmie entrave notre expansion ! Timmie est la source possible d'une quantité de publicité néfaste ; nous sommes à la veille de grandes choses, Miss Fellowes, et je suis navré, mais nous ne pouvons pas nous laisser arrêter par Timmie. C'est impossible. Nous ne le pouvons pas. Tous mes regrets, Miss Fellowes.

— Eh bien, dans ce cas », dit-elle avec une profonde tristesse, « laissez-moi lui faire mes adieux. Accordez-moi dix minutes. Ce n'est pas trop demander ! »

Hoskins hésita, puis se décida : « Allez-y. »

Timmie accourut à elle. Pour la dernière fois, il se précipita au-devant d'elle et pour la dernière fois, Miss Fellowes le serra dans ses bras.

Durant un moment, elle l'étreignit aveuglément. Elle accrocha une chaise, du bout du pied, et la poussa contre la paroi, puis s'assit.

« N'aie pas peur, Timmie.

— Je n'ai pas peur quand vous êtes avec moi, Miss Fellowes. Est-ce que cet homme est en colère contre moi, l'homme, là-dehors ?

— Mais non, mon petit. Seulement, il ne comprend rien de nous deux… Timmie, sais-tu ce que c'est qu'une mère ?

— Comme la mère de Jerry ?

— Est-ce qu'il t'a parlé de sa mère ?

— Quelquefois. Je pense que peut-être une mère est une dame qui prend soin

de vous, qui est très gentille avec vous, et qui fait de bonnes choses.

— C’est vrai. Est-ce que tu as jamais eu envie d’une mère, Timmie ? »

Il écarta la tête pour pouvoir la regarder en face. Il porta lentement la main à la joue de la femme, puis à ses cheveux, puis se mit à la caresser comme elle-même, il y avait si longtemps, l’avait caressé. Il demanda : « Est-ce que vous n’êtes pas ma mère ?

— Oh, Timmie !

— Vous êtes en colère parce que j’ai demandé ?

— Non. Bien sûr que non.

— Parce que je sais bien que votre nom, c’est Miss Fellowes, mais… mais quelquefois, je vous appelle Mère, dans moi. Est-ce que je peux ?

— Oui. Oui. C’est très bien. Et je ne te quitterai plus et rien ne te fera de mal. Je serai avec toi toujours pour m’occuper de toi. Appelle-moi Mère, que je t’entende.

— Mère », dit Timmie avec satisfaction, en appuyant de nouveau sa joue contre celle de Miss Fellowes. Elle se leva, sans lâcher l’enfant, puis monta sur la chaise. Un début de cri à l’extérieur ne fut pas entendu, et, de sa main libre, elle tira de tout son poids sur la corde qui pendait un peu entre deux œillets.

Et la bulle de Stase fut crevée et la pièce resta déserte.

The Ugly Little Boy.
Galaxy Publishing Corporation, 1958.

NOTIFICATIONS DE REJET

A. – Cultivé :
Cher Azimov, toutes les lois du *mens sana*
Prouvent qu'orthodoxie engendre les « faut pas ! »
Revoyez donc la clause éclectique de Kant
Qui ronge sans arrêt d'une illogique dent
Rabâchages usés et inutiles scies
Collés encore aux flancs du mutant que voici !
Ci-joint votre « nouvelle » (et sans la moindre rose !)
Ce qui précède doit vous en donner la cause.

B. – Bourru :
Cher Ike, j'étais prêt
(Et, vieux, c'était sincère)
À avaler tout cru tout ce que tu écris
Mais Ike, t'es foutu
Ta prose est d'un tordu,
Plus rien sinon routine et enflure d'esprit.
Ramass' ta marchandise
Pourriture et bêtise.
La parcourir un coup
M'a torturé beaucoup.
Mon vieil Ike, bye-bye,
Remets-toi au travail.
Il me faut de bons contes,
Et, vieux, crois-moi, je suis amoureux de ta ponte.

C. – Amical :
Isaac, mon ami,
L'histoire à mon avis
Est simplement terri-
Blement jolie, formid !
Et pleine d'inédit.
Toute une longue nuit
De tension, mon ami,
Puis le soulagement
Uni si pleinement
Au plaisir attendu

De tout l’inattendu.
Ce serait raplaplat
Surtout peu délicat
et même scélérat
D’avouer que çà et là
Des erreurs négligeables
Parsèment l’agréable…
Certes elles sont peu,
Des retouches à peine,
Et de ce petit peu
N’ayez aucune peine.
Mais sans plus retarder
Je veux vous exprimer
Compère mon ami
Le plaisir que j’ai pris,
Le repos de l’esprit
Dont j’ai bénéficié
Ma lecture achevée.

P S. :
Ah, au fait !
À vous, je le confesse
(à ma grande détresse)
Vous trouverez ci-joint votre conte inspiré
Avec tous mes regrets.

FIN

---

[1] *Stubby :* court et large, trapu.